

Le
Roman Américain
1830 - 1850

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

THEODORE HUNT

B. Litt. - M. A.

Professeur de la Langue Anglaise

Lafayette Collège

Easton - Pensylvanie, E. U.

LIBRAIRIE L. RODSTEIN
17, Rue Cujas - PARIS (V^e)

—
1937



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553404_0011

Le
Roman Américain
1830 - 1850

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

THEODORE HUNT

B. Litt. - M. A.

Professeur de la Langue Anglaise

Lafayette Collège

Easton - Pensylvanie, E. U.

LIBRAIRIE L. RODSTEIN
17, Rue Cujas - PARIS (V^e)

—
1937

La Faculté n'entend donner aucune approbation ou improbation
aux opinions émises dans les thèses. Ces opinions doivent être
considérées comme propres à leurs auteurs.



CHAPITRE I

INTRODUCTION

La décade qui s'ouvre en 1830 avait été précédée par plusieurs années de consolidation magnifique. La nation américaine était devenue puissante sous la conduite d'hommes judicieux : Washington, Hamilton, Jefferson, Madison, Adams. Elle avait affirmé son indépendance en 1778, l'avait défendue en 1812, et se sentait justement fière de sa force.

Cette ère de consolidation vit un réel déplacement de la frontière d'Est en Ouest. L'Américain de 1778 à 1815 cherchait son adversaire à l'Est. Il avait pour frontière le bord de la mer, pour ennemi public le continent européen. Or, avant 1830 les difficultés s'apaisèrent pour plusieurs générations. La frontière était désormais établie à l'Ouest et l'ennemi public remplacé par ces solitudes attirantes et menaçantes.

Ainsi commence l'ère connue dans notre histoire sous le nom de « règne d'Andrew Jackson », période d'expansion vers l'Ouest et de développement excentrique, alors que l'individu sentait qu'il valait non seulement autant que n'importe qui, mais peut-être plus. S'avançant à travers les rues pleines de gens de Washington, D. C., en tête d'un cortège du Congrès, un sénateur des Etats-Unis s'écrie : « Faites place aux représentants du peuple », et de la foule une voix répond : « Faites place vous-même. Nous sommes le peuple ».

Cet esprit d'égoïsme exorbitant, cette immense confiance en soi nous a donné des héros typiques, les Daniel Boone, les

Davy Crockett, les Andrew Jackson, grands hommes qui agissaient hardiment, parfois insolemment, toujours franchement, et dont les principales vertus étaient le courage et l'habileté pratique. Avec de tels chefs et une telle moralité le peuple américain était en train de créer une nouvelle civilisation.

En 1830 Andrew Jackson occupait la Maison Blanche de Washington, et les chaussures à gros clous de ses partisans rayaient les parquets du charmant édifice. La démocratie s'affirmait d'une voix rauque et le vieil ordre avait enterré ses morts. L'Amérique se développait, sa population atteignait presque treize millions d'habitants, elle se glorifiait de posséder huit cents journaux. L'année précédente, le « Baltimore et Ohio » avait commencé à exploiter les trains suivant un horaire fixe. L'Ouest attirait beaucoup de ceux qui sentaient que l'Est était trop peuplé. Ils cherchaient leur chance non du côté où il y avait du monde, mais là où il n'y en avait pas. En barque, en charrette, à pied et à cheval ils se pressaient vers les pays vierges.

C'était un peuple actif et pratique. Les journaux de la période nous portent à croire que tous prenaient trois solides repas par jour, de composition identique, qu'ils changeaient de maison chaque année, et qu'ils transportaient leurs familles dans de nouveaux territoires avec la venue de chaque génération.

Nous n'avons pas à notre disposition de statistiques sur le degré d'instruction; mais il nous semble raisonnable de conclure que le niveau était élevé dans les familles les plus anciennes. Dans la Nouvelle Angleterre et dans les Etats de l'Atlantique en général, le peuple lisait des digestes, des journaux, des brochures et quelques romans. Mais dans l'Ouest où grandirent les Davy Crockett, l'éducation était souvent confondue avec l'astuce et, partant, tenue en suspicion. Les cercles littéraires d'alors s'identifiaient aux centres urbains de l'Est : Hartford, Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore. En bordure de l'Ouest, Cincinnati et Saint-Louis avaient leurs coteries, tandis

que dans le Sud, la Nouvelle Orléans et Charleston possédaient une culture supérieure.

En littérature les écrivains anglais jouissaient encore d'une grande considération, malgré les deux guerres qui avaient opposé les pays. Les auteurs préférés dans leur ordre d'influence et de popularité paraissent avoir été Scott (1), Sterne, Godwin, Richardson et Young. Il semble qu'on ait beaucoup lu la poésie sentimentale. Southey et Leigh Hunt sont très cités. Pour qu'une littérature fût estimable, il fallait qu'elle provoquât chez le lecteur des frissons et des larmes. La réaction physique que A. E. Housman considère aujourd'hui comme le critérium de la grande poésie, il semble qu'on l'ait appliquée à toutes les littératures, la médiocre comme la bonne.

Dans la littérature nationale quelques écrivains remarquables s'étaient déjà fait connaître. Irving était sans doute le plus lu, suivi de près par Cooper, Charles Brockden Brown (mort en 1810), John Neal, James Kirk Paulding et Timothy Flint. La poésie était encore au berceau, des écrivains comme Drake (mort en 1820), Halleck, Bryant, Lydia Sigourney, Simms et une foule de moindres seigneurs étaient regardés comme les ornements principaux de cet art en Amérique. Le drame commençait son existence précaire à New-York et Philadelphie, avec quelques compagnies ambulantes comme celle dont la mère de Poe faisait partie, jouant dans les petites villes, Richmond, Baltimore, Savannah. Les esprits distingués de l'époque se consacraient surtout à la politique et à la religion où quelques spécialistes se firent remarquer par leur talent. En 1827 Audubon commença ses *BIRDS OF AMERICA* dont la première partie parut en 1830. Kent achevait ses *COMMENTARIES ON AMERICAN LAW* dans la même année. Noah Webster publiait en 1828 *AN AMERICAN DICTIONARY OF THE ENGLISH LANGUAGE*, l'année où Joseph Worcester éditait le *JOHNSON'S ENGLISH DICTIONARY* de Todd et Chalmers. En 1830, Worcester publiait son *PRONOUNCING AND*

(1) «Longer prose fiction was generally patterned after Scott», W. B. Cairns, *On the development of American literature from 1815 to 1833*, Madison, WIS. 1898, page 65.

EXPLANATORY DICTIONARY. Knapp avait donné, en 1829 et 1830, ses LECTURES ON AMERICAN LITERATURE et ses SKETCHES OF PUBLIC CHARACTERS. Sparks cultivait l'histoire et la politique étrangère.

Des périodiques et des compilations importantes commençaient à paraître. THE ENCYCLOPAEDIA AMERICANA, publiée par Francis Lieber, fut inaugurée en 1829 et achevée en 1833. THE AMERICAN QUARTERLY REVIEW et THE YOUTH'S COMPANION commencent leurs carrières respectives en 1827 à la demande du public. THE AMERICAN ALMANAC AND REPOSITORY OF USEFUL KNOWLEDGE parut pour la première fois en 1830 et prospéra jusqu'à la Guerre Civile. La même année, GODEY'S LADY'S BOOK, cette revue agréable et charmante, imprima son premier numéro (1).

Dans cette période où la culture se répandait, le roman américain, conventionnel et stéréotypé, fit peu de progrès. Il nous faut examiner ce qu'il était avant de faire l'histoire de ce qu'il devint.

Le roman américain des débuts (1789-1830) est d'un classement et d'une analyse faciles. D'abord viennent les récits didactiques et sentimentaux, dans lesquels on s'efforce de «regenerate the youth of America through the persuasive art of fiction» (2). Mrs. Morton, Mrs. Rowson, Mrs. Warren et d'autres femmes de lettres surtout cultivèrent ce genre. Leurs ouvrages se caractérisent principalement par la tendance moralisatrice, la ferveur poétique, l'agencement mélodramatique et le fusion de l'horrible et du sentimental. L'influence de Sterne est tempérée par les qualités familières de Richardson et le tout est éclipsé par la sympathie morbide que faisait naître THE SORROWS OF WERTHER.

Le second genre, qui est presque tout entier associé au nom de Charles Brockden Brown, est le roman «gothique», d'ordre psychologique. Brown utilise quelques-uns des cadres du go-

(1) Nous empruntons ces détails à Whitcombe : Chronological Outline of American Literature.

(2) Loshe, The Early American Novel, page 7.

thique monumental; les âbîmes profonds, les murs écroulés, l'atmosphère du moyen-âge décadent; il emploie aussi quelques-uns des traits du gothique scientifique, tel que «biloquialims» de WIELAND; il suggère en passant l'esprit du gothique surnaturel (1); mais surtout il doit beaucoup à l'école psychologique dont Godwin fut le principal représentant. Dans ses meilleurs ouvrages on retrouve l'influence de l'individu sinistre qui est placé au centre des péripéties, le personnage mauvais ou méconnu dont la puissance est grotesquement exagérée par l'énergie de l'esprit marchant à la limite du péché et de la folie.

Le roman historique avait des partisans, mais peu sont demeurés célèbres. Si vague était la définition du genre que les contes de la Révolution et des Indiens en faisaient partie (2). Le style en était d'ordinaire si pompeux et si affecté que pour les lecteurs d'un âge mûr la substance en est morne et banale.

Un quatrième genre fut l'universel conte d'aventures. Il appartient à l'école de Smollett, consacrée aux voyages, comme l'était *THE ALGERINE CAPTIVE* de Royall Tyler, ou au «genre du plein air» rempli de fuites miraculeuses et d'actes d'héroïsme infatigable, comme *EDGAR HUNTLEY* de Brown. Aujourd'hui il est démodé, mais il ne faut pas oublier qu'au tournant du siècle, le genre était nouveau et délassant.

A ces genres principaux il faut ajouter quelques livres singuliers : *MODERN CHIVALRY* de Breckenridge (1792) satire picaresque des compétitions politiques; *SYMZONIA* (1820), récit fantastique d'un voyage au centre de la terre qui se sert de la physique du Capitaine John Symmes, histoire habile et écrite pour amuser le public (3); *KONINGSMARKE* de Paulding, souvent mentionné comme satire de Scott.

(1) Brown n'avait que mépris pour les «pueriles superstitions and exploded manners, Gothic castles and chimeras». Loshe, page 53.

(2) Brander Matthews : *The Historical Novel and Other Essays*.

(3) Loshe prétend que ce conte fut publié « to ridicule Symmes theory of concentric spheres », page 91. Une lecture attentive me convainc qu'une telle intention ne se trouve pas dans le roman, trop ingénument sincère.

En somme peu de réalisations : c'est en fait une période de tâtonnements, où «enthusiastically patriotic amateurishness» (1) fait éclater la coquille et atteint avec Brown une taille respectable, puis se meurt dans une insipide répétition jusqu'à ce que Cooper le tire de sa léthargie. Les romanciers se sont perfectionnés dans leur art comme ils auraient appris à danser, à chanter ou à faire des vers : le roman était pour eux un passe-temps. Ils ne persistent pas dans leur effort, mais se contentent de compositions sporadiques. Les quelques rares exceptions, Brown, Cooper, Neal s'élèvent au-dessus de leurs contemporains et marquent en Amérique les débuts du roman professionnel.

(1) Loshe, page 104.

CHAPITRE II

STATISTIQUE

Toute étude intelligente de l'évolution du roman américain doit commencer par un relevé de la croissance quantitative de cette forme d'expression pendant les années que nous considérons. Des renseignements précis ne sont pas difficiles à recueillir. Deux bibliographes scrupuleux (1) ont trouvé qu'un seul roman avait été publié en 1789, et un seul en 1792. A partir de cette date la croissance est ininterrompue, et en 1829 paraissent quatre romans, en 1830 sept (2). Toute la période qui va de 1789 à 1830 n'offre que cent quarante-deux titres, un peu moins, en moyenne, de quatre par an. Cette liste, bien qu'incomplète (3), est assez précise pour donner la physionomie de la situation et pour nous permettre de tirer la conclusion que le roman en Amérique fut un genre pratiquement négligé pendant les premiers cinquante ans de la vie nationale. Hommes et femmes étaient trop absorbés par des problèmes pratiques pour consacrer leur énergie à créer une littérature romanesque.

De 1830 à 1850, la croissance numérique est plus prononcée, puisque chaque année il paraissait un plus grand nombre de

(1) Wegelin et Loshe. Les détails que nous donnons sont tirés du livre de Loshe, *The Early American Novel*, Bibliography, page 106.

(2) Ce sont les chiffres que donnent Loshe.

(3) Pour plus de détails voir Sabin,

livres que l'année précédente. Le nombre total des romans publiés dans ces deux décades dépasse sept cent cinquante. Que ce chiffre ne soit pas loin du compte, nous en avons la confirmation : le collectionneur le plus passionné du milieu du dix-neuvième siècle a déclaré qu'il avait sur ses rayons «more than 700 volumes, tales, and romances of American writers» (1). Puisque les nouvelles réunies en livres étaient relativement rares, ce calcul fait en 1846 par Griswold rend la corrélation entre les deux comptes presque parfaite. Si l'on considère la période dans son ensemble, on peut assurer que les romans sortaient des presses à la moyenne de trente cinq et plus par an. Cette proportion fut sans doute grandement dépassée dans les dernières années de la période et, en revanche, inférieure dans les premières.

Bien que ces chiffres ne soutiennent pas la comparaison avec la masse des romans sortant des maisons d'éditions anglaises (2), ils n'en représentent pas moins une production croissante dans un pays en plein développement et font honneur au public qui demandait une littérature locale et patriotique. Il est digne de remarque que quelques romans seulement furent publiés aux frais des auteurs, la grande majorité incombant aux maisons d'éditions honorables, disséminées des grandes villes jusqu'aux plus petits villages. C'est le signe qu'on espérait tirer profit des livres, qui n'étaient pas publiés uniquement pour satisfaire l'orgueil des écrivains.

Une autre comparaison avec l'augmentation de la population indiquera que le nombre des romans croissait plus rapidement que le nombre des habitants. Alors que dans la période 1790-1800, la proportion annuelle est un roman par un million d'habitants, à la fin de la décade de 1840 elle atteint un roman pour un demi-million. L'accroissement dans la production du

(1) Griswold, R. *Prose Writers of America*, Phila. 1846, page 28.

(2) Camazian, *Le Roman Social en Angleterre*, page 8, cite Knight qui évalue le nombre total des romans publiés en Angleterre entre 1816 et 1851 à 3.500, chiffre dépassé seulement par la théologie. Il paraissait donc 100 romans par an.

roman dépassait donc celui de la population dans la proportion de deux à un, dans un pays qui augmentait numériquement comme par magie (1). Un certain nombre de ces romans furent publiés sous forme de feuilletons. Quelques journaux s'engageaient par contrat à publier des histoires suivies, et les donnaient pendant un certain temps. THE N. Y. LEDGER vient au premier rang sous ce rapport, puisqu'on trouve sur ses états de paiement des écrivains sensationnels comme Miss Dupuy, pour attirer les lecteurs qui devaient plus tard se nourrir des romans de Beadle.

Les Revues avaient aussi leurs feuilletons. GODEY'S LADY'S BOOK lança plusieurs romans traitant de la vie et des coutumes familiales, sortis de la plume d'écrivains féminins comme Miss Leslie. THE KNICKERBOCKER MAGAZINE publia deux ouvrages de J. T. Irving, junior; GRAHAM'S MAGAZINE donna deux livres de Cooper en 1843-1844. THE SATURDAY EVENING POST imprima deux romans à sensation de Lippard, le CITIZIEN SOLDIER un autre.

Mais la grande majorité des romans virent le jour sous forme de livres du modèle courant. Il semble qu'à cette époque l'idéal ait été le roman en deux volumes, in-douze ou in-octavo, et de caractères très fins. La longueur moyenne de chaque tome est de 250 à 295 pages. Si l'ouvrage s'étend un peu au-delà des limites d'un seul volume, on s'efforce de tout faire tenir en un livre, par l'emploi des doubles colonnes et en réduisant encore les caractères d'impression. C'est déconcertant pour l'esprit du lecteur et fatigant pour les yeux. Si, d'autre part, il n'y a pas assez de matière pour un seul volume, on se souciait pas de le rendre plus lisible en se servant de caractères plus gros. On demandait à l'auteur d'en ajouter (2).

(1) Population de l'Amérique selon World Almanac, 1935, p. 245 : 1790-3.072.006; 1820-9.638.453; 1850-23.191.876.

(2) C'est ce que rapporte la préface du THE DOWNEASTERS (1833) de Neal. Comme Neal avait oublié la carrière de plusieurs de ses personnages et qu'il avait laissé passer la scène à faire, il ne lui était pas difficile de répondre à la demande. L'éditeur ne s'en plaignit pas moins que la matière ajoutée n'avait pas de rapports avec le reste.

On ne faisait rien pour donner au public un livre d'une présentation attirante. Il ne parut dans cette période que deux livres bien illustrés, MARGARET de Judd (l'édition de 1856 illustrée par Darley) et THE CAREER OF PUFFER HOPKINS de Mathews, brillamment ornée de beaux dessins. La plupart des autres livres sont des choses mornes, mal imprimées et reliées à la diable. Imprimeurs et relieurs donnent l'impression d'avoir gaspillé leur talent sur des volumes plus prétentieux, comme le poème narratif de Palmer, intitulé THULIA, ou les essais d'artistes populaires comme N. P. Willis.

Deux séries de romans virent le jour durant les deux décades que nous considérons. THE NOVEL NEWSPAPER offrait, au public qui lit, de la littérature à bon marché soi-disant attrayante. R.M. Bird publia sous ce format THE INFIDEL'S DOOM.

Wiley et Putnam donnèrent une série appelée THE LIBRARY OF AMERICAN BOOKS. Un critique contemporain lui dénia toute valeur (1). Parlant du BIG ABEL AND THE LITTLE MANHATTAN de Mathews il écrit, « it is not likely to do much honor to American Literature.... The tales of E. A. Poe and the lucubrations of Mr. J. T. Headly, the former belonging to the forcible-feeble school... are poor enough material for an American Library. » Néanmoins la série semble avoir eu du succès.

C'est dans les grandes villes que se trouvaient les maisons d'éditions les plus fécondes, surtout à New-York, Philadelphie et Boston. Chaque ville, semble-t-il, a eu son genre propre. New-York groupe la majorité des écrivains locaux et provinciaux et publie la plus grande partie des ouvrages de valeur, principalement réalistes ou satiriques. Philadelphie édite les romans du Sud et la plupart des romans à effet; Boston les contes didactiques et moralisateurs, les tracts sur la tempérance et la littérature anti-esclavagiste.

Ce sont les éditeurs qui déterminèrent cette spécialisation. A New-York, Harper's Brothers tenaient largement la tête. Sur leurs catalogues on voit les noms de Melville, Bird, Caruthers,

(1) North American Review, vol. CXXXII, page 359.

R. H. Dana, junior, T. S. Fay, Herbert, Hoffman, McIntosh, Motley, Neal, Paulding, Poe, les deux Mrs. Sedgwick, Tucker, et, disons-le sotto voce, Ingraham.

Baker et Scribner venaient juste après eux, avec quelques-uns des mêmes auteurs et en plus T. S. Arthur, C. F. Briggs, et Burdett. C'est à New-York aussi qu'on trouvait les importantes maisons d'éditions dont les catalogues annuels sont impressionnants; Burgess, Stringer et C^o, Appleton, Lippincott, Wiley et Putman, Francis et C^o, Williams Bros, et une foule d'autres.

A Philadelphie, Carey, Lea, et Blanchard dominaient le marché, soit sous ce nom collectif, soit sous l'un des noms de la maison. Ils publiaient des romans de toutes sortes. Au point de vue du nombre ils viennent en tête de tous les éditeurs d'Amérique pour les années trente et quarante. Sur leurs catalogues nous trouvons les noms de Bird, Cooper, Haliburton, Ingraham et Kennedy.

C'est la maison d'édition Zeiler et C^o qui donna à la Quaker City (Philadelphia) sa célébrité comme ville de romans sensationnels. Elle contrôlait la production de Lippard et de bien d'autres du même genre.

A Boston, Ticknor C^o et Little, Brown C^o étaient déjà à la tête du commerce. Dans la capitale de la Nouvelle Angleterre, des récits comme MARGARET de Judd, les romans pour enfants de Abbott (lus surtout par les parents) et les ouvrages de Benj. Barker, Orestes Brownson, Miss Burnham, Mrs. Hale, Mrs. Lee, Mrs. Larned et grand nombre d'autres écrivains banals trouvaient des éditeurs. John Neal et Tom Shortfellow sont les romanciers les plus intéressants dont les livres portent la marque de Boston. Bien entendu, Longfellow se faisait éditer là.

Il y avait quelques bonnes maisons d'édition à Providence, R. I., où Mrs Williams fit imprimer ses remarquables romans, ainsi qu'à Cincinnati, patrie littéraire de Timothy Flint et Ganihl. Maintes petites villes possédaient des presses actives, telles Hartford, Albany, Montpelier et Buffalo. Elles étaient

concurrencées par de très petites agglomérations comme Wetumpka, Ala., où Caruthers publia *THE KNIGHTS OF THE HORSESHOE*, et Winchester, Va., où Rocchietti donna *LORENZO AND OONALASKA*.

Il apparaît donc que les Etats de la Nouvelle Angleterre et les Etats de l'Atlantique aient eu suffisamment d'éditeurs s'intéressant au roman. Le Sud, semble-t-il, a manqué d'hommes aussi actifs, bien que les romanciers y soient légion. Remarquons la tendance étonnante des écrivains du Sud, Simms par exemple, à chercher leurs éditeurs dans le Nord, malgré l'antagonisme des deux régions. En fait, peu de romans portent la marque de Charleston, Richmond, ou la Nouvelle Orléans, ces trois grandes villes. Un livre, il est vrai, sortit de Nashville, Tenn.) *THE LILY OF THE WEST* d'un certain G. Grimes qui fait suivre son nom de cette phrase : *By the Inmate of a Lunatic Asylum in Tennessee.*

CHAPITRE III

JAMES FENIMORE COOPER

La figure dominante des romanciers de cette époque, la première grande période du roman américain, est sans aucun doute, celle de James Fenimore Cooper. Sa vie (1789-1851) remplit les années de formation de la République; son activité créatrice (1820-1850) coïncide avec une ère littéraire que lui-même détermina en grande partie. Son importance ne saurait être surestimée (1). Non seulement il servit de lien entre la période qui précéda et celle qui suivit, mais il donna des modèles qui furent imités pendant des années. Il traita de façon magistrale les trois sujets du jour : la Frontière, la Révolution, et la Colonisation. De plus, ce fut un observateur persévérant des mœurs contemporaines et un critique infatigable de la philosophie politique de la nation. Ses romans constituent un commentaire suivi du siècle dont il essaya de faire partie avec si peu de bonheur.

Deux événements de sa jeunesse doivent être soulignés : né propriétaire, il appartenait à la bourgeoisie terrienne; et il fut élevé sur la frontière. Ces deux circonstances assez exceptionnelles lui donnèrent la nature contradictoire qui se manifeste par un curieux dualisme tout au long de sa carrière. Les années

(1) Van Doren, dans *The American Novel*, ouvrage bien proportionné, consacre presque un dixième de son texte à une analyse de Cooper. Seuls Hawthorne, Twain, et James sont traités aussi longuement.

qu'il passa en Europe (1826-1833) servirent à accentuer ce doublement. Cooper, homme de la frontière, pouvait exécuter de belles œuvres pleines d'imagination et de sympathie, et écrire pour le peuple américain des histoires dignes de durer et non dépourvues de grandeur. Le Cooper de la bourgeoisie terrienne n'était guère capable de faire autre chose que d'irriter son public et de s'exposer pitoyablement à une série de violentes controverses. Ses romans se rangent naturellement dans l'un ou l'autre de ces groupes.

Ses premiers essais dans le roman furent probablement les plus heureux. Après un roman d'essai, *PRECAUTION* (1820), il était prêt à créer *THE PIONEERS*, *THE SPY*, *THE PILOT*, *THE LAST OF THE MOHICANS* et *THE PRAIRIE*, romans qu'il n'a jamais surpassés. Il écrivait à cette époque, antérieurement à 1827, avec la fraîcheur et la liberté du maître, son souci de didactisme ne venant pas encore ternir ses ambitions artistiques. Plus tard il saura par moments retrouver le bel enthousiasme spontané de sa première décennie d'écrivain, mais ces moments ne seront que trop rares.

Sa seconde décennie créatrice est presque complètement éclipsée par le fait qu'il habite l'Europe. En 1826 il vient en France comme consul accrédité à Lyon, mais, en fait, en voyageur désireux de s'initier de première main à la culture européenne. Tant qu'il se contenta d'observer, il fut à l'aise, aimablement accueilli, et reçu magnifiquement, car sa réputation l'avait précédé. Mais quand il se fit le champion ardent du régime américain, il se vit attaqué de toutes parts. Il se trouva engagé dans une controverse de presse avec Saulnier et Leavitt Harris au sujet de la structure de la forme américaine du gouvernement. Cette discussion dans la presse française fit intervenir inévitablement les noms d'importants personnages. Cooper se trouva défendre la structure de la démocratie et la grandeur de La Fayette contre les plumes des monarchistes et des satellites politiques qui désiraient suivre Louis-Philippe dans son abandon du libéralisme. Un peu de la rancune que firent naître les pre-

mières phases du débat apparaît dans les pages du *BRAVO* (1831); mais il devait la déverser plus abondamment dans *THE HEADSMAN* (1832) et *THE HEIDENMAUER* (1833).

THE BRAVO se passe dans la Venise du XVI^e siècle. Un jeune gentilhomme, Don Camillo Montforte, de sang padouan et à qui son héritage donne le droit de siéger au Sénat de Venise, est tellement hostile au Conseil à cause de ses idées libérales qu'un assassin à gages est lancé à ses trousses. Don Camillo échappe au sicaire et épouse en cachette une jeune fille charmante, Violetta, fiancée à un noble âgé, d'ailleurs considérable. Elle est reprise le lendemain de l'enlèvement. Cependant Jacopo, le sicaire, a abandonné ses pratiques honteuses en contemplant les nobles personnages qu'il a été chargé de tuer. Une révolution se fait dans son cœur; il arrive à réunir les amants. Cette perfidie envers le Conseil lui coûtera la vie.

Regardé superficiellement, cela semble présenter une intrigue à grand effet, traitée en mélodrame. La rhétorique est forcée, les discours prolixes; l'intrigue et le mystère participent plutôt de l'opéra. Mais derrière l'histoire, dans l'esprit de Cooper brûlait le désir de décrier les vices du gouvernement oligarchique et d'offrir à l'approbation du peuple le libéralisme de ses protagonistes. *THE BRAVO* se vendit d'une façon étonnante et fit sensation. Apparemment il était opportun de publier une brochure de propagande où la stupidité des patriciens était vouée au mépris et «les droits du peuple» à souffrir sans comprendre fortement soulignés.

La valeur de fiction de l'ouvrage décline dans les passages où l'auteur insiste sur la théorie politique. Aujourd'hui le roman a un parfum éventé, car les questions d'alors sont en grande partie périmées, mais le succès qu'il remporta atteste son actualité au moment où il fut écrit.

Cooper continua à s'absorber dans des comparaisons irritantes entre l'Europe et l'Amérique pendant les années qui suivirent. Avec *THE HEADSMAN*, l'arrière-plan se situe en Alle-

magne, avec *THE HEIDENMAUER* en Suisse; mais la thèse reste la même : la supériorité à tous les points de vue (social, spirituel, moral, et économique) de la démocratie. Ses opinions, telles qu'elles s'expriment dans ses romans, furent étayées par une série d'essais dans lesquels il défend d'une manière agressive son travail de missionnaire à l'étranger.

« It is peculiarly graceful in the American, whom the accidents of life have raised above the mass of the nation, to show himself conscious of his duties in this respect, by asserting at all times the true principles of government » (1). Pendant dix ans il « asserted at all times » ses théories d'une voix stridente, alourdissant son art, et perdant ses amis et sa tranquillité à cette besogne.

La période durant laquelle il prôna la splendeur du système américain se termina d'une façon brusque avec son retour en Amérique en 1832. Il retrouva la démocratie distinguée, dont il se souvenait comme d'une aventure charmante en politique, assombrie par la démocratie turbulente et tapageuse de l'ère jacksonnienne. De nouveaux ferments travaillaient la nation. La Caroline du Sud avait publié sa loi de Nullification. Le Président Jackson avait écrit son message supprimant la banque, dirigé contre la classe à laquelle appartenait Cooper. Emerson avait fait son prêche sur le sacrement de l'Eucharistie et sa déclaration personnelle d'indépendance. Le vieil ordre de choses avait disparu.

Balancé entre son opposition aux formes monarchiques de gouvernement et la déception que lui causaient les tendances de la démocratie nouvelle, Cooper était incapable d'affirmer aucun credo, il ne pouvait que nier. L'année 1835 voit la publication de son roman satirique *THE MONIKINS*, roman dans lequel il livre au public sa détresse intérieure en termes significatifs.

En tant que roman, *THE MONIKINS* est de second ordre. Le premier volume est rempli par le voyage d'une baleinière dans les mers arctiques inconnues, sous le commandement du Capi-

(1) Cooper, *The American Democrat*, page 92.

taine Poke. A bord du navire se trouve un précepteur qui observe et note les événements de la traversée. Après maintes pages de récit et de descriptions, le navire arrive à la terre de Leaphigh, où règnent les Monikins. Alors commence la satire des mœurs politiques et sociales de l'Angleterre (Leaphigh) que Cooper oppose à celles de l'Amérique (Leaplow). Leur démocratie bizarre, leur exubérant système d'éducation dont le Directeur est professeur à l'Université de Monikania, leur étrange ordre social sont dépeints d'un pinceau cruel. Les aphorismes que l'auteur rassemble et qui terminent le livre donneront quelque idée de sa causticité. D'une longue liste, citons-en quelques-uns particulièrement remarquables :

« Every man loves liberty for his own sake, very few for the sake of other people ».

« That liberty is a convertible term ».

« That there is no such stimulant of humanity as a good moneyed stake in its advancement ».

« That there is no method by which a man can be made to covet a tail so sure as by supplying all his neighbors and excluding him by a special edict ».

« That select political wisdom, like select schools, propagates much questionable knowledge ».

« That the whole people is not infallible, neither is a part of the people infallible ». (1).

THE MONIKINS n'est pas un roman auquel on puisse prendre plaisir, mais celui qui étudie de près l'évolution de Cooper doit certainement le lire avec attention. Cooper n'a pas perdu tout espoir dans le système américain, mais ses défauts lui apparaissent toujours plus clairement. Il n'avait plus confiance dans la théorie des privilèges sociaux accordés à la fortune, comme on le pratiquait au XVIII^e siècle.

« Your social stake system supposes that he who has what is termed a distinct and prominent interest in society, will be most likely to conduct its affairs wisely, justly, and disinteres-

(1) Cooper, The Monikins, dernier chapitre.

tedly,... but unluckily, the stake in question, instead of being a stake in justice, is usually reduced to be merely a stake in property... We have had the property principle carried out thoroughly in our practice, and the result has shown that its chief operation is to render property as intact as possible, and the bones, and sinews, and marrow of all who do not possess it, its slaves » (1).

Il resta fidèle à sa foi physiocratique selon laquelle un ordre social fondé sur l'agriculture est plus solide qu'une civilisation urbaine. En fait, il établissait une différence marquée entre les riches et les propriétaires, entre ceux qui avaient fait leur fortune dans le commerce qu'il détestait, et ceux qui avaient hérité de leur domaine. Sur ce point il préférait le système anglais qui accorde une importance extrême au propriétaire terrien. Il déplorait l'intrusion de l'argent dans le gouvernement, autant qu'il désapprouvait le nivellement jacksonnien. « It is the proper business of government to resist the corruptions of money, and not depend upon them » (2).

Le lecteur n'est pas peu surpris de trouver Cooper en désaccord avec la croyance qu'il avait auparavant de l'homme enfant de Dieu, capable d'idéal et destiné à s'ennobler. Dans ses livres de cette période, particulièrement dans *HOMEWARD BOUND* et *HOME AS FOUND* (1838) les personnages auraient pu être conçus par un Crane ou un Norris. Ils sont d'un réalisme poussé jusqu'au naturalisme. Ce sont des individus à volonté faible, dominés par leur milieu. De cet « Américain typique » Aristobalus Bragg, il dit : « with him literally nothing is too high to be aspired to, nothing the low to be done. Mr. Bragg, in short, is purely a creature of circumstance » (3). On est loin du noble héros de ses romans de la forêt; aussi le public n'y prit-il aucun goût.

(1) *The Monikins*, Chapitre XXVII.

(2) Cooper, *On property*, page 141.

(3) Cooper, *Home As Found*, page 10.

« Preoccupation with the ways of the hour; disturbance over political and social conditions, resentment at foreign criticisms of America; harsher resentment at domestic criticisms of himself, all conspired to distract and confuse him » (1). Ces années du milieu de sa vie entre 37 et 50 ans, qui auraient dû le voir à l'apogée de sa carrière, sont stériles pour la critique littéraire, quoiqu'elles fournissent une matière abondante pour ceux qui étudient l'économie politique et les théories sociales.

En 1840, Cooper cessa d'être occupé exclusivement par les affaires étrangères pour revenir aux scènes où il remporta son premier succès : forêts et ruisseaux de son enfance. *THE PATHFINDER*, publié cette année-là, est l'un des plus jolis de la série des *Leather-stocking*. Bien que l'accueil de la critique ait été sans aménité, le roman est magnifique, l'égal à tous points de vue des romans antérieurs de la série. Il met en scène des personnages familiers, recourt au thème infailible de la poursuite et de la fuite, situant l'action dans les forêts profondes qui bordent les grands lacs. Le fil du récit conduit Natty Bumppo dans les déserts, sur la piste d'un fort de l'intérieur. Nulle part Cooper n'a exprimé avec plus de bonheur le mystère crépusculaire des grandes profondeurs de la nature que dans cette randonnée à travers les bois. Au fort et au comptoir Natty, maintenant jeune homme, subit les désillusions de l'amour et devient par son renoncement un héros plus sage et plus noble. Le roman se termine superbement par l'inoubliable siège d'un blockhaus.

Ce récit a la beauté que donne le grand style. Il existe une sympathie mystique entre l'homme, le sauvage noble, et la nature primitive, qui prêche l'unité essentielle des belles et bonnes choses dans l'univers plus efficacement que maint essai transcendantal. L'intrigue amoureuse est subordonnée au personnage, la qualité romantique du récit est le résultat d'une aventure plutôt que d'une passion enflammée. La noblesse de Natty surgit, tel le phénix, de sa déception.

(1) Boyton, *Literature and American Life*, page 262.

Une année plus tard, en 1841, parut *THE DEERSLAYER*. Ici nous voyons Natty jeune homme, avant qu'il ait pris le sentier de la guerre et versé le sang humain, simple chasseur et amant des bois, sorte de Parsifal rustique à la veille de tuer le cygne.

Le charme idyllique du conte, son cadre splendide autour du lac que Cooper connaissait si bien, sont d'une naïve fraîcheur. Nous suivons haletants la croissance du courage allant de pair avec le savoir-faire. Ce récit n'est pas tout-à-fait en harmonie avec le ton général de la série, car il est empreint d'un caractère plus reposant, celui de la jeunesse fougueuse faisant face aux épreuves avec la constance édifiante de l'âge adolescent. Tel est l'état que Cooper désirait faire naître, mais nous préférons tous un Natty un peu plus rugueux, pénétré de la science des bois et sage de la sagesse qu'engendre une vaste expérience de la vie, de ses cruautés et de ses épreuves. Dans *THE DEERSLAYER* il a acquis toute sa noblesse, mais son inexpérience le prive de la grandeur qu'il atteindra par la suite.

On peut remarquer qu'on néglige trop souvent la signification des titres de Cooper. Ceux de la série des *Leather-stocking* sont choisis avec grand soin et résument symboliquement le caractère de chaque roman. *THE DEERSLAYER* exalte le chasseur, l'homme de la nature dans son milieu naturel, vivant de la chasse comme le faisaient ses lointains ancêtres. La philosophie de Rousseau est impliquée dans le titre, philosophie fortement ébranlée par le conflit de Natty avec les Indiens et le premier meurtre qu'il commet pour sa défense. *THE PATHFINDER* symbolise l'éclaireur de la nature, l'explorateur du désert, l'esprit investigateur de l'homme qui le pousse vers l'inconnu. C'est un stade de plus grande maturité qui prouve le bouillonnement de l'esprit d'aventure. *THE LAST OF THE MOHICANS* marque la disparition du sauvage, la période sanglante de la conquête, l'extermination du plus faible par le plus fort. *THE PIONEERS* indique le déplacement de la frontière de la colonisation, la soumission de la forêt, la domestication de l'indompté. Tel est le processus qui conduit le véritable enfant de la nature vers des solitudes toujours plus lointaines. *THE PRAIRIE* est le symbole

de cette évasion. Là Natty reprend son premier rôle de chasseur, et il y trouve la mort; le cycle est parfait. Mais il n'a pas retrouvé sa simplicité primitive, car les maux de la colonisation ont jeté leur ombre sur les terres libres. *THE RING OF LEATHER-STOCKING* conviendrait mieux comme titre que *LEATHIER-STOCKING SERIES*.

Comme pour marquer son retour complet à sa première manière, Cooper publia durant cette période trois contes de la mer, *MERCEDES OF CASTILLE* (1840), *THE TWO ADMIRALS* (1842), et *WING AND WING* (1842). *MERCEDES OF CASTILLE* est le plus faible. C'est le récit des préparatifs et de la traversée de Christophe Colomb partant pour sa première aventure vers l'Ouest. Les scènes de la fin où le grand marin est vraiment en pleine mer compensent l'ennui de la première partie où Cooper prodigue en pure perte sa sympathie moralisante pour le grand homme méconnu dans son propre pays, sentiment qu'il avait éprouvé pour lui-même.

THE TWO ADMIRALS nous transporte sur les côtes de l'Angleterre au XVIII^e siècle, et nous faisons la connaissance d'une ancienne famille noble, les Wieherly Wychecombes, dont les bâtards seuls survivent : cet emploi comme héros d'un « *filius nullius* » est ce que Cooper a fait de plus proche de la licence. L'histoire se déroule de manière à comporter la manœuvre de grandes flottes en bataille, car c'est là la raison d'être du roman. Cooper nous dit dans l'introduction qu'il a été obligé de placer cette scène dans des eaux étrangères, parce que l'« *America never yet collected a fleet. A fleet requires only one commander and a feeling is fast spreading in the country that we ought all to be commanders* » (1). La préface contient d'autres reproches amers contre les tendances niveleuses de la nouvelle démocratie et l'anarchie des insensés du Congrès. « *Unless the spirit of unconstitutional innovation and usurpation that is now so prevalent in Washington be controlled, we may expect to hear of proposals to send a committee of Congress to sea, in com-*

(1) Cooper, *The Two Admirals*, préface.

mand of a squadron. We sincerely hope that their first experiment may be made on the cost of Africa » (1).

WING AND WING est un récit très coloré d'aventures de navires et de corsaires dans la Méditerranée. Il semble avoir été hâtivement composé, mais néanmoins fut toujours le livre préféré de l'auteur.

Il pêche par le romantisme banal du sujet : une héroïne chrétienne refuse d'épouser celui qu'elle aime, parce qu'il est incroyant. Cette préoccupation des problèmes religieux qui apparaissait dans ses premiers romans, avait sommeillé pendant plus de 20 ans; elle se réaffirmait maintenant et allait ternir l'éclat de ses ouvrages ultérieurs, surtout THE OAK OPENINGS et THE SEA LIONS. WING AND WING mérite aussi notre attention parce qu'il marque la fin de l'intérêt que Cooper témoignait à l'Europe, domaine où il ne se montra jamais à son avantage.

En 1843, trois romans parurent sous la signature de Cooper. WYANDOTTE, le premier en date, est un récit mouvementé autour d'une « hutted knoll » dans les forêts de l'Etat de New-York. Bien que Cooper en connaisse parfaitement le cadre, l'histoire se meut avec lenteur et ne réussit pas à attraper le ton chevaleresque si nécessaire à ses meilleures histoires des bois.

NED MYERS est un chef-d'œuvre de reportage exact. Le héros a réellement existé. Marin sur le même navire que Cooper au cours de sa première traversée, il l'avait délivré de l'asile, transporté à Cooperstown, installé dans son propre foyer; l'écrivain écouta ses longues histoires de voyages et d'aventures sur plus de soixante-dix navires. La relation que Cooper publie de cette vie débordante est la biographie authentique d'un navigateur. Elle devait prendre place aux côtés de TEN YEARS BEFORE THE MAST et REDBURN comme superbe tableau de la vie dans la marine marchande durant la première moitié du XIX^e siècle.

THE AUTOBIOGRAPHY OF A POCKET HANDKERCHIEF est le roman le plus court de Cooper; quatre numéros du GRAHAM'S MAGAZINE suffirent à le publier. Cooper essaie de peindre l'activité de la

(1) Cooper, *The Two Admirals*, préface.

bourgeoisie de New-York. Le résultat n'est pas heureux, car à chaque page on sent une affectation guindée. L'aversion de l'auteur pour le commerce ne suffit pas à lui donner l'intuition des affaires de la ville.

AFLOAT AND ASHORE (1844) annonce un nouvel état d'esprit, qui devait finir par la fusion des deux qualités de l'auteur, le conteur et le critique de la société. Ce roman, quelquefois appelé MILES WALLINGFORD depuis que son sous-titre est employé pour désigner la deuxième partie, est un livre du plus haut intérêt. Il traite de la vie de New-York et des comtés adjacents, une génération ou plus dans le passé, quand la capitale était assez provinciale pour avoir une dignité qu'elle perdit bientôt. Celui qui raconte l'histoire est un vieillard dont le regret nostalgique du passé n'est ni forcé, ni déplacé. Cela permet à Cooper d'y glisser maints de ses goûts et dégoûts personnels et d'établir des comparaisons déplaisantes entre les temps modernes et l'ancienne élégance patricienne. Lounsbury (1) parle de «the ill-natured amiability» du morceau et justifie son jugement. Ce roman peut à juste titre être considéré comme l'introduction aux LITTLEPAGE ROMANCES, ces trois bons livres publiés au cours des années suivantes.

C'est à ce moment de sa carrière littéraire que Cooper est probablement le plus éloigné du romantisme conventionnel. Il a manifesté son penchant vers le réalisme dans WYANDOTTE (2) et AFLOAT AND ASHORE. Maintenant il parle de la frontière avec une pénétration critique qui finit par devenir caustique. SATANSTOE est l'histoire de la colonisation de 1737, de l'arpentage de la région environnant les sources de l'Hudson, et des chaudes batailles qui eurent lieu sur le lac George. Tout cela est raconté par Littlepage lui-même comme une série de souvenirs. L'humour charmante du narrateur, ses singularités de langage et d'idées contribuent d'une manière incomparable au charme du récit. Un passage en particulier est un modèle de description

(1) Lounsbury. Life of Cooper, page 250.

(2) Dans Wyandotte, le «Peau-Rouge noble» est un ivrogne.

pittoresque, celui dans lequel Corny Littlepage lutte contre la glace.

Il n'existe nulle part de peinture plus fidèle du congé annuel des esclaves et de la magnificence seigneuriale.

Le second volume de la série, *THE CHAINBEARER*, abandonne l'atmosphère de grâce nostalgique pour l'air plus âpre que respire Aaron Thousandacres. Nous voyons les générations suivantes des Littlepage, emporté dans le tourbillon d'égalité de la nouvelle démocratie, aborder le problème spécifique de la souveraineté du colon. Le vieux Thousandacres fait partie du clan des contempteurs de la loi; c'est un homme avide, toujours prêt à s'emparer de tout ce qu'il peut par voie extra-légale. Lui et sa famille, sordide, dure, fière et violente, affirment les droits de possession envers et contre tous les « King's Rights » et maintiennent leurs prétentions jusqu'à ce qu'une balle vienne terminer la carrière du vieil Aaron. Ils personnifient l'instinct d'acquisition du colon entrant en lutte contre la propriété placide de la gentry. Cooper traite le sujet du point de vue du propriétaire, sans sympathie pour les sans-terre qui luttent pour en acquérir. Un critique contemporain, plus soucieux de justice sociale que d'esthétique, écrit : « Yet Cooper's sympathies are cold to the squatters plea, and he enlists God, morality, and the law in defence of a little to forty thousand acres wheeled from the Indians for ninety-six pounds spent in trinkets. Righteousness without a sense of humor is not easy to live with » (1). Le système de la grande propriété vu sous ce jour est synonyme de l'avidité du spéculateur.

THE REDSKINS, l'année suivante, vient compléter la série; c'est un livre passionné sur une question brûlante, presque trop plein de violents parti-pris pour être une œuvre littéraire. C'est à la situation résultant de la guerre de la Révolution que le problème de l'*Anti-Rentisme* doit d'exister. Quelques-unes des grandes concessions de terres coloniales avaient été confisquées par le nouveau gouvernement quand on pouvait prouver que

(1) Parrington, *The Romantic Revolution*, page 234.

les propriétaires avaient été du parti de l'Angleterre pendant la Révolution. Sur ces terres vinrent des colons, souvent des soldats de la Révolution, qui cherchaient une occasion d'augmenter leurs ressources. Comme les limites n'étaient pas clairement marquées et l'arpentage souvent défectueux, il arrivait fréquemment que ces nouveaux colons occupassent des terres faisant partie d'une propriété dûment enregistrée. D'autres colons n'accordaient aucune attention à toutes les revendications et prenaient les terres qui leurs plaisaient. Cette infiltration continua pendant des années et parfois pendant des générations avant que les propriétaires absents n'entamassent un procès. Alors les arpenteurs ou les agents chargés de recouvrer les loyers apparurent dans les districts, et les troubles commencèrent.

THE REDSKINS, dont le sous-titre est INDIAN AND INJIN, traite de l'émeute sanglante qui se produisit entre partisans et adversaires du loyer des terres. Les partis lésés apparaissent sous le déguisement d'Indiens, afin de cacher leur identité.

On avait raison et tort de part et d'autre. Nombreux étaient les cas de familles qui avaient défriché leur terre plusieurs années auparavant et qui pensaient la posséder en toute propriété. Il en était d'autres, ce n'est pas douteux, qui essayaient d'usurper sur des propriétés privées. Mais Cooper ne vit que le point de vue du propriétaire. Le problème le touchait personnellement, car il possédait de grandes étendues de terre autour de Cooperstown (Etat de New-York). THE REDSKINS constituent sa contribution à la controverse, manifestement injuste et d'une lecture peu attrayante.

Cette série des romans de Littlepage est unique dans la production de Cooper, car elle traite de la frontière et de la colonisation, surtout de cette dernière, d'une manière critique. Il faudrait la comparer avec la série de Leather-stocking pour que soient mis en contraste les deux aspects du talent de Cooper. D'une part, dans les contes de Leather-stocking, nous avons le Cooper romancier, le conteur par excellence; d'autre part, dans

les Littlepage Romances, le Cooper critique, trop moraliste pour échapper aux préjugés, mais d'une honnêteté qui lui faisait aimer la justice et les convenances plus que la popularité. Les deux types sont admirables si on les envisage sans passion.

THE ISLETS OF THE GULF (1846), publié deux ans plus tard sous le titre de JACK TIER, ramène Cooper à la mer. L'histoire est habilement conduite et montre la puissance que possède l'auteur quand il évoque son milieu. L'originalité du conte réside dans sa fin : holocauste total où presque tous les acteurs trouvent la mort. Cette fin est la plus complètement tragique que Cooper ait faite. Elle perd sa force, parce qu'elle n'est pas assez particularisée pour être émouvante.

THE CRATER (1847) est à la fois un bon et un mauvais livre. Il est facile d'en rire, par exemple de la chèvre qui mange des algues, mais la critique est injuste. Cooper voulait que cet ouvrage se rattachât à l'école du Robinson Suisse et de Robinson Crusoë, et pendant la première moitié il s'en montre digne. Le héros est un étudiant de l'Université de Princeton (Cooper n'envoyait plus ses héros à Harvard ou à Yale à cause de son aversion intense et grandissante pour tout ce qui touchait à la Nouvelle-Angleterre. Il n'y recourait que pour ses scélérats les plus répugnants, comme le maître d'école de SATANSTOE). Ayant secrètement épousé une héritière de la région de la Quaker-City, aux environs de Camden dans l'état de New-Jersey, notre jeune héros s'embarque pour un long voyage, afin qu'on ne puisse le découvrir tant que sa femme n'aura pas reçu son héritage. Le naufrage qui se produit au milieu du Pacifique est saisissant; saisissants aussi ce grand navire dérivant dans la nuit, le bruits des brisants trop faible pour l'oreille du Capitaine, la catastrophe, et l'abandon du navire par tous, sauf par notre héros et un seul ami. Au matin nous contemplons l'île déserte vers laquelle se dirigent nos deux aventuriers. Il y a fort à faire pour tirer un Paradis de cette terre stérile; mais avec énergie les jeunes hommes se mettent à l'œuvre. Ils amènent à terre et démantèlent le navire naufragé; ils ensement l'île avec les sacs de graines que contenaient les réserves du

bateau, ils libèrent de la cale les oiseaux de basse-cour et une chèvre, et commencent à créer un véritable paradis. Une seconde tempête sépare les deux amis, laissant un Crusoë solitaire pour explorer les archipels voisins créés pendant la nuit par un trouble sismique.

Jusque là le roman est bien conçu et bien écrit. Il court d'un train agréable et rapide. Mais une faille se produit. Cooper a maintenant en tête une nouvelle utopie. Il ramène des colons dans l'île et se met en devoir d'édifier une communauté idéale. Ce doit être une démocratie, mais sous le contrôle bienfaisant du découvreur de l'île et du premier colon, le propriétaire terrien. Assez curieusement, tout le plan échoue par l'intransigeance de quatre pasteurs sectaires qui paraissent symboliser le fléau de l'étroitesse d'esprit. Cet imbroglio sombre dans la mer, tandis que son fondateur fait un voyage aux Etats-Unis, et personne, pas même lui, ne regrette ce malheur.

Ces dernières années on a prêté à OAK OPENING (1848) une attention plus favorable que ne l'avait fait Lounsbury, qui déclare : « This must be looked upon as a decided failure » (1). Certes, à lire le sec résumé qu'il a fait du livre, nous voyons ce qui l'a choqué. « The issue of the story depends on the course of an Indian who is converted to Christianity by witnessing the way in which a self-denying Methodist missionary meets his death. The whole winding up is unnatural, and the process of turning the organising chief of a great warlike confederacy into a Sunday school hero is only saved from being commonplace by being absurd » (1).

En contradiction nette avec cette opinion, Van Doren remarque que : « THE OAK OPENING, fruit of a journey which Cooper made to the West in 1847, is a tale of bee hunting and Indian fighting on Lake Michigan which has not deserved to be so much obscured as it has been by his greatest frontier stories » (2). Le lecteur pourra choisir entre les deux jugements,

(1) Lounsbury, *Life of Cooper*, page 258.

(2) Van Doren, *The American Novel*, page 41.

bien qu'il semble que chacun ait raison à son point de vue. Lounsbury ne voyait que le développement de Cooper en tant qu'être pensant, et il était choqué de la tendance croissante que son sujet manifestait dans la direction de l'intolérance et de la semi-hystérie religieuse. Van Doren, d'autre part, regarde avant tout la valeur du roman en tant qu'histoire. Il a raison de sentir que Cooper a toujours la main sûre lorsqu'il traite de la grande forêt, des territoires vierges, alors que l'homme de la frontière continue son avance vers l'Ouest. La même lumière qui brille dans *THE PRAIRIE* et *THE PIONEERS* illumine maints passages de *THE OAK OPENING*.

Cooper reprit le sujet de *THE CRATER*, la lutte de l'homme avec la nature dans les parties stériles du monde, dans *THE SEA LIONS* (1849). Une expédition qui chassait le phoque dans l'Antarctique est bloquée par les glaces en hiver. Leur adaptation au froid terrible, leurs quartiers de fortune, leurs expéditions courageuses à la recherche de la nourriture et de l'inédit, en font un livre captivant et réaliste. Malheureusement l'histoire est lamentablement gâtée par l'influence d'une sotte héroïne qui a lancé son prétendant dans cet affreux voyage parce qu'il ne croyait pas au caractère intégralement divin de Jésus-Christ. Les conversations sur la valeur spirituelle de l'humanité abondent. Le livre soulève un problème important, presque identique à celui de *WING AND WING* : un noble jeune homme, honnête, intelligent, robuste, courageux, un chef-né, qu'aucune circonstance ne prend au dépourvu, peut-il faire un bon mari pour une jeune femme sentimentale, égocentriste, tapageusement conventionnelle et bêtement orthodoxe, qu'il aime sincèrement et avec dévouement, si l'unique défaut de son caractère est son impuissance à croire un des articles de foi du Christianisme souvent mis en doute à toutes les époques par les théologiens les plus pieux ? Cooper éprouve un véritable effroi devant cet homme qui est trop foncièrement loyal pour adhérer du bout des lèvres à une ligne du symbole des Apôtres. Cooper donne sa sympathie à l'extravagante jeune fille. Cette attitude conduit le critique à supposer que dans les dernières

années de sa vie les réactions mentales de Cooper étaient faussées quand il s'agissait de controverse religieuse.

THE WAYS OF THE HOUR (1850), le dernier roman de Cooper, est le digne couronnement de son œuvre. C'est son dernier hommage au passé et sa dernière critique du temps présent. Ecrit avec le propos avoué d'attirer l'attention sur les maux sociaux qui assaillent son pays, principalement sur l'administration de la justice criminelle, le roman est moins un récit qu'un réquisitoire. Il finit, avec une sorte de regret nostalgique, par un mariage de campagne qui se célèbre dans « one of those little temples reared by our fathers in the days of monarchy when, in truth, greater republican simplicity really reigned among us, in a thousand things, than reigns to-day » (1).

Une analyse chronologique de l'œuvre de Cooper, comme celle que nous venons de faire, suggère tout de suite une remarque paradoxale : Cooper n'a pas fait de progrès comme écrivain, en dépit de son expérience, de ses voyages, et de ses observations.. Ses premiers livres sont, sous bien des rapports, les meilleurs qu'il composa. Il s'éleva rarement par la suite au niveau qu'il avait atteint du premier coup. L'explication de ce phénomène nous conduira au cœur même de Cooper et nous aidera à mettre en lumière ses qualités de romancier. De tous ses talents le plus grand fut son art de conteur. C'est apparemment un don inné qui ne peut s'acquérir par l'effort le plus persévérant; les illettrés le possèdent souvent à un degré élevé. Les contes du folklore surpassent les efforts studieux des conteurs courtois. En lisant aujourd'hui les contes de *Leather-stocking*, nous reconnaissons la même aptitude naturelle que l'art du conteur a manifesté depuis l'aube de l'histoire. Cooper peut changer, mais il ne peut perfectionner ce côté de son génie.

Cette faculté semble s'épanouir de la manière la plus brillante avec les sujets simples et traités avec la candeur de la jeunesse. Les thèmes de Cooper sont toujours de cet ordre quand ses écrits ont de la valeur. Il lance deux forces l'une contre

(1) Cooper. *The Ways of the Hour*, page 387.

l'autre : peuple contre peuple, ainsi que dans *THE SPY*, civilisation contre civilisation, code contre code : ainsi le blanc se dresse contre l'Indien; l'homme contre la nature que représente la mer, la forêt, la prairie. Ces forces fondamentales se heurtent en une série d'épisodes qui s'enchaînent mais ne s'intègrent pas, dans lesquels les éléments de poursuite, de fuite, de lutte et de victoire se succèdent presque mécaniquement.

Jeune, Cooper ne faisait pas de distinction entre le spectaculaire et le sensationnel. Au milieu de sa vie il cultivait sans cesse le sensationnel et ne l'évitait qu'en y apportant un soin extrême. Cooper en pleine jeunesse se moque des pièges en sautant par-dessus. Les épisodes de ses livres sont souvent dangereusement mélodramatiques, mais son enthousiasme l'emporte. Ses récits, vivants, palpitants malgré leur verbosité, masquent ses défauts comme un peintre recouvre sa toile de couleurs.

Parmi ces défauts on n'est pas long à discerner ceux-ci. C'est un écrivain négligent. Il ne corrige pas ses livres. Il ne se soucie pas d'être élégant. Sa prose est verbeuse, diffuse, parfois obscure, souvent incorrecte grammaticalement. Cet aspect de son œuvre qu'il aurait pu facilement améliorer avec du soin et de l'habitude, il s'en moquait. Ses derniers romans sont aussi maladroits que les premiers. D'autre part, il faut signaler l'abondance de son vocabulaire. Il avait à sa disposition un choix étonnant de mots pour décrire la mer ou la frontière. Sa langue vibre quand il touche ces questions : c'est une langue qu'il apprit dans sa jeunesse. Sa connaissance de la composition manque de sûreté. Il ne sait pas où son conte doit finir. *THE LAST OF THE MOHICANS* en est un exemple; il aurait pu s'achever par la défense du blockhaus, au lieu de nous égarer dans une poursuite décevante qui ne sert qu'à allonger l'histoire.

THE MONIKINS, *BLANCHE OF CASTILLE*, et beaucoup d'autres romans en sont d'autres preuves. Il ne connaît pas l'art de jeter le lecteur *in medias res*. Quand il le fait, comme dans certains des *Leather-stocking Tales*, ses romans gagnent d'une manière frappante en rapidité.

Il n'aime guère les dénouements heureux. Il préfère répandre dans les dernières scènes un sentiment d'aimable nostalgie. C'est un caractère essentiel de l'école romantique, qui sauve plusieurs de ses romans de la médiocrité.

Il n'avait pas le don d'insuffler la vie à ses personnages. Dans ses œuvres apparaissent un grand nombre de figures intéressantes dont quelques-unes sont analysées en détail, mais elles sont stéréotypées. Quand Cooper a créé cet individu unique, le noble de la nature, marin ou terrien, il a épuisé son répertoire. Lowell fut peut-être le premier à l'observer avec finesse :

« He has drawn you one character, though, that is new,
One wildflower he's plucked that is wet with the dew
Of this fresh Western world » (1).

Cette sorte d'individualisme farouche qu'on trouve chez Uncas ou chez Natty Bumppo, chez Harvey Birch ou chez Aaron Thousandacres, est la principale contribution de Cooper à l'âge héroïque.

Il a créé une poignée d'autres types moins intéressants. Boynton (2) signale comme un « potted plant », la fleur de la civilisation, le beau gentleman que Cooper admirait beaucoup. Et il ne faut pas omettre ses canailles sans aveu comme Ishmael Bush et Aaron Thousandacres. Ce type reparait à l'infini chez les écrivains de l'école de Cooper. C'est un des personnages les plus caractéristiques de cette époque du roman.

On décrie toujours les héroïnes de Cooper. Dans ce domaine il n'était pas à l'aise, mais il ne l'était pas moins que ses contemporains. L'écrivain américain de cette période semble avoir été frappé d'impuissance quand il s'agissait de dessiner une femme saine, charmante ou intelligente. La fonction des femmes à la maison est de favoriser la faiblesse chez les maris. Elles réussissent si bien dans cet emploi que la littérature les montre comme des figures traitées en surface, plates, guindées, pâles,

(1) Lowell. *A Fable for Critics*. 1049.

(2) Boynton, *Literature and American Life*, page 267.

insignifiantes et sentimentales. Quand elles rompent avec cette tradition, Cooper sait encore les dessiner. Les épouses de Bush et de Thousandacres, amazones robustes, dures, vicieuses et guerrières, peuvent paraître repoussantes et odieuses, mais elles ont du relief et elles ont une vie qui leur est propre et ne reflète pas seulement celle de leurs maris.

Cooper est essentiellement un romantique. Nous le classons ainsi en nous appuyant sur sa façon d'aborder les sujets. Il peint ses fonds de tableau avec le charme ineffable de l'école romantique. Les scènes de la nature peuvent être parfois orageuses, elles sont toujours exemptes de bassesse et de désordre. Ses héros sont nobles, ne sont pas accablés par un courage desséchant ou par un lourd héritage. L'homme est en harmonie avec la nature. Cela nous conduit à l'accusation selon laquelle Cooper idéalisait ses personnages, surtout ses Indiens. C'est un fait incontestable pour Uncas, poétique représentant d'une race qui meurt, résumant toutes les vertus de ses tribus. Mais ces Indiens idéalisés sont des symboles. Pour faire équilibre, il leur a opposé les hordes d'Indiens scélérats, sanguinaires, perfides, débauchés. Certes, il individualise rarement ces brutes, mais il nous donne une masse d'impressions qui contribue beaucoup à corriger la perspective.

Le seul aspect romantique qu'il semble ne posséder à aucun degré est le goût du sentiment. Ses scènes d'amour sont rares et peu naturelles. Ses amoureux analysent leurs émotions auxquelles ils ne succombent jamais. Une jeune fille choisie suivant les convenances; jamais la décision de son cœur ne surmonte les décisions de sa tête. Le lecteur est inévitablement conduit à conclure que l'auteur n'a jamais connu l'amour romantique. Sa biographie tend à le prouver. Son mariage avec Miss Delancey fut heureux, fondé sur une mutuelle estime et une communauté de caractère, mais il lui a manqué l'ardeur qu'on attend de la jeunesse. Cooper fut sage d'éviter un domaine où il n'avait voyagé ni en personne, ni en imagination.

Son talent de conteur romantique possède un caractère juvénile. Aujourd'hui, ses histoires réveillent le jeune homme dans l'homme et font appel à son désir de retrouver la fraîcheur des jours passés. L'œuvre de Cooper a pâti de l'intérêt de plus en plus grand qu'il a pris à la civilisation. Les années qu'il passa en Europe détruisirent beaucoup de sa candeur, car elles l'obligèrent à faire des comparaisons, et cela le conduisit inévitablement à critiquer. Ses travaux dans ce domaine sont de bonnes études sociales, de remarquables magasins de faits et d'événements, de mœurs, de coutumes et d'idées, mais ils n'ont pas la même valeur que les œuvres du romancier.

Avec les années son intolérance grandit. Elle fit irruption dans ses livres et les gâta. Il avait en aversion les journalistes, démocrates indécents, les hommes d'affaires, nouveaux riches; son cœur et sa plume réclamaient de la dignité, de la bienséance, les bons vieux jours de l'aristocratie terrienne et du désert inviolé. Il vit l'homme conquérir héroïquement la frontière et il grava ce poème épique; il vit l'homme coloniser de nouveaux territoires, et il vit la décadence qui s'ensuivit. Il vit ses contemporains s'emparer d'une nouvelle terre, puis la défigurer.

Il avait perdu confiance dans la perfectibilité de la nature humaine; ce qui ne l'empêchait pas de s'abandonner à des aversions mesquines, telles que sa haine du provincialisme de la Nouvelle-Angleterre et de la pruderie religieuse. Il n'était pas capable de s'en libérer par l'essor de son imagination. Il s'y efforça bien, comme dans *THE OAK OPENING*, mais sa némésis critique ne cessa point de le poursuivre.

Revenons enfin à l'artiste. Donnez-lui une grande toile pour traiter la mer, la forêt, les plaines; fournissez-lui la matière d'un récit d'actes courageux et héroïques, et il vous ravira par la poésie de ses descriptions, la grandeur de ses héros, la rapidité de son action. Il vous irritera parfois par ses rêveries philosophiques et par l'indécision ou la solennité de ses personnages féminins, mais le torrent de sa narration recouvrira ses déficiences de cascades magnifiques.

CHAPITRE IV

LES ECRIVAINS DU SUD

Nous nous sommes étendus sur l'œuvre de Cooper à cause de son importance capitale pour cette période du roman. De lui à William Gilmore Simms (1806-1870) la transition se fait aisément, car Simms se servit de matériaux si semblables à ceux de son prédécesseur qu'on l'a souvent appelé le « Cooper du Sud ». Que cela soit injuste pour tous les deux, nous le verrons bientôt.

Le fait déterminant de la vie de Simms semble avoir été le lieu et les conditions de sa naissance. Né au sein de l'aristocratie du Sud, il ne lui appartenait cependant pas. Toute sa vie il admira de loin les avantages de la naissance et s'efforça de pénétrer dans cette société par l'admiration qu'il lui témoignait dans ses romans. Ce n'est qu'après avoir sacrifié ses biens et sa santé sur l'autel de la Guerre Civile que ses voisins condescendirent à le compter au nombre des leurs. Nous faisons observer que presque tous ses héros sont bien nés et que ses intrigues ne mettent en jeu que des hommes de bonne éducation : exemple pathétique d'un complexe de l'ambition.

En plus de ce handicap, les privilèges de l'éducation lui furent refusés. Son initiative, ses lectures assidues et une observation intelligente firent de lui un homme instruit, se faisant admettre au barreau en 1828, mais il ne posséda jamais le goût que donnaient les études classiques de son temps. Nourri des lettres anglaises, il était un de ceux qui connaissaient le mieux

Shakespeare en Amérique, mais il ne savait pas faire le départ entre le dramatique et le mélodramatique. Il ne connut jamais la valeur de la mesure soit dans l'intrigue, soit dans les détails, soit dans la longueur du développement. Nous nous demandons ce que trois ou quatre années d'étude de la littérature grecque ou latine auraient fait de cet amateur avide de connaissances.

Ses romans se rangent assez exactement en deux classes : ceux qui ne valent rien et ceux qui valent quelque chose. Ceux-là sont beaucoup trop nombreux, ceux-ci ne sont qu'une poignée d'ouvrages excellents. Il est peut-être indiqué d'expédier les ouvrages sans valeur, afin que les gros défauts de Simms apparaissent aussitôt que possible et que ces ouvrages soient relégués à la corbeille à papier.

Simms est l'auteur d'un grand nombre de contes sensationnels et mélodramatiques. Sa carrière de prosateur débute en 1833 par un roman de cette espèce, *MARTIN FABER*. Cette pseudo-biographie repose sur un article de fond publié dans le *SOUTHERN LITERARY GAZETTE*, intitulé « Confessions of a Murderer ». Le personnage central se fraie un chemin dans le sang et le meurtre jusqu'à la prison et à la mort.

Les critiques condamnèrent l'ouvrage avec sévérité, affirmant que Simms avait plagié un roman anglais, *MISERRIMUS* de F.M. REYNOLDS. Simms vint à New-York défendre son œuvre. La querelle faillit se terminer par un pugilat et il ne réussit pas le moins du monde à changer le verdict (1).

Son activité littéraire se poursuivit en 1834 par GUY RIVERS, le premier et le meilleur de la série appelée les *BORDER ROMANCES*. Le héros Colleton se lance non sans affectation avec des hors-la-loi de la Géorgie à la recherche de l'or et enfin échappe au guet-apens de l'outlaw félon Guy Rivers; puis il épouse la

(1) Les seuls critiques qui épargnèrent Simms furent C.F. Hoffman dont le roman *Greyslaer* est de la même école, et Poe qui trouva à louer les hallucinations et l'emploi des détails minutieux. Timothy Flint lui-même condamna l'ouvrage comme étant un roman à effets, bien qu'il publiât dans le même numéro de *The Knickerbocker Review* où parut sa critique une nouvelle intitulée « *The Butcher of Girls* ».

femme qu'il aime, d'aussi bonne naissance que lui. Cela l'oblige à repousser l'affection de Lucy Munro, jeune fille de basse extraction qui lui a sauvé la vie et qui l'aime avec dévouement. Elle joue dans l'histoire le rôle d'une Griselda patiente au point de tenir la maison du nouveau ménage. L'amour désintéressé qu'elle porte au héros est ce qu'il y a de plus beau dans le roman.

Ce roman est composé suivant la recette que Simms jugeait infaillible. Il place deux nobles amants dans un décor d'aventure parmi les rudes pays du Sud. Il les lance contre les forces mauvaises, ajoute des descriptions réalistes, hautes en couleur, amène les amants à deux doigts de catastrophes, uniquement pour les sauver à la fin d'une manière sensationnelle. Du sentiment et de la sentimentalité enveloppent le tout. La vertu, sous la forme d'une dame ou d'un gentilhomme de l'Etat de Caroline, finit toujours par triompher.

GUY RIVERS remporta un grand succès, puisqu'il eut trois éditions l'année même de sa publication. C'est une pierre de touche du goût du public qui exigeait un américanisme sans mélange ni restriction, un roman d'aventures avec une toile de fond semi-historique, la frontière, de la couleur locale en ce qui concerne le langage et les mœurs. Simms satisfaisait ce goût et tirait de là le plus clair de ses revenus. Ses romans à visées plus hautes ne furent pas financièrement si heureux. Qu'il connût la qualité de l'ouvrage qu'il composait, la preuve en est fournie par le ballon d'essai qu'il lança. RICHARD HURDIS, récit du même genre, fut publié anonymement en 1836 pour éprouver le public. Il remporta un vif succès, donnant la preuve que les lecteurs achetaient les romans à effets.

Il poursuivit sans répit ses romans d'aventures sensationnelles tout au long de sa carrière, avec BORDER BEAGLES en 1840, BEAUCHAMP en 1842 et CHARLEMONT en 1856. Il semble qu'il ne pouvait parler de la frontière que mélodramatiquement, et ses livres souffrent de cet excès. Par malheur ce sont ces histoires qui ont fait la réputation de son nom et c'est à cause d'elles que

quelques bibliothèques de province ont été accusées de bannir ses livres de leurs rayons.

Dans un autre genre d'histoires, il ne réussit pas au point de vue artistique : celles dont la scène se déroule loin de sa patrie. PELAYO (1838), *THE DAMSEL OF DARIEN* (1839), *COUNT JULIAN* (1845) et *VASCONCELOS* (1853) appartiennent à ce groupe. De même que Cooper échoua dans ses essais pour fixer les aspects d'une civilisation étrangère, de même Simms échoua quand il s'aventura hors de son domaine. Le succès d'Irving fut peut-être l'aimant qui attira ces romanciers dans cette périlleuse région de l'art.

C'est un plaisir d'en arriver là où Simms réussit incontestablement, à ses histoires de la première colonisation dans le Sud et à ses contes révolutionnaires. Au cours de la période envisagée, il produisit au moins quatre remarquables romans qu'il est impossible d'écarter sous prétexte qu'ils ne sont pas de la haute littérature.

THE YEMASSEE (1835) est sous bien des rapports sa meilleure contribution à la littérature de son siècle. L'art de Simms s'y montre sous un jour si favorable qu'une analyse attentive n'en sera pas déplacée. L'histoire tourne autour de l'Indien *Oconestoga*, fils de *Matiwan* et du grand chef *Sanutee*. Le Capitaine *Gabriel Harrison*, sobriquet d'un gentilhomme anglais, voyage dans la région voisine du *Savannah* pour mettre ceux qui veillent à la sécurité de la colonie en garde contre les Indiens qui projettent de les massacrer. Son agent d'informations des activités indiennes est *Oconestoga*, prince des *Yemassee*s, tribu dépossédée qui n'attend qu'une occasion pour se rebeller contre les colons britanniques. *Oconestoga*, gagné par le rhum, mais aussi par le sens de l'humanité, s'est révolté contre l'esprit injustifié de vengeance qui anime sa tribu. *Harrison* arrive à convaincre les colons du danger qui les menace, les rassemble dans un blockhaus où ils se défendent avec succès contre les sauvages et finalement abattent la puissance indienne. L'amour d'*Harrison* pour *Bess Matthews*, fille d'un pasteur ignorant du monde qui se fie aux promesses des *Peaux-Rouges*, les actes du serviteur noir d'*Harrison*, *Hector* et de son chien, viennent tempérer les aspects militaires du roman. Un renégat, pirate anglais, qui des colonies espagnoles fournit des fusils aux Indiens, est encore

une vigoureuse figure qui prête au roman une couleur sombre.

Mais en dernière analyse, c'est la colonisation à Pocotaligo, sa vie silencieuse, ses grands préparatifs pour la guerre de revanche qui en font un livre mémorable. On nous présente l'Indien tel qu'il était sans doute, non le noble sauvage de Cooper, ou la brute complètement débauchée de R.M. Bird, mais un mélange des deux, fier et cruel, paresseux mais emporté, facile à tromper mais vindicatif. Les trois figures centrales, le chef Sanutee, qui sacrifiera son fils à la romaine pour apaiser les manes de la tribu, Matiwan qui donne le couteau à son enfant pour l'aider à échapper par la mort à la cérémonie qui verrait son déshonneur, et Occonestoga lui-même, fantasque, faible, mais homme malgré tout, touché d'un commencement de pitié, sauvage magnifique, trop près de la nature pour pouvoir se débarrasser des tabous de la tribu, mais trop proche de l'homme blanc pour oublier les devoirs de l'amitié : tout cela forme la plus belle famille indienne de la littérature américaine.

Certaines scènes du roman resteront à jamais fixées dans l'esprit du lecteur : l'attaque du blockhaus, description pittoresque et vivante que Cooper n'a pas surpassée; Bess Matthews face à face avec le serpent à sonnettes, le « gentleman-snake » toujours de bon conseil ; Harrison passant par les mortelles baguettes des Indiens; Occonestoga échappant à ses compagnons de tribu. Ajoutez à cela les nombreuses chansons indiennes, les plaintes et les récits qui ont tous les caractères de l'authenticité : bref, le lecteur, en dépit du langage ampoulé d'une grande partie du roman, ne peut manquer d'apprécier la valeur du livre.

[J'ai parcouru la région du Sud où l'action du roman se déroule. Par mes lectures de Simms, surtout de THE YEMASSEE, je m'étais fait une idée préconçue du paysage. La sincérité m'oblige à reconnaître que la réalité est très différente du tableau que mon esprit avait formé. Simms a tellement rehaussé l'éclat de ses descriptions qu'il ne nous donne que des impressions fausses. Il s'en est expliqué dans une note de THE YEMASSEE : « It may be well to say that the Pocotaligo river, as here described, would not readily be recognised in the stream at present.

The swamps are now reclaimed, plantations and farm dwellings take the place of the ancient groves; and the bald and occasional tree only tells us where forest has been » (Préface). Tout en tenant compte de ces changements, la topographie de la région n'en a pas moins été déformée par le romancier.

Mon attention a été attirée par une allusion du roman. Il est question d'un chien sauvage énorme d'une race indienne authentique. J'ai interrogé plusieurs marchands de chiens, mais je n'ai pas pu retrouver la trace des descendants de cette espèce. Il se peut que le chien de chasse Chesapeake ait quelques caractères de cette race. Il est indéniable, je crois, que l'Indien Américain de la partie centrale de l'Amérique du Nord possédait des chiens indigènes quand les colons arrivèrent. Il serait intéressant de retrouver et de ressusciter cette race purement américaine.]

L'autre domaine où Simms excella fut la peinture de la Révolution. Il travaillait avec des matériaux au milieu desquels il avait grandi. Il connaissait la topographie du pays en savant et en enfant qui a flané; il connaissait ses héros en historien qui sympathise avec eux; il avait le zèle d'un patriote tempéré par le savoir d'un antiquaire. La série qu'il projetait et qu'il réalisa en partie est la plus significative de son œuvre, car elle renferme un panorama de la guerre du Sud, de la défaite de Gates à Camden (THE PARTISAN, 1835) jusqu'à la venue du Général GREENE (MELLOHAMPE, 1836) et à ses premières victoires (THE KINSMEN, 1841). Il poursuit ce sujet au-delà de la période que nous envisageons avec KATHERINE WALTON (1851), WOODCRAFT (1853), THE FORAYERS (1855) et EUTAW (1856).

L'idée de bâtir une telle série vint à Simms par une heureuse inspiration un jour de 1834 quand il errait à travers les ruines du village abandonné de Dorchester. Il nous dit dans un avant-propos de l'édition revue de THE PARTISAN, qu'il vit le fort naître, en le regardant, les troupes britanniques grouiller dans les rues et Marion s'élancer sous les ruines inexpugnables. De cette matière historique, il fit THE PARTISAN, son premier grand récit de la Révolution, le peupla de personnages et d'événements inou-

bliables, le Major Singleton, Marion (le Swamp-fox) et ses hommes dans la forêt, les repas incroyables du Lieutenant Porgy, la délivrance du Colonel Watton. Mais par-dessus tout se dresse la figure du fameux Lieutenant Porgy, magnifique soldat à l'esprit vif et à l'appétit immodéré. En un clin d'œil, il tire de son chariot toutes les victuailles imaginables, jusqu'à du Bourgogne et de la Chartreuse. Il a le talent incroyable de créer des plats succulents avec les habitants des marais, crapauds, serpents, et tout ce que ses éclaireurs rapportaient. Cet homme énorme qui rappelle le brave Jack Falstaff est le plus beau portrait que Simms ait jamais fait. Poe et d'autres critiques immédiatement reconnurent ce qu'il devait au héros comique du chantre d'Aven, et en vérité qui ne le verrait pas, s'il connaît la familiarité de Simms avec les œuvres de Shakespeare? (Simms publia, dans *THE ORION* de 1844, un essai intitulé *THE MORAL CHARACTER OF HAMLET* et en 1848 fit paraître un *SUPPLEMENT TO THE PLAYS OF SHAKESPEARE COMPRISING SEVEN DRAMAS*). Trent est dans le vrai en affirmant que Simms « intended Porgy to be a reproduction of himself in certain moods » (1), mais le grand prototype ne cesse d'apparaître. Van Doren (2) l'appelle « the most truly comic character ever produced by this school of American romance », jugement qu'il est malaisé de ne pas ratifier. *THE PARTISAN* a essuyé des critiques hostiles, mais leur faire un sort serait injuste pour l'auteur qui s'efforçait précisément de réaliser ce qu'on a blâmé. Son histoire est pleine de faits réels : Simms énumère les détails des ordres que Gates donne à son armée. C'est un récit complet de la bataille de Camden, mais c'est ce que Simms voulait. Il est vrai qu'il « charms the reader with a true picture of men and times that had charmed him » (3); il se tient à mi-chemin entre l'historien précis et le romancier passionné.

Les incursions qu'il fit dans des genres nouveaux caractérisent son œuvre pendant les années quarante. Il s'essaya au

(1) Trent, W. G. Simms, p. 109.

(2) Van Doren, *The American Novel*, p. 63.

(3) Trent, W. G. Simms, page 106.

roman sous forme de journal BEAUCHAMPE (1842), où une querelle qui se passe dans le Sud et le meurtre qui en résulte sont traités de façon réaliste. La plupart des critiques condamnèrent l'ouvrage, mais Poe se montra moins sévère et un journaliste du GODEY'S LADY'S BOOK fut élogieux (1).

Son roman CONFESSION (1841) montre les ravages d'une jalousie mal fondée dans l'âme d'un homme noble. L'ouvrage est sans distinction, parce que l'auteur ne sut pas conserver la noblesse de son héros devant une passion mesquine. Dans le domaine de la nouvelle il fit d'heureuses tentatives avec des contes mystiques. THE WIGWAM AND THE CABIN contiennent les meilleures d'entre elles.

Dans un jugement final porté sur Simms, nous devons reconnaître que ses meilleurs romans ont certaines qualités qui en font la grandeur. Il eut à l'extrême le don de retrouver et de recréer le passé héroïque, il eut l'art de faire revivre la colonisation et la révolution comme pas un romancier ou un historien de son époque ne l'a fait. Ses romans furent tous construits sur le même gabarit, mais admirablement choisis : la scène d'amour surgit au milieu des ruines de la guerre. Il avait à sa disposition une masse de mots, un vocabulaire vraiment digne d'un Elisabethain dans sa souplesse. Puis il était doué d'une charme, d'un humeur exubérant, que la plupart de ses contemporains ne virent pas. Il n'est en aucune manière l'ombre de Cooper, mais une figure vigoureuse et indépendante.

John Pendleton Kennedy (1795-1870) vécut beaucoup dans le présent comme homme d'affaires, mais aussi dans le passé comme écrivain. La carrière qu'il suivit dans sa société de Baltimore fut distinguée. Ses études de droit en firent un bon avocat; son second mariage avec Miss Gray le changea en un prospère industriel. Sa nomination de Ministre de la Marine sous le Président Fillmore, en 1852, porta à son comble l'influence politique qu'il devait à son affabilité. Le hasard de la naissance le

(1) Voir Trent, W. G. Simms, page 117 et Poe, Collected Works, Vol. III, page 272. Godey's Lady's Book, Mai, 1842.

plaça dans une cité qui par son atmosphère appartenait au Sud, mais par ses attaches et ses sympathies au Nord. Sur ces points, il reflète exactement son milieu.

Jeune homme, il lisait la littérature du XVIII^e siècle. Il prenait surtout plaisir à la délicatesse aimable de Sterne. Cela l'amena à admirer les écrits de Washington Irving qu'il connaissait intimement, et à être dans ses premières œuvres l'émule de son idole. Il débuta dans *THE RED BOOK*, publication de Baltimore qui pendant deux ans imita *THE SALMAGUNDI PAPERS*.

SWALLOW BARN (1832) est son premier roman. C'est un conte divertissant sur la Virginie, région qu'il sentait être la sienne par droit de naissance, car sa mère, née Pendleton, appartenait à la meilleure famille de cette aristocratique région. Une histoire d'amour, ou Bel Tracy aux manières brusques fait le diable, compose l'intrigue, mais la valeur du livre réside surtout dans les épisodes et les personnages (1). On nous donne à admirer une galerie de superbes portraits du vieux Sud : Mr. Tracy, maître de la plantation *The Brakes*, « turning a little sour with age » ; Philly Wart, l'espiègle et spirituel homme de loi, aussi à l'aise à la chasse au renard qu'au palais ; Hazard et Frank Meriwether, beaux messieurs d'aisance moyenne mais très chevaleresques, tout cela est composé avec l'habileté et la sympathie d'un vrai artiste. Les épisodes inoubliables, la chasse au renard, le dîner, les conversations d'après-dîner, les scènes du palais et d'amour ont un fond de réel que recouvre un certain charme romantique. Le plaisir que donnent les raffinements et l'abondance d'un banquet seigneurial : une table chargée des produits indigènes, crabes, huîtres, poulet, pain chaud, qu'arrosent des vins importés ; le charme des loisirs agréablement passés, l'hospitalité aimable, font un mélange ravissant. Le tout est traité avec l'humour gracieux et le charme descriptif si riche que Kennedy avait remarqué dans *BRACEBRIDGE HALL* et fidèlement imité.

(1) Dans l'édition de 1851, Kennedy dit du roman, dans son avant-propos, page 11, qu'il est « a rivulet of story wandering through a broad meadow of episode... a book with an occasional digression into the plot ».

HORSESHOE ROBINSON parut en 1845. Ce livre marqua un nouveau pas dans l'évolution de Kennedy. Il se met à composer des romans historiques avec tout l'art dont il est capable. Le cadre, les événements eux-mêmes, donnent l'impression du réel. Le héros éponyme « Horseshoe » Galbraith Robinson, prototype d'une personne qui a vraiment existé, est sergent dans l'armée américaine pendant la guerre de la révolution. En compagnie d'un héros typique de l'école romantique, un certain Arthur Butler, il voyage dans le Sud à l'époque de la domination des Torys. Ils sont faits prisonniers par les Anglais en tombant dans une embuscade tendue par un traître. Horseshoe se sauve dans la Caroline du Nord où il lui arrive maintes aventures. Reuni à Arthur, ils se partagent la gloire de la bataille et découvrent le traître qui les a trahis. A la fin, Arthur épouse l'adorable Mildred Lindsay qu'il a aimée avec constance et dévouement.

C'est la coutume d'insister sur les qualités réalistes de ce roman et d'en rabaisser les éléments romantiques. Un critique (1) dit de cette œuvre qu'elle est « a sober narrative with touches of realism ». Un autre (2) proclame le talent de Kennedy à « enrich the actual events with a finer grace and culture than the ordinary romancer could command ». Ces jugements sont vrais intrinsèquement, mais ils mettent hors de proportion la grande part que l'histoire d'amour occupe dans ce roman. Toutefois, comme sa véritable grandeur repose sur la personne de Horseshoe, la véracité des portraits des personnages historiques, Gates et Cornwall, la majesté de l'exactitude des scènes de bataille de Camden et King's Mountain, les observations de ces deux lettrés se justifient.

ROB OF THE BOWL a été souvent proclamé le meilleur des romans de Kennedy. C'est certainement le plus vif et peut-être le plus agréable à lire. L'auteur a changé de méthode et voulu donner une histoire d'aventures ayant pour toile de fond les colons de la baie de Chesapeake à l'époque de la prédominance

(1) Parrington, *The Romantic Revolution*, page 51.

(2) Van Doren, *The American Novel*, page 60.

des catholiques, quand Saint-Mary était la capitale de la colonie. L'histoire est trop compliquée pour qu'on puisse la résumer fidèlement. Elle tourne autour de Lady Blanche Warden, fille d'un fonctionnaire retraité du port. Deux prétendants se disputent sa main, Albert Verheyden, secrétaire du propriétaire, brave et svelte, fervent de l'épée, et un mystérieux Cocklescraft, spadassin hâbleur. Le récit est mélodramatique, plein d'aventures étranges. La sinistre Chapelle des Sorcières y joue un rôle important, car c'est là que les Frères de la Côte se réunissent pour établir le plan de leurs opérations. Un infirme grotesque, Rob of the Bowl, en fait partie. A la fin Cocklescraft se révèle le chef des contrebandiers. Il enlève Lady Blanche, mais Albert se lance à sa poursuite. La jeune fille est sauvée, après un courageux sacrifice de Rob qui se trouve être le père d'Albert. C'est, apprenons-nous, l'ancien Major Weatherly qui avait tué un officier qu'il soupçonnait d'adultère. Il eut des remords de cet acte inconsidéré, et s'enfuit pour devenir Rob of the Bowl. Cocklescraft, toujours plein de ressources, s'échappe.

Le roman est peuplé d'un grand nombre de personnages intéressants : l'aubergiste Weasel, le Capitaine Dauntress qui ne transige pas sur la discipline, le garde-forestier Arnold de la Grange, l'amusant docteur originaire d'Albany, et bien d'autres encore. Il y a des scènes vivantes comme l'expédition sur la chapelle, le « Prize Play » (lutte à épée nue), la tentative des filibustiers de s'emparer de la ville en faisant croire à une révolte des Protestants, la prise et la délivrance d'Albert voué par Cocklescraft à l'océan avec une pierre au cou, et la dernière poursuite en chaloupe.

L'aventure employée pour l'amour de l'aventure dans ce roman ne peut pas éclipser la vérité des personnages, leurs faiblesses et leurs singularités, ni dissimuler la couleur locale dont le conte est tout empreint.

THE ANNALS OF QUODLIBET (1849) est un livre d'un type tout différent. Ici Kennedy s'occupe de son époque. Il nous donne un tableau satirique d'une communauté idéale, Quodlibet, où

les principes de la démocratie jacksonienne ont été portés à leur extrême conséquence logique. La banque Cooper Plate frappe sa monnaie quand elle en a besoin. A la fin un désastre atteint le crédit du village et la prospérité disparaît avec le caissier en fuite. Sous bien des rapports c'est la satire politique et économique la plus vibrante de la décade. L'auteur ne perd jamais sa belle humeur, ne s'abaisse pas à des grossièretés vulgaires, mais garde le sens du ridicule. Les « héros » démocratiques, Jackson et Van Buren, ressemblent à des bouffons piteux.

Quelques remarques générales sur Kennedy ne seront pas inutiles. D'abord et avant tout, c'était un travailleur scrupuleux. Ses écrits ne sont pas le résultat d'une composition hâtive, mais d'exercices répétés et réfléchis. Il aimait le bon style et il écrivit des pages d'un réel mérite.

D'autre part, il ne composa pas de livre indigne. Il se peut qu'il ne soit pas un génie de premier ordre, mais tout ce qu'il fit, il le fit bien. Ses quatre romans abordent chacun un domaine différent, mais tous sont d'une qualité exceptionnelle. Nous regrettons qu'il n'ait écrit que pour passer le temps. Il savait améliorer son style : il aurait pu devenir un écrivain éminent s'il s'en était tenu à l'un des genres qu'il avait essayés.

Il semble sous quelques rapports manquer d'originalité. On peut indiquer un modèle pour chacun de ses romans. Ecrivain habile, il est faible comme créateur.

Son goût, semble-t-il, fut très sûr, car non seulement il choisit de bons modèles pour ses compositions, mais il reconnut le mérite avant qu'il eût été proclamé. C'est un fait bien connu qu'il sentit le génie d'Edgar Poe avant tous les éditeurs et l'encouragea alors que le présent et l'avenir étaient singulièrement sombres pour lui.

Son œuvre va du roman sentimental en passant par le roman historique jusqu'au roman picaresque et finit par la satire. Cela semble être le trajet normal qu'accomplit un esprit mûr dans un monde d'incertitudes. Kennedy lui-même appartenait à ce monde et n'était pas un reclus. Il vit ses vieilles affinités, son

amour de la tradition du Sud et de la démocratie du Sud éclipsées par l'intérêt de plus en plus grand qu'il prit pour les conditions économiques du Nord. Dans la Guerre Civile, il s'accorda avec le Nord, calmement, presque sans passion.

Ecrire fut sans doute pour lui le moyen de s'évader de la réalité. Il agite rarement les problèmes du jour dans ses trois premiers romans. Dans *SWALLOW BARN* il critique sans violence l'esclavage, et la question n'est pas traitée avec une grande ardeur. Il en regarde le maintien comme une chose fâcheuse qu'il faudra faire disparaître progressivement, comme fit le servage en Angleterre. C'était un problème essentiellement Sudiste qu'il appartenait au planteur de résoudre sans aide extérieure.

Une distance énorme sépare Kennedy, romantique affable, plein d'humour et de nature aimable, et Nathaniel Beverly Tucker (1784-1851). Né dans la société rurale de la Virginie, Tucker but durant sa période de formation les doctrines de la démocratie jeffersonienne, en même temps que ses sympathies agrariennes. Il craignait et méprisait la forme républicaine. Il ne voyait que ruine et décadence pour le Sud dans une nation où les tarifs douaniers étaient élevés. Il croyait sincèrement au caractère sacré des institutions sudistes, esclavage compris. « We must HAVE slaves or BE slaves » écrit-il à Simms (1).

Dans l'année 1836, il publia deux romans, un sous le voile de l'anonymat et l'autre sous un pseudonyme. Tous les deux sont dignes d'être considérés attentivement, le premier à cause des comptes-rendus élogieux qui l'accueillirent, le second pour les prophéties qu'il renferme. *GEORGE BALCOMBE*, l'ouvrage anonyme, a été éclipsé par son plus illustre compagnon, mais il n'en fut pas ainsi pour les contemporains de Tucker. Poe dit de lui : « we are induced to regard it as the best American novel » (2), jugement certainement loin d'être vrai. Aujourd'hui il sert surtout à convaincre le lecteur que le succès de Tucker

(1) Trench, *Life of Simms*, page 187.

(2) Poe, *The Southern Literary Messenger* (1837), III, page 49.

dans THE PARTISAN LEADER fut accidentel, et le fait du sujet et de la prophétie plutôt que l'effet de l'art qu'il y déployait. GEORGE BALCOMBE est l'histoire d'un gentilhomme virginien qui voyage dans les forêts du Missouri. Il rencontre un pionnier, autre gentilhomme virginien, Mr. George Balcombe, qui s'est retiré au désert avec sa femme à la suite d'un événement malheureux qui s'est passé dans le Vieux Dominion. Cet événement fut précipité par les menées d'une astucieuse fripouille, Montague, sorte de marchand ambulant et de débauché, qui avait séduit et abandonné la gracieuse fille d'un surveillant, Mary Scott. Alors que George vient à son secours, Mary s'écrie : « Too late » ! Le livre est médiocre et ne mérite pas d'autre analyse.

THE PARTISAN LEADER appelle la critique sur un autre point. C'est ce livre qui oblige Parrington à consacrer six pages à une analyse de « Fire-Eater » virginien, comme il nomme Tucker. C'est un livre d'anticipation, « écrit » en 1849 au moment où Van Buren va pour la quatrième fois conserver ses fonctions de Président ! Le coton est toujours roi dans le Sud, mais le Nord s'efforce d'étrangler économiquement les Etats du coton. Dans l'Extrême Sud, on a commencé à échanger librement des marchandises avec l'Angleterre. Nous voyons alors les agents d'une puissance occulte s'efforcer de provoquer la sécession. Mr. B.... (portrait à peine voilé de Calhoun) s'arrange pour que l'aristocratie de la Tidewater conduise les « paysans » des Montagnes Bleues à la révolte. « The Partisan Leader » arrive pour mener les Sudistes à la victoire. Deux personnages opposés l'un à l'autre, les frères Hugh et Douglas Trevor, donnent à l'histoire la diversion romantique si nécessaire à un récit de guerre civile. Hugh devient un partisan prospère de la Fédération, qui atteint le grade de Colonel dans l'armée du Nord, tandis que Douglas reste loyal à la terre du Sud et à ses traditions, y compris l'amour de règle pour sa cousine Delia. Il rassemble les forces sudistes dans un camp près de Lynchburg en Virginie et les mène à la victoire dans le grand combat de Jones Ford. Le roman n'est pas achevé ; il finit avant qu'aucun des problèmes soulevés soit résolu. Un peu de son exactitude plutôt effrayante

nait de cet inachèvement, comme si la fureur prophétique avait abandonné l'auteur qui n'osait regarder plus avant dans l'horreur de l'avenir. Malgré la conventionnelle histoire d'amour, le roman est émouvant et terrible à cause de l'impression qu'il donne d'une tragédie imminente. Ce qu'on a su des horreurs de la Guerre Civile projette sa lumière sur cette histoire et lui communique une clarté qu'il ne possédait pas originellement.

Il se pourrait que la meilleure critique que l'on ait faite de Tucker soit sortie de la plume de son ami et admirateur W.G. Simms. Il insiste sur les qualités régionales, sur la valeur personnelle de l'auteur, sa fidélité à l'ancien régime, son intrépidité.

« He was a brave old Virginia gentleman, a stern States' Rights doctrinaire, intense of feeling, jealous of right, and with an eager sense of irony and injury. In his style I regard him as one of the best prose writers of the United States, at once rich, flowing and classical; ornate and copious, yet pure and chaste; full of energy yet full of grace; intense, yet stately; passionate, yet never with a forfeiture of dignity » (1).

Ce que Simms trouvait excellent, nous inclinons à le considérer comme indigeste. Même Simms aurait dû savoir que « copious and ornate » sont des mots à bannir. Ajoutez à ces vertus regrettables le fait que Tucker souffrait d'autres défauts particuliers au Sud, tel que celui qui consiste à ne prendre que des héros bien nés et la tendance à dissenter à l'infini sur les ancêtres et la généalogie, et nous verrons qu'il présente plus d'intérêt pour l'historien que pour le littéraire. On ne peut pas passer sous silence l'influence qu'il exerça sur le développement de la Guerre Civile. *THE PARTISAN LEADER*, réimprimé en 1861, fut abondamment lu et discuté avec passion. Il se tient au côtés d'une demi-douzaine de romans, tel que *UNCLE TOM'S CABIN*, comme l'une des causes littéraires de la guerre.

Notre admiration pour William Alexander Caruthers (1880-1850) augmente à chaque lecture. Voici enfin un vrai Virginien

(1) Simms, cité dans Hart, *American Literature*, page 240.

qui regarde son pays sans passion et l'embrasse tout entier. De sa vie, on ne sait pas grand chose de précis, mais nous reconnaissons en lui l'homme cultivé et de bon sens. Né dans la région de «Piedmont» de la Vieille Colonie, il n'avait pas le sectarisme grossier de la lignée de «Tidewater». Son éducation de docteur en médecine lui permit d'occuper une situation importante dans sa société. Il trouva manifestement le temps de faire de longs voyages et d'observer la vie autour de lui d'un œil impartial. Trois romans lui sont attribués, dont l'un est une étude sociale, les autres des récits historiques.

THE KENTUCKIAN IN NEW-YORK parut en 1834. C'est un roman par lettres, où quatre jeunes sudistes échangent leurs observations sur la république américaine. Trois d'entre eux habitent New-York et s'habituent aux mœurs et aux usages du Nord avec une aisance relative. La prospérité de la région, l'hospitalité de son peuple, son développement artistique font impression sur eux. A l'opposé, le Virginien qui visite la Caroline du Sud écrit sur la situation misérable qu'il observe. Il y trouve la pauvreté, l'ignorance, un esclavage où tout sens de la valeur humaine est exclu. Le seul espoir semble résider dans l'expansion vers l'Ouest, où, dans les terres du Kentucky, peut naître une civilisation purifiée. Comme pour personnifier cette idée, le Kentuckien du livre, Montgomery Damon, est un jeune homme le plus séduisant, noble, courageux, franc, qui parle son dialecte natal sans honte. Il est pur, bien que parfois il manque de finesse, surtout dans son humour à la Davy Crockett.

C'est le livre le plus remarquable de Caruthers. Un article favorable parut dans une revue du Nord (1), mais les commentaires dans le Sud durent être hostiles, car les critiques le négli-gèrent tout à fait.

Caruthers voit le Vieux Sud des yeux d'un amant qui assiste à la désintégration de la femme qu'il aime. « Poor, exhausted eastern Virginia! she is in her dotage. Her impassable roads

(1) Knickerbocker Magazine, 1834, Vol. IV, page 155.

protect her alike from the pity and contempt of foreign travellers : but with all her weakness, with all the imbecilities of premature age upon her, I love her still » (1). Cela dut exaspérer le Virginien moyen. Aucun critique n'a jusqu'à présent signalé l'inexactitude de cette prévision : la vigueur de cette région lui donna un démenti éclatant dans la guerre de la Rébellion.

Un savant a suggéré dernièrement que Caruthers fut forcé d'abandonner ce genre de littérature critique sous la pression de l'opinion (2). Pourquoi Caruthers changea-t-il la nature de ses écrits ? On ne peut que faire des hypothèses. Les gentils-hommes du Sud dont Caruthers faisait certainement partie, ne se laissent pas déloger d'une position par une critique hostile. C'est un homme sans peur et fidèle. Et Caruthers n'était pas le seul à nourrir ces idées. Il se trouvait d'autres sudistes qui déploraient qu'on n'améliorât pas les conditions sociales du Sud. Ils n'étaient pas martyrisés pour leurs convictions. On les groupa sous le nom de «Southern Eccentrics» et leurs compatriotes les souffrirent.

Le plus probable est que Caruthers se tourna vers d'autres domaines parce que ses intérêts l'y portaient. Sur ce point comme par son libéralisme, il ressemble beaucoup à Kennedy. Si quelque pression le détourna de la littérature critique, c'était peut être la difficulté de trouver un éditeur. Il dut aller jusqu'à la petite ville de Wetumpka dans l'Alabama pour trouver à éditer son roman suivant, *THE KNIGHTS OF THE HORSESHOE*. Son autre roman, *THE CAVALIERS OF VIRGINIA*, était probablement sous presse avant que fut sentie toute la portée de *THE KENTUCKIAN IN NEW-YORK*.

Ses romans historiques se lisent avec plaisir. *THE CAVALIERS OF VIRGINIA* est l'histoire, narrée avec vivacité, de la révolte de Bacon, le rusé rebelle qui a toute la sympathie de l'auteur. Le livre se passe dans la colonie de Jamestown, le héros en est

(1) *The Kentuckian in New-York*, Vol. II, page 194.

(2) Boynton, *Literature and American Life*, note de la page 439.

Nathaniel Bacon, qui devient un paria presque au début de l'action. Lui, un roturier, courtise Virginia Fairfax qui appartient à une grande famille. Au moment de l'épouser, il apprend qu'elle est sa sœur. De désespoir Nathaniel se joint aux Indiens sous l'autorité de la Reine Wyanokee pour réprimer un soulèvement des sauvages. Les soldats ignorent cela et comprennent Bacon parmi leurs ennemis. Il est pris et jeté en prison. Là, il apprend d'une vieille sorcière de convention qu'on l'a mal informé. Il est le fils du général Whalley et fils légitime. Il retrouve la faveur du public et le mariage a lieu.

C'est un livre vivant, mais à vrai dire de peu d'importance. Il est trop conventionnel pour impressionner. Il possède, c'était obligatoire, un serviteur comique irlandais dans la personne de O'Reilly, descendant direct de Teague de *MODERN CHIVALRY* de Brackenridge. Le romantisme de l'auteur a transformé le James aux eaux limoneuses en un transparent et clair ruisseau.

THE KNIGHTS OF THE HORSESHOE est dans la même veine, la vie dans la Virginie quand le gouverneur Spottswood dirigeait le gouvernement et la société. Il possède une douceur et une maturité, une sympathie vraie pour le libéralisme qui en fait un digne compagnon des autres livres du docteur. Ce sens libéral est la caractéristique essentielle de Caruthers. Il l'oppose fortement à Tucker et à Simms.

Terminons par quelques remarques générales sur ces bons romanciers du Sud. Presque sans exception, plus leur particularisme est grand, meilleures sont leurs œuvres. Leurs histoires de la vie indigène sont tout près de la réalité pittoresque. Cela est très net dans le livre d'essais descriptifs du Juge Longstreet, *GEORGIA SCENES* (1835), mais se trouve aussi chez Kennedy et Caruthers. Dans leur esthétique, ils montrent généralement un goût large, reposant sur de vastes lectures et une solide culture. Leur tendance principale les porte vers le roman historique qui leur permet de recréer le Sud qu'ils aiment le mieux. Leur grand défaut a été leur impuissance à bâtir une intrigue qui ne soit pas épisodique. Leurs personnages sont bons quand ce sont des types ; le vieillard capricieux, le paresseux. Dans leurs mau-

vais moments ils s'efforcent d'exagérer la valeur d'un héros bien élevé et conventionnel qui courtise une charmante jeune fille. Les histoires d'amour encombrant des romans comme *THE PARTISAN LEADER* et *THE KENTUCKIAN IN NEW-YORK*, alors qu'on aurait très bien pu s'en passer.

En somme, ces romans sont agréables à lire mais ne captivent pas. Le souci que causent aux auteurs les difficultés économiques du Sud leur fait chercher un dérivatif dans le passé. Devant les problèmes pratiques, Tucker et Simms montrent d'un sectarisme aveugle, Kennedy et Caruthers manifestent le désir d'améliorer les conditions sociales par des efforts rationnels. Dans leurs meilleurs moments, ils savent broser un tableau séduisant de la vie dans la plantation, quand pour une courte période la vie dans le Sud eut un éclat rarement égalé dans l'histoire de la civilisation.

CHAPITRE V

UN GROUPE D'ECRIVAINS DU NORD.

Ce n'est pas faire preuve d'originalité que de remarquer que John Neal n'a pas écrit de roman admirable. Il serait facile de l'écarter comme écrivain de second rang, n'était son intense vitalité. Malgré son insuffisance artistique, il apparaît comme l'une des figures dynamiques de son temps. Sa vie se confond avec celle de l'Amérique en bien des points; sa production est si variée et si continue qu'elle finit par éveiller notre intérêt.

Voici sa vie en quelques mots. Né dans le Maine d'une famille de Quakers, il manifeste tôt l'indépendance de son caractère. A douze ans il travaillait comme garçon de magasin, puis il devint pour quelque temps professeur d'écriture, vendeur d'étoffes « on the road ». Il fit mieux : il étudia le droit et enfin, en 1817, à vingt-quatre ans, se mit à écrire pour gagner sa vie. Son premier roman, *KEEP COOL*, parut en 1818, son dernier ouvrage en 1869-1870, *WANDERING RECOLLECTIONS OF A SOMEWHAT BUSY LIFE*. Dans l'intervalle il se répandit en abondants romans, essais, articles, poèmes, et pièces, tout en se livrant à d'autres activités journalistiques. Sa carrière le conduisit en Angleterre pour plusieurs années ; mais la plus grande partie de sa vie s'écoula dans le Portland, Maine, à New-York, et aussi à Boston et à Philadelphie. Il ne faut pas le confondre avec son contemporain et ami, le journaliste et humoriste Joseph C. Neal.

Neal a écrit la majorité de ses romans pendant la période antérieure à 1830. A cette date il avait déjà publié : *KEEP COOL*,

histoire qui débute par une diatribe contre le duel, mais devient une histoire d'Indiens où le sort d'un Peau-Rouge se trouve décrit avec sympathie ; LOGAN, récit sanguinaire de guerre indienne ; SEVENTY-SIX, roman semi-historique ; RANDOLPH, histoire qui rappelle un peu C. B. Brown par son mystérieux scélérat doué de pouvoirs malfaisants ; ERRATA, roman qui finit dans une maison de fous ; BROTHER JONATHAN, histoire de trois cents pages dans laquelle Neal a fixé les coutumes et les dialectes de la Nouvelle-Angleterre au moment de la Révolution ; RACHEL DYER, étude de sorcellerie dans la Nouvelle-Angleterre ; et AUTHORSHIP, publié en 1830.

Ce dernier roman présente plus d'intérêt que son titre ne le laisse supposer. Il est raconté à la première personne par un certain Mr. C. H. qui voyage dans le sud de l'Angleterre. Il s'éprend d'une belle femme qu'il voit à plusieurs reprises. Il ne fait sa connaissance que pour apprendre qu'elle est mariée à Edouard, homme à qui il ressemble. Edouard semble prendre plaisir à pousser son nouvel ami, Mr. C. H., à devenir plus intime avec sa femme. Maria, l'héroïne, raconte à Mr. C. H. l'histoire de sa vie et un épisode sur lequel on s'est mépris : son père la découvrit un jour dans un pavillon alors qu'un certain Mr. O. lui expliquait les mystères du sexe et de la vie. Pour éviter le scandale elle est partie. En s'enfuyant de Birmingham, elle avait rencontré pour la première fois Mr. C. H., qui lui avait donné son vrai nom. Il porte trois noms fictifs dans l'histoire ! La scène se transporte maintenant à Londres où Edouard se livre à la contre-façon. C'est une surprise amusante, car Mr. C. H. avait auparavant jugé qu'il était contrebandier ! Nous apprenons que Maria s'est sauvée en Amérique. Ce livre finit sur cette déclaration plutôt piètre de Mr. C. H. : « Gracious God, you don't say so. Then I shall see her again ».

Un tel résumé dessert manifestement AUTHORSHIP, car le livre en maints endroits aiguise l'appétit, sans d'ailleurs le satisfaire. Les mystères suggérés ne sont pas expliqués, mais c'est la technique coutumière de Neal. La structure d'autre part est trop lâche, mais certains passages méritent d'être relus. Mr. C. H. dirige les traits de sa critique contre les romans religieux au

grand plaisir du lecteur qu'ils ont aussi ennuyé. Il lance quelques sarcasmes contre l'obsession qu'ont les Anglais du travail sans but : « Labor is not exercise, fatigue is not exhilaration. Do not walk alone ». D'autres bons mots du roman sont de véritables épigrammes. « To live by the pen is hard, to die by it is harder, though ». « A kind word from my mother would have made me anything she desired-even a Methodist ». Un style si plein de verve est trop rare pour qu'on n'en fasse pas mention.

THE DOWNEASTERS parut en 1833. La première moitié du roman est un enchantement, la dernière partie déçoit. Dans la préface Neal raconte au lecteur qu'il n'existe qu'un livre où l'idiome connu sous le nom de pur « Yankee » soit employé, A YANKEE IN ENGLAND du Général Humphrey. Neal se propose d'augmenter la littérature de l'idiome national. Le livre qu'il nous a donné est fait avec un soin extrême et mérite sa place auprès des savants travaux de Lowell.

Si, l'intérêt philologique épuisé, nous examinons la valeur littéraire du livre, nous ne sommes pas longs à nous apercevoir que le livre est chaotique. Une note ajoutée avec humeur par l'auteur attire l'attention sur les faiblesses. Son éditeur s'est plaint que l'ouvrage soit trop court pour s'étendre sur deux volumes, que tous les personnages ne soient pas traités à fond et que l'auteur ait omis la catastrophe. Aussi Neal envoya-t-il avec obligeance un supplément sans grand rapport avec le reste pour combler le vide.

La première scène dans un bateau allant à Baltimore est charmante. Des personnages intéressants, habitants de l'Extrême Sud et Quakers, sont effrayés à la perspective d'être faits prisonniers par les Anglais. Une amusante discussion sur l'écriture simplifiée tourne autour du mot Tsar que l'orateur principal veut à tout prix appeler Teazer. La chute par dessus bord de l'héroïne Elisabeth Hale et son sauvetage par d'ardents prétendants interrompent le vote. Sans qu'on s'y attende, le second volume se change en un roman policier à faire frémir. L'auteur trouve Elisabeth et Middleton, morts au N° 80 de la rue à Baltimore. Une fiole de vieille fabrication est le seul indice. Puis une lettre vient au jour qui explique tout. Middle-

ton, son amant, avait une femme indienne ; voilà pourquoi Elisabeth s'est donné la mort. Un ancien prétendant d'Elisabeth, Jeffrey Smith, avait précipité la tragédie, afin de tirer vengeance de Middleton le débauché. Ce livre fantastique, tout décousu et grossier qu'il est, a de certaines qualités qui ont pu séduire le jeune POE qui à ce moment là mettait au point sa propre technique. La vieille fiole, par exemple, a un son familier.

Les défauts de Neal sont trop évidents pour qu'on ait besoin d'y insister. Il est décousu, il écrit sans soin, et beaucoup trop, il se laisse entraîner par le désir d'émouvoir son public ; il ne sait pas résister à la tentation d'un épisode éclatant, même s'il n'a pas de rapport avec l'histoire qu'il raconte.

Mais son apport à la littérature est considérable, car il a maintenu en vie le roman de l'école fantastique et il a transmis la tradition de Brown à ses successeurs, sinon directement du moins par son enthousiasme. Son sens de l'humour est vif et délassant. Puis il a essayé de mettre dans ses romans une masse de renseignements sur les mœurs locales. Justice n'a pas été faite à Neal pour les services qu'il rend à celui qui étudie le dialecte national.

Lowell dans *A FABLE FOR CRITICS* n'est pas loin d'avoir raison quand il écrit qu'il « cracked half the notes of a truly fine voice because song drew less instant attention than noise. »

Il lui manquait le sens de la proportion ; il gâtait un beau récit par refus de s'arrêter d'écrire. Il changeait une charmante série d'incidents amusants et de brillantes épigrammes en une masse de lugubres banalités. C'est dans les premières pages que l'on trouve le meilleur Neal et la fin ne justifie jamais les moyens. En tant qu'artiste il a échoué, mais sa personnalité brille d'un vif éclat dans ses œuvres. Il donne toujours un plaisir outré.

La majorité de ceux qui étudient la littérature américaine ne connaissent James Kirk Paulding que par la lumière que réfléchit sur lui son grand collaborateur et ami, Washington Irving. Cette collaboration a légèrement altéré les jugements critiques portés sur lui. En fait, on pourrait dire que son influence sur Irving fut plus marquée que celle d'Irving sur lui.

Remarquons en outre que cette influence fut strictement limitée dans le temps et au style; elle s'est exercée au début de la carrière de l'un et de l'autre, et se fait surtout sentir dans la qualité d'humour jovial inné en eux deux.

Paulding fut connu de ses contemporains comme un homme politique. Il est le premier écrivain de cette période à être partisan d'une évolution réaliste de la démocratie. Dès sa première jeunesse il s'est réjoui de la puissance grandissante du peuple, et craignit la puissance de l'argent dont il se méfiait. Son père avait été ruiné par la Révolution, la famille avait été élevée dans une réelle pauvreté. Ce dénuement il l'imputait à l'influence des Anglais dont il craignait la richesse et leur système de caste commerciale. Plusieurs de ses premiers livres sont des critiques des choses anglaises, parfois contenues et satiriques, d'autres emportées. Ces écrits consolidèrent sa position auprès des démocrates jacksoniens. Des postes du parti lui furent confiés ; en 1814 il est secrétaire du Conseil des Commissaires de la Marine, puis agent de la Marine à New-York, et enfin Ministre de la Marine sous Van Buren, 1839-1841. Il est remarquable que dans ses livres il ne soit jamais question de la mer ; il ne traversa pas l'océan et il semble avoir été de toutes façons indifférent au prestige et à la gloire du ministère qu'il servait avec une compétence manifeste.

Il naquit dans la vallée de l'Hudson, dans cette pittoresque et aimable région connue sous le nom de Dutchess Country. Il mourut dans la même localité quatre-vingts ans plus tard, après avoir passé à New-York la plupart des années qui séparent ces deux dates.

Sa vie (1778-1860) couvre presque exactement la période d'entre les deux guerres, celle de la Révolution et de la Guerre Civile. Sous bien des rapports son existence rappelle celle du Président Roosevelt, car tous deux sont nés dans le même pays, tous deux furent appelés à des postes politiques, et tous deux occupèrent le Ministère de la Marine. Ce sont peut-être les deux Démocrates les plus célèbres de Dutchess Country et leurs théories politiques et sociales ne différaient guère. Tous deux sont d'origine hollandaise et tous deux ont un humour qui préserve leurs sens des valeurs.

L'activité littéraire de Paulding est trop dispersée. On a déjà mentionné son attaque violente contre les Anglais. Il aimait la satire populaire. Son poème burlesque, *THE LAY OF THE SCOTTISH FIDDLE*, parodie sans méchanceté de Scott, mais se passant en Amérique au Havre de Grace, fut beaucoup lu et goûté en 1813 alors que la guerre faisait rage. Les menées anglaises n'y sont pas passées sous silence.

Sa collaboration avec Washington Irving commença après le mariage de sa sœur aînée avec William Irving. A eux deux (Paulding et Washington Irving) ils donnèrent de l'extension aux *SALMAGUNDI PAPERS*, ces essais joyeux où les mœurs de la ville sont ridiculisés avec gentillesse. Dans ces articles Paulding a souvent le pas en originalité et en comique. C'était une véritable association et la part d'Irving ne doit pas être injustement grossie à cause de la réputation qu'il se fit par la suite. En plus de ces essais, Paulding donnait de nombreux écrits politiques aux journaux. Plus tard, il s'essaya même au drame. Ses incursions dans le domaine du roman furent une sorte de délassement de la routine quotidienne. Jusqu'à la fin, il resta un dilettante des lettres.

Son premier roman fut *KONINGSMARKE*, publié en 1823. Ce livre a été trop longtemps négligé. Il renferme une mine de matériaux précieux, en désordre, mais néanmoins d'une richesse extrême. Il se passe dans le Delaware où se trouve un village suédois administré par le truculent commandant Wolfgang Langfanger qui a des idées très modernes sur le gouvernement. L'essence de son plan consiste à « *running in debt for the present, and living afterwards upon the anticipation of future wealth* » (1). Il fait entreprendre de grands travaux publics; il abat une halle dans une partie de la ville et le peuple paie pour l'enlèvement de ce fléau public. Il la fait ériger dans une autre partie et le peuple paie pour ce travail d'utilité publique. Paulding se sépare de son ami de Hyde Park (Roosevelt) dans cette théorie économique. Tout le livre regorge de satires sociales, de

(1) *Koningsmarke*, book II, chapter VI.

grande valeur, tout est traité avec le pinceau cruel d'un véritable humoriste.

Par ailleurs, Paulding fait peut-être dans cet ouvrage la satire des ouvrages de Scott, car la façon dont il traite les épisodes et les personnages est une parodie. Il satirise aussi le roman mélodramatique du genre « à ne pas lire la nuit », car les aventures du héros sont tout-à-fait fantastiques, avec des arrestations illégales, des évasions absurdes, des situations invraisemblables. A la fin il gourmande avec gentillesse l'école romantique, car notre héros ne veut pas devenir gentilhomme, mais rester une personne très ordinaire. Aucun des effets en usage à l'époque ne manque jusqu'à la vieille femme échevelée qui se meut mystérieusement dans toute l'histoire. On n'a pas noté jusqu'ici le grand nombre de poèmes amusants qui introduisent les chapitres à la manière de Scott et de Cooper. Ces vers appartiennent au Folklore de l'Amérique, ce sont de véritables chansons d'enfants. On y trouve de vieux chants populaires comme «Peter Piper picked a peck of pickled peppers». Quelques-uns sont peut-être originaux, d'autres sont certainement des souvenirs. Celui qui s'intéresse aux chansons d'enfants y trouvera des variantes très intéressantes qui précèdent le classique «MOTHER GOOSE RIMES».

THE DUTCHMAN'S FIRESIDE, en 1831, a autant de rapports avec la vallée de l'Hudson que le SWALLOW BARN de Kennedy en a avec la Virginie, à cette différence près, qu'il se passe à une période plus avancée de la vie coloniale. Il rapporte des épisodes des temps pré-révolutionnaires dans les établissements hollandais du bord de l'Hudson, quand le système des grands propriétaires avait encore tout son éclat. L'histoire d'amour diaphane a pour centre une héroïne conventionnelle et un jeune homme qui se trouve mêlé à la guerre des Indiens, mais c'est le côté faible du roman. Ce qui en fait la valeur, c'est la délicieuse peinture de genre qu'il nous donne du Hollandais chez soi, menant la vie calme et facile pour laquelle il est si bien fait. Ces tableaux sont magistraux. Par exemple, aucun écrivain n'a surpassé cette description minutieuse d'un intérieur hollandais

avec son grand poêle, ses ustensiles de cuisine pendus au mur, sa vaisselle proprement rangée sur les étagères. C'est comme si un des grands peintres de l'école flamande avait décrit avec des mots ce tableau qui lui était familier.

On a comparé son roman au SATANSTOE (1) de Cooper, parce qu'il traite aussi d'un vieil établissement de la vallée de l'Hudson. C'est fâcheux, car la comparaison favorise injustement Cooper. Dans SATANSTOE les détails sont plaisants, mais l'histoire est supérieure. Le sens du développement était inné chez Cooper narrateur. Dans THE DUTCHMAN'S FIRESIDE le récit est quelconque, il appartient au type même que Paulding n'a cessé de condamner. Mais les détails sont excellents, et rien que pour eux le roman vaut qu'on le lise.

WESTWARD HO n'est plus du tout dans la manière caractéristique de Paulding. Et de fait il est en contradiction si absolue avec les théories que l'auteur avaient sur la composition que le lecteur est conduit à se demander s'il ne se trouve pas devant un ouvrage ironique où l'auteur parodie les écoles populaires. Nous savons que Paulding tournait en dérision la littérature « blood pudding » de son époque. Il a écrit : « I am not ignorant of your preference for high-seasoned dishes of foreign cookery, most especially blood pudding, plentifully spiced and sauced with adultery, seduction, poisoning, stabbing, suicide, and all other sublime excesses of genius » (2). Il avait exprimé dans la préface de KONINGSMARKE son goût du détail réaliste à la manière du Cooper de THE PIONEERS. Cependant, là, dans WESTWARD HO, il nous donne un exemple typique de la façon d'écrire qu'il déplore. Qu'il écrivit avec sérieux, on peut le déduire de l'emploi qu'il fait du sensationnel dans THE DUTCHMAN'S FIRESIDE et ailleurs. Il ne pouvait pas, ou ne voulait pas rompre complètement avec la mode de son temps, tout en sachant ce qu'elle valait. « I have laid about me pretty handsomely, and sprinkled a good number of pages with blood enough, I hope, to make a pudding » (2).

(1) Van Doren, *The American Novel*, page 58.

(2) *The Puritan and His Daughter*, Dedication ou « Sovereign People ».

Le bizarre satiriste de KONINGSMARKE et l'artiste des descriptions familières de *THE DUTCHMEN'S FIRESIDE* avait succombé à la séduction de la frontière. Nous rencontrons un Virginien, le Colonel Daingerfield, qui possède un splendide cheval nommé Barebones. La course de chevaux qui suit est décrite avec fraîcheur et humour. D'une manière tout-à-fait inattendue, le Colonel perd la course et avec elle, la plantation qu'il possède sur le fleuve James. Il confie ses affaires à Mr. MacTabb et part pour le Kentucky avec sa fille Virginia. L'histoire revêt alors un intérêt unique. Un jeune voyageur, Rainsford, arrive sous le charme d'un prêcheur ambulant. Il devient fou et erre dans l'inconnu. Virginia, qui l'aime, part à sa recherche. Rainsford voyage pendant des années à travers le Middle West. Il est enfin rattrapé par sa fiancée dévouée. Les soins que celle-ci lui prodigue parviennent à le guérir en le débarrassant de l'obsession chronique qu'il doit creuser sa tombe, et finalement consume un heureux mariage avec le héros sauvé du fanatisme. Le roman est plein de pressentiments du mal et de l'approche de la folie. C'est un document dans l'histoire du fanatisme religieux et d'un ton plus mordant que dans les autres œuvres du romancier. C'aurait été un grand livre s'il avait évité le romantisme de son temps, mais il ne fait que nous étonner. Les ombres de Godwin et C.B. Brown s'y profilent trop nettement pour qu'il mérite le qualificatif d'original.

Avant 1832, Paulding avait publié les trois romans dont nous avons déjà rendu compte : l'un est une satire, l'autre un roman historique plein de tableaux intimes et charmants, et l'autre l'histoire d'une aventure de la frontière. La diversité de cette production est comparable à celle de Kennedy. Puis il s'écoula quatorze ans durant lesquels Paulding s'occupa d'autre chose. En 1846, il publia *THE OLD CONTINENTAL* auquel, au cours des années suivantes, firent suite trois autres ouvrages. Ces romans considérés en groupe semblent inférieurs à ses livres précédents. De fait sa puissance a tellement baissé que le lecteur se laissa tromper par le pseudonyme P. M. Myers sous lequel parut cette production, et crut avoir affaire à un nouvel

auteur. Deux seulement de ces romans exigent une analyse séparée. Sur un arrière plan historique *THE PURITAN AND HIS DAUGHTER* (1849) démontre que les rivalités du vieux monde n'ont pas de place dans le nouveau monde. L'histoire tourne autour de la querelle entre deux familles anglaises, querelle qui remonte aux jours de la Vieille Angleterre où les Puritains se trouvaient face à face avec les Royalistes. Mais en Amérique l'amour de la fille puritaine pour le gentilhomme royaliste passe par dessus toutes les barrières de croyance et d'hostilité.

Avec son titre séduisant *THE YOUNG PATROON* ou *CHRISTMAS IN 1690* n'est qu'un ouvrage médiocre bien qu'il soit de la plume de Paulding. Il a une trame trop lourde pour être gracieux. Les personnages de naissance patricienne auraient pu exécuter leur plan n'importe quand. Il n'y a pas interdépendance entre la trame, le décor, et les personnages. L'intrigue elle-même est quelque peu stupide. Elle tourne autour d'une supercherie jouée à une héroïne intéressée, afin d'éprouver son amour pour un jeune homme riche, Harry Livingston avec qui elle est fiancée. Harry lui dit qu'un de ses parents l'a évincé dans sa fortune, la donnant à un stupide cousin, Bleecher, qu'il présente à Gertrude sa fiancée. Celle-ci écarte Harry et épouse le sot Bleecher. Bien sûr, il est sans le sou. Harry se marie avec l'honnête sœur cadette Jessie qui l'aime vraiment. Son frère Seth a été le principal instigateur du complot parce qu'il se méfiait de sa sœur aînée. Ainsi la noblesse d'âme est récompensée et la stupidité a perdu la fortune.

Un jugement final se doit d'assigner à Paulding un rang bien éloigné du premier. Véritable amateur, il écrivit seulement pour se distraire. Mais pour lui rendre justice, il faut lui reconnaître de très réelles qualités. Il évita la plupart des pièges de son temps, par exemple l'excès des coups de théâtre. Quand il fit usage de plans éprouvés, il le fit consciemment. Il avait une humeur magnifique. C'était un maître du détail. Il avait la main sûre pour décrire les scènes qu'il connaissait et aimait. Il avait la seule qualité qui fait toujours défaut aux écrivains inférieurs, la qualité qu'Irving possédait à l'excès : le charme.

Robert Montgomery Bird débute dans la vie comme étudiant et médecin praticien à Philadelphie. Il la finit comme journaliste, partageant avec Morton MacMichael la direction du PHILADELPHIA NORTH AMERICAN NEWSPAPER. Sa vie fut relativement courte, allant de 1805 à 1854.

Il se fit d'abord remarquer comme auteur dramatique. Trois de ses pièces, *THE GLADIATOR*, *ORALOOSA*, et *THE BROKER OF BOGOTA*, étaient parmi les plus populaires de la scène américaine entre 1831 et 1834. Une divergence d'opinion avec la vedette Forrest lui fit abandonner la carrière dramatique. Il se tourna vers le roman. Dans ce domaine, il devint un des romanciers principaux de son époque, fait qu'on oublie trop. Aujourd'hui on ne le connaît presque uniquement que comme l'auteur d'un roman relatant les horreurs de la frontière, *NICK OF THE WOODS*. C'est injuste pour un romancier qui publia au moins six autres ouvrages estimables.

Sa production se partage entre deux grandes classes : ses romans de vie et de conquête dans le vieux Mexique et ceux qui ont l'Amérique pour cadre. Ses histoires hispano-américaines sont inférieures en conception à ses autres œuvres, malgré les louanges que leur décerna la critique à leur publication.

CALAVER, le premier publié, en 1834, est un roman sur la conquête du Mexique. L'intrigue est centrée sur la vie d'un gentilhomme espagnol qui souffre de folie et d'amnésie. C'est dans cet état qu'il se joint à une expédition dans le Mexique, où il lui arrive une série d'aventures interminables. Il est poursuivi tout au long par un vieux gentilhomme espagnol qui veut le rendre à sa famille. L'intrigue est compliquée sans nécessité et déroute le lecteur. Un critique anonyme (1) consacra quelques deux mille mots à une analyse de la trame qui est plus compliquée que l'histoire elle-même. A la fin de sa critique, il remarque que l'auteur de *CALAVER* promet beaucoup !

Le roman est remarquable par la façon sensationnelle dont il traite la conquête, ses descriptions vivantes, et par l'effort qui

(1) North American Review, Vol. LXXXVI, page 232.

y est fait de faire revivre d'une manière dramatique les aventures extraordinaires de cette période aventureuse. Bird s'y montre plus auteur dramatique que romancier. Il sait bien faire dialoguer ses personnages, d'une façon sinon étincelante, du moins délassante, après tant de romans purement explicatifs. La plus grande louange qu'ait reçue ce roman sortit de la plume du seul homme qui, aux Etats-Unis, connut le Mexique à fond, l'historien W. A. Prescott, qui écrit (1) : « The author studied with great care the customs, manners and military usages of the natives, and has done for them what Mr. Cooper has done for the wild tribes of the North, touched their rude features with the bright coloring of a poetic fancy. He has been equally fortunate in his delineation of the picturesque scenery of the land, and if he has been less so in attempting to revive the antique dialogue of the Spanish cavalier we must not be surprised; nothing is more difficult than the skilful execution of a modern antique ». On ne peut négliger une telle louange venant d'une telle source. Ce roman approche la vérité. C'est tout ce qu'on peut dire.

THE INFIDEL (1835), ABDALLAH THE MOOR AND THE SPANISH KNIGHT (1839) et THE INFIDEL'S DOOM (1840) sont d'autres aventures dans cette atmosphère espagnole. Aucune ne dépasse la première œuvre. La dette contractée envers l'Irving des paysages et des aventures espagnoles - THE ALHAMBRA parut en 1832 - devient de plus en plus manifeste dans ces pages et en enlève l'originalité. Cependant sans crainte d'être contredit, nous remarquerons que tout médiocres qu'ils sont, ils valent mieux que les aventures espagnoles de Simms.

THE HAWKS OF HAWKS HOLLOW (1835), où Bird aborde pour la première fois l'Amérique, est médiocre. La scène se passe à Delaware Water Cap, Pensylvanie, la région même dont avait parlé Brown dans EDGAR HUNTLEY. Les jeunes « hawks » sont les fils de Mr Gilbert qui possédait de grandes étendues de terre dans les solitudes, en 1782. Le roman se compose d'aventures

(1) Prescott, cité Hart, American Literature, page 485.

dans la forêt, de vie familiale dans un paysage de frontière; il est égayé par un enlèvement, des rencontres de hors-la-loi, et plusieurs autres choses semblables. L'ouvrage souffre de n'avoir pas de caractère principal qui servirait de pivot à l'action; il est diffus et affaibli par de trop nombreux personnages. Bird n'a pas créé cette atmosphère tendue qui vous tient haletants; nous pensons plutôt à une partie de plaisir dans un paysage sylvestre.

SHEPPARD LEE (1836) ne ressemble pas du tout aux œuvres précédentes de Bird. C'est une satire sociale pénétrante, dirigée contre les faiblesses du temps. L'auteur prend sept personnages caractéristiques et les regarde agir après un changement de leurs personnalités propres. Le roman est amusant, souvent très gai. Les mobiles et les idéaux qui inspirent les acteurs de ce roman sont souvent insuffisants; mais Bird s'est éloigné des idéalizations romantiques si ordinaires de son temps.

NICK OF THE WOODS représente une nouvelle étape dans son évolution. C'est ce roman qui lui a fait une réputation d'auteur de « thrillers ». Il eut un succès immense, puisqu'il fut réédité plus de vingt fois depuis sa publication en 1837. Même aujourd'hui on peut l'acheter dans une édition à bon marché.

NICK OF THE WOODS est pour beaucoup de jeunes Américains des quatre dernières générations une histoire de vengeance. C'est bien cela, mais autre chose aussi. Bird fit dans ce roman un effort sincère pour peindre la frontière et particulièrement les Indiens avec un franc réalisme. Il s'était livré à une étude attentive du Kentucky du temps de la colonisation et voulait faire un roman à la fois dramatique et vivant. L'œuvre a été blâmée comme outrancière, mais l'opinion contemporaine ne semble pas avoir pensé ainsi. Un critique du XIX^e siècle dit : « Experienced frontiersmen with practical unanimity indorse the estimate of Indian character presented in this book » (1). Cette appréciation se révélera juste quand on aura fait une brève analyse de l'intrigue. Un pieux Quaker voit sa famille massacrée par les sauvages; lui-même a été scalpé et laissé

(1) Library of the World's Best Literature, C.D. Warner, Vol. XX, page 147.

pour mort. Guéri de sa terrible mutilation, il renonce à sa doctrine de non-résistance et prépare une terrible vengeance. Il se fait passer auprès des sauvages de la Vallée de l'Ohio pour un être chétif et ridicule; ils l'insultent et l'injurient. Mais il mène une double vie; à l'insu de tous, il assume le rôle de Jibbenainosay, un monstre fabuleux. Le visage recouvert d'un masque terrible, il traque les sauvages à travers la forêt, les massacrant impitoyablement et les marquant au front d'une croix de sang. Il devient un vrai démon, démoralisant les Peaux-Rouges qui ne forment guère qu'une bande abrutie par la boisson et la débauche. Aucun guerrier noble ne confère à ces pages de dignité; ce ne sont que sauvages sans grâce justifiante, ivrognes, superstitieux, et même lâches. « Bloody Nathan » ne craint pas de les attaquer en groupe et sa réputation fait fuir de panique les plus vaillants d'entre eux. Bird a indiqué un caractère de la frontière qui devait devenir son aspect le plus populaire, son humour rude et fruste. Le personnage du riverain, Ralph Stackpole, est une originale conception, très souvent imité dans notre littérature et que Mark Twain fixa à tout jamais. Ralph est un frère digne de Davy Crockett, plein de sens burlesque, de comique au dandinement d'ours, la langue toujours prête à lâcher une raillerie.

Le livre a toujours un pouvoir étonnant d'attraction. Bird était foncièrement un homme de théâtre et dans ce roman il fit passer sa méthode dramatique. De fait, l'histoire fut portée à la scène et jouée pendant plusieurs années. La force qui retient le lecteur est vieille comme la tragédie grecque et la vengeance que tirent les enfants d'Agamemnon, vieille comme la scène élisabethaine et sa tragédie espagnole, vieille comme le vieux Testament; la figure d'une grande puissance dramatique qui tire vengeance des mains du seigneur et fait payer le sang par le sang. L'horreur est omniprésente, la structure ets mélodramatique, cependant nous sentons l'effort que fait Bird pour présenter ses personnages sans idéaliser la nature humaine et sans montrer sous un aspect romantique la lutte pour la vie dans le désert. Cet amour du réalisme amène Bird à abandonner tem-

porairement le roman en 1838. Il publia sous le titre *PETER PILGRIM* une série de descriptions de voyages, presque photographiques, du « proche Orient » d'Amérique. La peinture vivante de la grotte du Mammoth qu'on y trouve est, croyons-nous, la première description imprimée de cette merveille naturelle.

THE ADVENTURES OF ROBIN DAY (1839) est un roman mémorable et tout à fait négligé, qui contient une masse d'informations sur l'Amérique après la guerre de 1812. Le premier volume en particulier captivera le lecteur. Les premières scènes sur les bords de la Baie de Barnegat sont exécutées avec un goût réel. Les plages solitaires, l'allure grotesque de Mère Moll faisant aller et venir son âne sur la langue de sable, une lanterne sourde sur le dos, pour mener à mort de confiants marins, c'est sur cette note de mystère et d'aventure que commence le livre. L'enfant rejeté par la mer grandit dans cette atmosphère d'exploits de pilleurs d'épaves jusqu'à ce qu'il ait l'âge d'entrer au service du Capitaine Duck. Un certain Dr. Howard le tire de cette vie, le baptise Robin Day, et l'envoie en pension.

Ses années d'école sont décrites avec plus de verve qu'on ne croirait possible. Ce sont sans doute des souvenirs de la propre jeunesse de Bird. L'école devient un microcosme où les luttes s'engagent contre les « Feds » et les « Demmies ». On fait l'essai, pour quelque temps, de la forme républicaine de gouvernement qui cède bientôt la place à une dictature. Robin Day et son camarade Dickie Dare rouent de coup le dictateur, le maître d'école, McGiggins, et ils sont contraints de se sauver de l'école. Robin fait à pied le voyage de Philadelphie, où il se voit dépouillé de son argent, bousculé par de drôles de citoyens, les « Black Republicans ». Les tableaux de la vie de la rue de la grande ville sont d'une belle exécution. Jusque-là le roman a un mérite réel, mais soudain il se transforme en une histoire picaresque de voyages et d'aventures à la manière de Gil Blas. Il arrive à Robin une série d'aventures stupéfiantes. Il s'acquiesce avec un capitaine crapuleux, Hardcash; il s'éprend d'une joueuse de harpe somnambule du nom d'Isabelle, il s'engage

du mauvais côté et combat contre la cause qu'il épouse; il est obligé de suivre le mauvais capitaine dans le rôle d'un magicien qui colporte des œufs de sirènes; il est vendu comme esclave, il combat contre les Indiens et il est fait prisonnier, s'échappe en jetant une poignée de sable dans les yeux de deux cents braves, ce qui fait, nous dit l'auteur, une moyenne de dix grains par œil; il manque mourir dans un typhon, est capturé par les Espagnols en Floride; il s'évade pour rejoindre un bateau pirate que commande son premier maître, le Capitaine Duck; il sauve des pirates l'adorable Isabelle et enfin il apprend par un médaillon qu'elle est sa sœur. Sa passion amoureuse devient fraternelle, il hérite d'une grande fortune, et enfin épouse la fille de son premier protecteur, le Dr. Howard.

Cette histoire, entortillée comme elle est, réussit dans une certaine mesure à retenir l'intérêt du lecteur, peut-être parce qu'on y sent l'esprit de Fielding et de Smollett. Les premières parties sont très utiles à celui qui étudie les conditions sociales et d'éducation dans l'état de New-Jersey et de Pensylvanie. Les scènes d'école sont ironiques, sarcastiques, et d'une allégorie politique un peu grosse. C'est là, chose si exceptionnelle dans le roman américain de cette période qu'il faut la noter. Depuis Breckenridge on n'avait rien vu de semblable. Et enfin l'histoire ne languit presque jamais. Un critique contemporain rend compte favorablement de ce roman et célèbre la «*rising fame*» de l'auteur (1). Maigre louange pour un écrivain à la fin d'une longue carrière !

Bird a deux qualités indéniables. En premier lieu, il a sans cesse amélioré son style. Ses contes espagnols exceptés, il a fait des progrès. Sa main est devenue plus sûre à mesure qu'il a appris sa technique. Il s'éloigne du romantisme et tend au réalisme. Il évite d'une manière presque totale la sentimentalité qui rend tant de romans insipides. Il a le sens de la comédie, de la satire et la bouffonnerie.

En second lieu, il sait faire dramatique. N'importe lequel de ses contes se prêterait presque sans changement au cinéma mo-

(1) North American Review, Vol. CIV, page 220.

derne. Il offre au lecteur une série d'épisodes qui ont été conçus pour la scène. Cela augmente la rapidité de ses romans. De plus, son dialogue est plus vivant que celui de ses contemporains. Ses personnages bavardent souvent, oubliant de haranguer ou de faire un sermon. Certes, l'art du dialogue était dans l'enfance, mais comparé à ce que l'on faisait dans ce temps-là, Bird vient au premier rang. Aujourd'hui les conversations peuvent sembler sèches et apprêtées; il en était ainsi du drame de l'époque. Bird fut presque un innovateur en transposant dans le roman cette particularité de la technique dramatique.

L'œuvre de Cornélius Mathews n'est pas loin d'être oubliée. Il est rarement fait mention de son nom, sinon très brièvement au sujet de sa fantaisie, BEHEMOTH. Cette histoire de l'Amérique préhistorique, morceau de littérature solidement construit, ingénieux, agréable à lire, et émouvant, devrait être repris et réimprimé dans une édition populaire; il ne manquerait pas de lecteurs.

L'auteur, natif de New-York, avait été impressionné par les grands « tumuli » du Middle-West. Il les prenait non pour des formations géologiques, mais pour des traces d'une civilisation qui aurait auparavant peuplée la terre. Les fouilles faites au XX^e siècle ont prouvé la justesse des vues de Mathews, bien que le problème de l'origine des bâtisseurs ne soit pas encore résolu. BEHEMOTH (1839) est l'un des premiers romans à exploiter le passé préhistorique. C'est un livre captivant et, à tous les points de vue, l'œuvre maîtresse de Mathews.

Nous sommes ramenés aux âges lointains où les Bâtisseurs de Monts perfectionnaient leur civilisation dans l'Amérique du Nord. Un immense animal qui se déplaçait lentement à l'horizon vient soudain effrayer ces nombreuses peuplades. D'un pas lourd et imperturbable, il descend vers la campagne fertile et dévaste les cinq mille villages de la nation. Le chef Bokulla rebâtit les murs; les morts sont ensevelis, une croix de cuivre sur la poitrine, les pieds vers le Nord-Est, « perhaps the home of their progenitors ». La joie disparaît et la terreur se répand dans le pays à mesure que la grande bête poursuit ses déprédations. La dégénérescence commence et les tribus sont mora-

lement ruinées. Bokulla juge alors que le moment est venu d'attaquer. Avec une armée de cent mille hommes et un grand nombre de machines, les Bâtisseurs de Monts se mettent en campagne. Ils découvrent Behemoth alors qu'il se baigne dans la mer. L'animal met les guerriers en fuite avec sa trompe. Bokulla se sauve dans un chariot tiré par un bison, mais le nain Kluckhatch, la plus fine langue des Bâtisseurs de Monts, est projeté dans une mare, où il se vante en humiliation. On dresse ensuite une trappe à l'intention de Behemoth, mais la bête entend le cliquetis des outils et saute par-dessus les obstacles.

Bokulla se retire dans la solitude pour résoudre le problème du salut de son peuple. Il suit Behemoth à la piste jusqu'à un **grand amphithéâtre** dans les collines où la bête a son repaire. Fort de cette connaissance, Bokulla entreprend le long voyage du retour, voyage d'épreuves inouïes, au cours duquel il se sauve de la famine en mangeant la proie d'un faucon. Il finit par capturer un cheval sauvage qui le ramène chez lui, complètement épuisé.

Le nain Kluckhatch entre en scène, souffrant cette fois des fièvres. Il maudit Behemoth en un style rabelaisien, libre, superbe, et meurt. Son enterrement dans la tombe des aïeux, que garde un squelette, est décrit avec un luxe de détails frappants et imagés.

La nation tout entière se met en marche vers l'amphithéâtre où Behemoth dort. Il n'y a qu'une entrée à cette immense cavité creusée dans la terre, que par des efforts herculéens le peuple arrive à murer. Un mois durant, il travaille à cette entreprise, édifiant un mur de 250 pieds. Behemoth a dormi pendant presque tout ce temps. Quand il semble qu'il va s'éveiller, les villageois l'endorment en lui jouant de la musique qui a sur la brute, ils s'en sont avisés, un effet soporifique. La faim finit par le réveiller, mais il est pris au piège. Pendant quarante jours, il se jette contre l'obstacle, mais la famine a raison de lui, et les Bâtisseurs de Monts sont **sauvés**.

Mathews a réussi à donner l'impression du réel en traitant ce sujet fabuleux. Il a utilisé ce qui pouvait servir des connais-

sances de la préhistoire, en ajoutant ses propres interprétations aux découvertes géologiques de l'époque. Il était certainement convaincu que les os des fossiles trouvés sur le continent étaient les vestiges d'une race de grands animaux dont l'apogée coïncide sans doute avec les débuts de l'apparition de l'homme. Il a accru la crédibilité en mettant au bas des pages d'abondantes notes en accord parfait avec les théories archéologiques et anthropologiques les plus récentes de son temps. L'humour égale maintes pages de cette histoire nécessairement sombre, car il n'a pas perdu dans ce royaume préhistorique le sens de l'équilibre. C'est d'ailleurs cet humour qu'il devait développer dans ses ouvrages postérieurs, aux dépens peut-être de ses facultés imaginatives.

Dans *THE CAREER OF PUFFER HOPKINS* (1841-1842), Mathews essaie de faire la satire politique des mœurs de l'époque. On nous présente un jeune politicien, Puffer Hopkins, qui est en train de s'initier aux roueries de la politique. Nous le voyons d'abord dans une réunion de parti à Fogfire Hall où se discutent la construction et le financement d'un nouvel aqueduc. Puffer rencontre une personne originale, Hobbleshank, qui lui sert de guide dans les quartiers les moins honorables de la cité. Il connaît ainsi la vie pauvre et sordide dans les taudis, que personnifie la maigre figure de Fob le tailleur. Il atteint le sommet de sa carrière en se portant candidat au Congrès. Le procès et la condamnation, pour incendie volontaire, d'une vile créature du nom de Fyler Close et la découverte, par les commérages de la nourrice Lettuce, que Puffer est le fils de Hobbleshank, donnent au roman une allure dramatique. Le plan de ce roman est bien conçu, mais Mathews a eu la main lourde. Le format est ce qui plaît le plus dans ce livre. Imprimé en caractères bien lisibles, bien relié, il est en outre illustré par de joyeux dessins de Phiz. Peut-être est-ce cela qui amena un critique d'alors à remarquer que c'est une faible imitation de Dickens (1) ? Il n'est pas niable qu'on trouve des réminiscences de Dickens dans le dessin des personnages qui frisent la cari-

(1) North American Review, Vol. CXXXIII, page 359.

cature et dans la sympathie pour les souffrances des déshérités (1).

Dans *BIG ABEL AND THE LITTLE MANHATTAN* (1845), Mathews s'efforce de rendre compte de la complexité de la vie new-yorkaise par une sorte d'allégorie. Deux personnages, Little Manhattan et Big Abel, se rencontrent une nuit à la « Tour de Plomb ». Le premier descend des Indiens propriétaires de la terre et représente les Peaux-Rouges, le second est d'origine hollandaise et représente la civilisation européenne. Ils discutent sur les parts respectives qu'ils ont pris au développement de la ville. Ils décident de résoudre le problème en faisant une inspection complète de la cité, où pendant toute une semaine ils se promènent; chacun reconnaît ce qui lui appartient. Les scènes sont décrites avec une fidélité enjouée. Non seulement sont mis en discussion les problèmes de la terre et de la construction, mais les traits de caractère, l'âme nationale et les mœurs morales et physiques. A la fin, Big Abel, d'un ton digne de l'expansivité de Walt Whitman, annonce qu'il commandera l'avenir. Little Manhattan abandonne ses prétentions, mais il hante la ville pendant la nuit, y amenant le goût du sang du sauvage qui perce toujours la mince enveloppe de la vie civilisée.

Ce n'est certainement pas un bon roman, mais un guide vivant des rues de New-York de 1840. Il est plein de couleur locale. Mathews nous a donné un plaidoyer pour excuser certaines réalités de la vie; il n'hésite pas à révéler l'injustice qui est à sa base.

Négliger Mathews, c'est négliger un aperçu sans précédent dans la littérature américaine de la vie dans la cité. L'auteur n'est pas un bon conteur, sauf dans *BEHEMOTH*, mais c'est un critique passionné. Il prépare le terrain à des romans magnifiques comme *THE GILDED AGE* et *A HAZARD OF NEW FORTUNES*.

Nous avons réuni ces auteurs sous le titre d'Ecrivains du Nord pour la simple raison qu'ils sont nés dans une région au nord

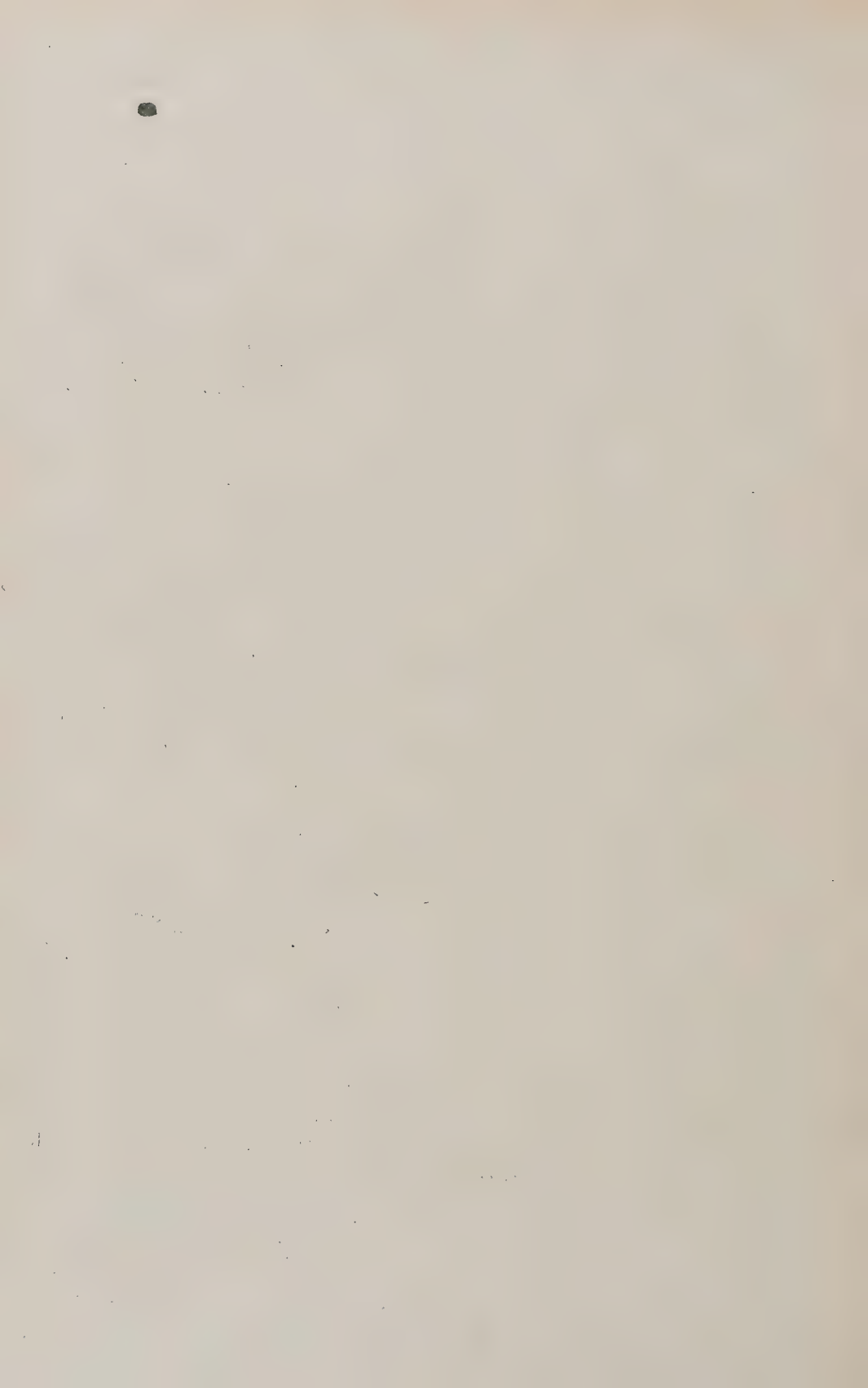
(1) Sur la page du titre de *The Career of Puffer Hopkins*, il est rappelé que l'auteur a déjà écrit le fameux roman *Wacondah*. Malheureusement, ce livre semble avoir disparu de nos bibliothèques.

de la ligne « Mason et Dixon ». Bien entendu des liens plus solides que celui-là les unissent. Tous quatre sont des écrivains dont la spère d'action est située à New-York, Philadelphie et leurs environs. Ce sont des écrivains urbains. La plupart furent des journalistes professionnels à quelque moment de leur vie. Leurs romans ne sont pas des productions d'occasion; ils veulent plaire au public qui achète leurs livres, bien qu'ils puissent vivre sans tirer profit de ce travail.

Vivre dans les villes semble avoir donné à ces romanciers une vue plus large. Leur sympathie ne va pas strictement à ce qui appartient à leur pays, à leur province. Ce libéralisme généreux est plus prononcé encore chez les écrivains secondaires de la même région, Greene par exemple. Alors que le groupe du Sud se consacrait au roman historique, le groupe citadin devenait de plus en plus critique et satirique. Trois d'entre eux ont publié des satires politiques et sociales remarquables, et l'autre, Neal, a bourré la plupart de ses romans d'observations mordantes. Dans le groupe sudiste, seul Kennedy a manifesté la même tendance, et encore sa sympathie allait-elle au Nord. Caruthers perdit le goût des études sociales après la tentative qu'il fit au début de sa carrière.

Les écrivains nordiques s'intéressent résolument aux conditions sociales et laissent percer quelques instincts philanthropiques. Ils répugnent à cacher la misère sous un voile chatoyant. Ils se méfient de l'exploitation de la politique pour des fins personnelles; ils ont moins de propension à se retourner vers l'âge d'or pour y chercher des solutions aux problèmes présents. Ils ne sont pas aussi féroceement anti-Jacksoniens que les purs démocrates du Sud, comme Tucker. Il faut noter leur tendance à évaluer un homme pour ce qu'il est, plutôt que par ce que sa famille a été. Des auteurs tels que Bird, Neal, et Paulding se sont libérés d'une façon marquée du culte des ancêtres.

A peu d'exceptions près, leurs romans n'ont pas le charme de ceux de leurs contemporains du Sud. La vie n'est plus aussi oisive, mais elle est déjà corrompue par l'influence de la civilisation. Le microcosme de la plantation a cédé la place au macrocosme de la cité. On a perdu en beauté, mais on a gagné en force.



CHAPITRE VI

TROIS HOMMES DE GENIE

Edgar Allan Poe (1811-1849) doit sa réputation à ses importants ouvrages dans le domaine de la poésie, de la nouvelle, et de la critique littéraire. Son génie, tel qu'il s'exprime dans ces productions originales, est trop bien connu pour nécessiter un commentaire détaillé. Si mobile et si fiévreuse était sa nature qu'il est surprenant qu'il ait écrit un long roman, ARTHUR GORDON PYM, publié en 1837. Cet ouvrage, unique en son genre, mérite une analyse attentive. C'est là que les qualités et le talent de l'auteur ressortent le mieux; on n'en trouve l'équivalent dans aucune autre de ses œuvres.

Un jeune homme, Arthur Gordon Pym, s'embarque de Nantucket sur une baleinière, le *Grampus*, en partance pour l'Atlantique du Sud. Les événements qui précèdent le départ et le départ lui-même sont racontés avec un réalisme séduisant et une vigueur dramatique de premier ordre. Le narrateur, Pym en personne, se dissimule dans la cale du navire, avec l'intention de faire son apparition sur le pont quand le bateau aura gagné la haute mer; il compte sur les bons offices de son ami Augustus pour l'enrôler parmi l'équipage. La mémorable scène entre Pym et son chien Tiger est affreuse. Dans l'obscurité Pym ne reconnaît pas son chien fidèle, son imagination en fait un monstre horrible, et une terreur hystérique s'empare de lui. Poe n'a pas surpassé cette scène puissante qui provoque l'effroi dans l'esprit du lecteur : c'est un véritable chef-d'œuvre.

Pym se tire avec difficulté de la cale. Il sait que quelque événement extraordinaire s'est produit, car son ami Augustus, qui occupe à bord un poste officiel, l'a tout à fait négligé. A peine sorti de sa cachette, il apprend qu'une mutinerie a éclaté et qu'une lutte sanglante a privé le navire d'une grande partie de ses hommes. Les officiers ont été abandonnés dans un petit canot à une distance raisonnable des Bermudes. Pym se joint à Augustus et à un matelot loyal qui l'habillent avec les vêtements d'un marin mort. Grâce à cette ruse, ils sèment une telle panique parmi les mutins qu'ils parviennent à prendre le contrôle du navire. Mais leur succès est de courte durée, car un ouragan enfonce le navire jusqu'au premier pont. Quatre hommes seulement survivent à cette catastrophe.

Ils vivent des produits qu'ils ramènent, en plongeant, de la cale, mais bientôt les provisions s'épuisent. Leur faim augmente. Parker suggère de tirer au sort leur prochain repas. Tous se rangent à ce parti : c'est Parker qui perd. Poignardé, les autres le mangent dans un macabre banquet, plus sinistre que la scène similaire du *NIGGER OF THE NARCISSUS* de Conrad.

Une autre période d'angoisse s'ensuit. Après des efforts désespérés, ils atteignent le magasin aux vivres en démolissant le pont. De nouveau ils mangent immodérément, et de nouveau la fatalité leur enlève leur nourriture. Le navire culbute sens dessus-dessous et il ne reste plus que Pym et Peters pour grignoter des coquillages. Enfin ils sont ramassés par la goélette *Jane Guy* qui va dans l'Antarctique chasser le phoque. La première partie finit sur cet épisode.

Le *Jane Guy* pénètre dans la glace, arrive dans une mer chaude, et découvre une terre inconnue qu'habite une race d'hommes étranges. Les indigènes sont polis, mais distants ; ils semblent bien disposés mais réservés. Peters et Pym descendent à terre pour explorer l'île. En leur absence, leurs camarades sont massacrés et les aventuriers restent abandonnés dans l'île hostile. Pendant longtemps ils réussissent à se cacher, étudiant les moyens de s'évader. Ils apprennent maintes choses étranges sur les aborigènes, leur goût pour le rouge et la frayeur que

leur inspire le blanc. Dans leur course errante, ils découvrent une succession de cavernes souterraines qui semblent avoir la forme d'hiéroglyphes inconnus. Avant d'avoir eu le temps de percer le mystère, ils sont attaqués par les indigènes et acculés à la mer. Dans une petite pirogue ils prennent la direction du Pôle Sud. La température s'élève, un brouillard enveloppe l'eau, leur petite embarcation est prise dans un courant puissant et à travers la brume apparaît un grand oiseau blanc..... ainsi finit le roman.

Ne pas achever ses livres n'est pas une caractéristique de l'art de Poe tel que nous le connaissons. On se serait attendu à ce que son amour de l'unité lui fit mener à bonne fin son récit. Poe ne pouvait se servir dans *PYM* de la structure qu'il employa dans *THE MSS. FOUND IN A BOTTLE*. Artiste scrupuleux à la différence de Neal, il n'aurait pas intentionnellement laissé en suspens tant de questions intéressantes. Il voulait sans doute essayer de déchiffrer le sens caché des cavernes hiéroglyphes (1). Ces raisons jointes au sentiment qu'une conclusion de cette sorte ne procurait aucun avantage artistique, peuvent amener le lecteur à penser que Poe projetait de poursuivre son roman au delà des limites d'un seul volume. S'il en est ainsi, avons-nous des indications sur le développement qu'il pensait donner à son histoire? Certaines prédilections de Poe et une théorie scientifique extravagante, proposée au début du XIX^e siècle, donnent la solution du problème.

Poe portait un grand intérêt à la science, qu'elle fût spéculative ou exact. Bon mathématicien lui-même, il a laissé de nombreuses preuves qu'il savait appliquer son savoir à construire et résoudre des problèmes compliqués. Il fait usage de l'hallucination et des troubles mentaux dans maintes de ses nouvelles, comme dans *A TALE OF THE RAGGED MOUNTAINS*. Sa connaissance de la conchyliologie était loin d'être superficielle ; son petit livre sur la question, même s'il n'est qu'un gagne-pain,

(1) La solution que Poe donne dans l'appendice ne satisfait pas. Elle n'a aucun rapport avec le roman. L'auteur l'ajouta quand il eut décidé qu'il ne continuerait pas son ouvrage. C'est le signe qu'il le considérait comme inachevé.

en porte témoignage. Nous rappelons ces faits afin d'établir que Poe était disposé à s'intéresser à une théorie scientifique nouvelle, surtout si elle contenait en puissance des développements fantastiques ou dramatiques.

Une telle théorie physique fut énoncée par Captain John C. Symmes de New-Jersey. Au début du siècle il émit l'hypothèse que la terre était creuse, ouverte aux Pôles, et habitable à l'intérieur. Il réunit laborieusement un grand nombre de faits à l'appui de sa thèse et publia un volume sur la question, SYMMES'S THEORY OF CONCENTRIC SPHERES. Il parcourut le pays, donnant des conférences sur le sujet, dans l'espoir de réunir les fonds nécessaires au financement d'une expédition. Quelques-uns des faits qu'il rapportait servirent longtemps à prouver que la mer était ouverte aux pôles.

Cette conception, comme il était inévitable, séduisit Poe, puisque c'était un mélange de fantaisie et de réalité. De plus, la théorie s'introduisit dans le roman. En 1820 parut un roman très agréable, SYMZONIA, du Capitaine Adam Seaborn, évidemment un pseudonyme. C'est la relation d'un voyage vers le Sud dans un bateau résistant à la magnétisation, de l'entrée par un entonnoir renversé dans la région polaire vers une terre située à l'antipode de la surface du globe. Là, la gravité attire les objets vers le haut, ce qui permet aux habitants de marcher aisément sur l'intérieur de leur sphère creuse. Le soleil les éclaire par la grande ouverture qui les mène au dehors. Le roman contient maintes aventures curieuses, maintes particularités de climat, de physique, de mœurs et d'idées. C'est un essai sincère pour transposer d'une manière séduisante la théorie de Symmes dans le roman.

Poe, c'est presque sûr, eut connaissance de cette théorie, soit sous sa forme littéraire, soit sous sa forme scientifique, car on la discuta autant en 1820 qu'un siècle plus tard on discuta la théorie d'Einstein. Qu'il préparât un second livre dans lequel Pym et Dirk Peters auraient pénétré dans le monde intérieur, la succession des épisodes l'indique clairement : voyage dans la région où Symmes a établi que se trouvait l'entrée, passage de la

barrière de glace, peu épaisse selon Symmes, mers polaires chaudes comme l'a prédit Symmes, et enfin le violent courant plus chaud de minute en minute et l'apparition d'une nouvelle faune que symbolisent les oiseaux rouges et blancs des régions inconnues, prouvant ainsi aux marins la proximité de la terre : tout cela est en harmonie avec la théorie de Symmes et avec elle seule.

Enfin, Poe avait l'habitude d'imaginer ses œuvres en leur entier avant d'en entreprendre la composition. Il se peut même ainsi qu'il le prétend dans *THE RATIONALE OF VERSE* et *THE PHILOSOPHY OF COMPOSITION*, qu'il ait nettement conçu et rédigé en partie les scènes principales avant d'avoir commencé les premiers chapitres. Tel quel, *ARTHUR GORDON PYM* n'est pas une entité artistique. Nous pouvons donc penser que Poe se préparait à composer une nouvelle *SYMZONIA*. Le monde des lettres ne peut que regretter qu'il ne l'ait pas fait.

Même sous cette forme tronquée, le roman renferme en miniature presque toutes les caractéristiques du génie de Poe. Il nous montre sa puissance de description réaliste, surtout dans les premières scènes. Terreur et horreur se combinent avec le grotesque pour susciter chez le lecteur des frissons et des angoisses. C'est un trait distinctif de l'étude psychologique : l'auteur analyse l'état nerveux de ses personnages afin de créer chez ses lecteurs une certaine disposition semblable.

Les scènes de cannibalisme à bord du *Grampus* sont inoubliables. Sa maîtrise de la langue est remarquable ; ce n'est pas ici la prose rythmique de *THE MASQUE OF THE RED DEATH*, mais un style plus nerveux, plus mordant et plus précis.

Le roman a d'autres qualités propres à l'auteur : son goût des cryptogrammes et des acrostiches, l'emploi du symbolisme (l'antipathie des indigènes pour le blanc, par exemple), sa prédilection pour la mer. La plupart des critiques ont diminué cette dernière, mais elle fait partie intégrante des rêves de Poe. Enfant, il traversa l'océan ; jeune homme, il s'embarqua sous le nom de Le Rennard ; écrivain découragé, il écouta pendant des heures entières les récits de vie maritime que son frère aîné,

mourant de la tuberculose, se rappelait de ses diverses croisières. Poe prétendait avoir été marin, avoir visité la Russie et l'Amérique du Sud dans ses voyages, mais ce fut probablement en imagination. Sa poésie est toute imbibée d'images de l'océan, d'ANNABELLA LEE à THE CITY IN THE SEA.

Enfin, le roman révèle une imagination vive, presque fiévreuse (1). Quelques-unes des scènes de bataille et d'évasion de la dernière partie sont de remarquables tours de force, presque aussi extraordinaires que ceux de Stephen Crane. Le roman parcourt toute la gamme de l'émotion, du réalisme terrifiant à la fantaisie spectaculaire. La seule chose importante qui fasse défaut est l'amour, que Poe idéalise toujours. Autrement, toutes ses qualités s'y trouvent.

Il y a trente ans, parler d'Herman Melville aurait nécessité de longues recherches sur sa vie et son œuvre. Mais il devint rapidement célèbre et aujourd'hui on le connaît bien. Il suffira de rappeler les épisodes les plus saillants de sa vie. Ils peuvent se résumer ainsi : il est né à New-York de parents de nationalité différente (anglaise et hollandaise) dans un milieu respectable mais pauvre; la mort précoce de son père le laisse sous l'influence exclusive de sa mère; pour gagner sa vie, il fait de grands voyages; de retour au pays natal, il se marie avec Elisabeth Shaw, puis à vingt-cinq ans la littérature l'attire et il obtient un rapide succès avec les contes polynésiens; vient ensuite une période de composition fiévreuse dans les Berkshires alors que son intégrité mentale est menacée. Ses romans dépassant le niveau de ses lecteurs, il est bientôt oublié; il n'attend plus rien de la vie, mais il entre dans la douane de New-York et c'est par une période de léthargie, où son âme a troqué la fureur contre la sécurité, que se termine son existence. Ces événements recouvrent l'histoire d'une âme tourmentée, essayant désespérément de contenir la fougue d'un esprit romantique à

(1) Il n'est pas contradictoire de prétendre que ce roman est une œuvre d'imaginations originales et qu'il suit de près Symms et Symzonia. Poe avait besoin d'un stimulant. On a pu d'ailleurs l'accuser de plagiat. Il eut à ce sujet une controverse insignifiante avec le Dr Chivers.

la recherche d'un introuvable pays d'Utopie. Cette tragédie spirituelle fut peut-être la plus formidable du siècle, tragédie qu'il confia à ses romans avec un abandon complet, mais que ceux-là seuls comprirent qui pouvaient en goûter l'amertume. C'est la tragédie de la perte de la foi dans les idéaux, la reconnaissance de l'inutilité de la lutte.

Son premier roman, *TYPEE*, fut publié en 1846. Ce fut le livre le plus populaire qu'il écrivit jamais. Il trouva un public ardent mais incrédule, qui ne savait s'il lisait un journal de voyage ou une aventure idyllique construite de toutes pièces. En réalité il tenait un livre rempli de scènes filmées de la vie dans une île tropicale; bien plus, il se trouvait devant le premier ouvrage où Melville avouait renoncer à la lutte et reconnaissait que la philosophie de Rousseau ne pouvait satisfaire un enfant du siècle. Il y eut peu de gens, si même il y en eut, qui se doutèrent de cette signification, et, en fait, elle n'apparaît que si l'on examine *TYPEE* à la lumière des ouvrages postérieurs.

Melville raconte un voyage à bord d'une baleinière commandée par un tyran. Avec son ami Toby, il s'échappe dans l'île de Nukuheva. Ils traversent la chaîne côtière et arrivent enfin dans la plaisante vallée des Typees, tribu d'indigènes en état de pur naturalisme. Toby s'en va, laissant Melville seul et blessé à la jambe, pour se mêler à la vie du village. Il est reçu comme un hôte, bien que détenu dans une douce captivité. Il apprend les coutumes des indigènes, célèbre leurs rites avec eux, s'habitue à l'existence langoureuse qu'ils mènent. Ici la nature est généreuse; l'homme contente ses désirs sans effort. La vie est idyllique, l'amour charnel, mais pas vicieux; le charme de la jeune indigène Fayaway est ineffable : « Civilisation had given her no veils; Christianity had given her no compunctions. She was neither a mystery or a sin » (1).

De ce paradis Melville revient en toute hâte à la civilisation. La plupart des critiques ont, avec raison, interprété ce fait comme l'admission qu'une vie sans effort ne peut satisfaire une

(1) Weaver, Herman Melville, page 260.

âme européenne; mais la raison véritable que suggère Melville lui-même ne doit pas nous échapper. Sa jambe empirait, il y avait danger d'une infection grave et des soins médicaux sérieux étaient nécessaires. Pour sauver sa vie il a recours à la science moderne. Avons-nous le droit d'aller plus loin? Oui, car le trait distinctif des écrits de Melville est l'allégorie. Dans ses premiers livres elle n'était pas prononcée, mais elle y était déjà en germe. Nous sommes donc fondés à faire certaines déductions sur TYPEE. Melville recherchait les incivilisés pour échapper à la civilisation, et une île de cannibales lui semblait préférable au pont bien astiqué de l'*Acushnet*. Il trouva une incivilisation pure à qui les civilisés n'avaient rien à apprendre. Le Christianisme, en particulier, n'avait pas de mission à remplir auprès d'eux. « Behold the glorious result.... The abominations of paganism have given way to the pure rites of Christian worship... Look at Honolulu. What a subject for an eloquent Bible-meeting orator... Not until I visited Honolulu was I aware of the fact that the small remnant of the natives had been civilised into draught horses and evangelised into beasts of burden » (1). Les habitants de l'île de Typee vivaient heureux et l'homme blanc ne l'est pas. Rousseau avait raison de croire que l'état primitif était désirable, mais celui qui avait été élevé selon les modes de pensée des européens ne pouvait le retrouver. La vie coulait douce, mais laissait à jamais inquiet l'homme qui connaissait l'ambition. Souffrant comme il souffrait, dans son corps et dans son âme, Melville ne pouvait trouver de remède dans ce paradis. La blessure d'Amfortas ne pouvait guérir que par le contact de la lance qui l'avait produite, en l'espèce la civilisation telle que l'Européen la connaît. L'évasion n'est pas une réponse au problème essentiel de la vie.

En tant que fiction, c'est un livre excellent. Melville n'a pas essayé de mêler une intrigue à son récit limpide. Dans ses meilleures œuvres on trouve à peine trace d'une intrigue. « He puts character and action on the printed page, life and color so simply and vividly presented that they have never been sur-

(1) Melville, Typee, page 264.

passed for these islands » (1). Ce n'est pas une exagération. Dans TYPEE, la Polynésie est décrite comme nulle part ailleurs elle ne l'a été.

TYPEE fut suivi l'année suivante, 1847, d'Omoo, qui fait suite à l'ouvrage précédent. Le titre veut dire le vagabond et il s'applique bien au roman. Melville nous emmène avec lui à travers d'autres îles du groupe jusqu'à Tahiti. En sa compagnie nous arpentons les hauts-plateaux, submergés par la végétation des tropiques; nous couchons avec lui sur le sol des huttes indigènes, nous gardons les chevaux sauvages pâturent l'herbe des vallées. Mais l'atmosphère n'a pas le charme indolent de TYPEE, elle a une certaine dureté que donne le travail forcé. Nous sommes sur la lisière du monde civilisé, et l'homme y doit vivre à la sueur de son front. Nous rencontrons des hommes blancs habitants de cette zone à demi-sauvage, caractérisés par une intelligence remarquable. Les épisodes sont dramatiques, le ton est par instants caustique. Nous avons l'impression d'être au seuil d'une évolution où Melville laisse derrière lui l'illusion et l'idéal de la jeunesse. Nous sommes prêts à comprendre sa grande allégorie métaphysique, MARDI, et ses œuvres humanitaires les plus nobles, REDBURN et WHITE JACKET. Il avait atteint le point crucial de sa carrière, la transition est nettement marquée par l'année 1849 où deux livres sortirent de sa plume. REDBURN est encore l'œuvre du Melville marin, MARDI l'œuvre du Melville mystique.

REDBURN est l'histoire du premier voyage que l'auteur fit en mer, racontée dans une prose excellente. Nous descendons avec lui le fleuve Hudson d'Albanie à New-York; nous faisons la traversée jusqu'à Liverpool sur un bateau à voiles ni meilleur ni pire que les bateaux marchands ordinaires; nous apercevons l'Angleterre dans les effrois de la révolution industrielle, et nous faisons voile vers l'Amérique en compagnie d'un équipage très séduisant. A la fin, Melville est trompé par le Capitaine et il ne reçoit pas pour salaire de son travail ce qu'il espérait.

(1) Boynton, Literature and American Life, page 463.

Rien dans la littérature américaine n'est plus poignant que la course du navire à travers les mers calmes, le murmure des vagues sur l'étrave, le « ronflement » du navire qui s'incline au gré de la longue houle de l'Atlantique. La sympathie pour les souffrances humaines imprègne le livre. Le tableau de Liverpool où une mère meurt de faim sous les yeux de la police est inoubliable; la détresse psychique qu'endurent les mousses avant d'être au courant est un chef-d'œuvre de pitié. Le romancier savait compatir à la souffrance des malheureux.

REDBURN est un simple récit de la vie maritime, mais d'un très grand intérêt. Conrad l'a regardé, dit-on, comme la plus belle histoire de marins qu'on écrit jamais. L'absence de mysticisme n'est pas une raison pour le mettre au-dessous des romans plus copieux de Melville. Au point de vue artistique il mérite l'attention surtout par son honnêteté et sa simplicité. C'est un très important document sur la vie intime de l'auteur. Nous y voyons la jeunesse partant à la conquête du monde, guidée par des idéaux, plein d'espoir, chevaleresque, confiante et en même temps timide. Nous voyons la jeunesse aux prises avec le chagrin, la souffrance, le cynisme, l'injustice, et la tromperie. Nous voyons la jeunesse apprendre à l'école de l'expérience que le monde repose sur la dureté, l'insensibilité, l'égoïsme, et l'avidité. Son rire est faux et il se moque des souffrances humaines. C'est cela que Melville quitta pour la terre de l'oubli.

Il en revint pour nous donner son livre le plus personnel, sa confession. PIERRE est autobiographique, MOBY DICK splendide, mais MARDI est tout Melville. Le roman nous fait voir l'auteur sous tous ses aspects. La première partie est remplie par un voyage dans le Pacifique et nous assistons à un naufrage splendide dans la tempête. La vie sur l'épave est décrite à la perfection ainsi que les larcins d'une Polynésienne, kleptomane au point de voler la boussole rien que pour le plaisir de voler. Le voyage suivant sur un canot non-ponté resta sans égal jusqu'à ce que, cinq décades plus tard, le génie de Stephen Crane se fut attaqué au même sujet. Melville réaliste et peintre de la mer nous quitte et le Melville mystique et satirique apparaît. La

vaine poursuite de l'idéal, incarné dans le personnage insaisissable de Yillah, les étranges visites à des îles plus étranges encore de l'archipel de Mardi, la poursuite des poursuivants par le mal ou le pêché ou ce que vous voudrez, que personnifie Hautia, voilà des pages qui font penser celui qui cherche la vérité à travers le symbole et l'allégorie. C'est Melville transcendantaliste qui se montre dans les bavardages du philosophe Babbalanja; l'âme de l'auteur, l'amant de la beauté, dans les vers du poète Youmi. Ses pensées intimes sur Dieu (Oro), sur l'homme et la relation profonde de l'un à l'autre se mêlent à des observations ironiques et désabusées sur la civilisation, les gouvernements, et l'ordre du monde. A la fin le héros se lance dans une mer infinie, poursuivi par les forces du mal, dans l'étendue sans fin sur laquelle Moby Dick garde un pouvoir éternel.

Qui ne connaît pas MARDI ne peut comprendre ni MOBY DICK ni Melville. Il est vrai que c'est une œuvre dé cousue, sans trame solide, alourdie de proverbes et de locutions (on trouve dans un des premiers chapitres des mots de l'argot américain du XX^e siècle; « Tell it to the Marines »).

C'est un salmigondis, mais il est excellent et c'est Melville. C'est parce que le roman finit dans l'incertitude, dans le désespoir, que la création de Moby Dick fut possible. S'il faut chercher le salut dans le pessimisme mystique qui est la dernière affirmation de l'auteur, l'éternelle négation ne doit pas trouver l'énergie de se détruire, comme le fait la baleine géante, le harpon d'Ahab fiché dans ses parties vitales.

Cette exploration philosophique de l'inconnu n'est ni maladroite, ni ennuyeuse. Comme Lanson (1) le dit dans son étude sur Rabelais, les pensées profondes n'ont pas toujours besoin d'être enterrées dans un langage morne. MARDI est un livre joyeux et magnifique. Les pensées de mort et de désespoir sont souvent chantées au son d'une douce musique, alors que le navire glisse silencieusement sur la mer argentée. Les pensées sur l'âme et sur le vrai Dieu sont exprimées avec une ironie

(1) Lanson, Histoire de la Littérature Française, page 254, note.

digne d'Anatole France. En vérité, l'esprit de l'auteur de *LA ROTISSERIE DE LA REINE PEDAUQUE* et de *L'ÎLE DES PINGOUINS* est ce qui se rapproche le plus dans la littérature moderne du Melville, railleur amer de la dernière partie de *MARDI*.

Il nous semble à propos d'appeler l'attention sur ce qui peut constituer une parenté significative entre Melville et Poe. La **similitude d'agencement de *MARDI* et de *PYM* est si frappante** que la ressemblance n'est probablement pas due au seul hasard. Les deux romans débutent par un voyage en mer dépeint d'une façon réaliste qui se termine par un naufrage au milieu de l'océan; dans l'un et l'autre, deux marins réchappent de la catastrophe et se transportent dans une région fantastique où d'étranges spectacles les attendent; dans les deux romans, les héros partent sur de fragiles canots pour une recherche vaine dans l'inconnu, fuyant la vengeance de ceux qui les poursuivent. Il ne faut pas oublier que le mystère central de *PYM* est la crainte et le respect que les aborigènes ont pour la couleur blanche. C'est aussi le centre de la métaphysique de Melville dans *MOBY DICK*. Si légères que soient ces ressemblances, elles suffisent à unir deux auteurs aussi indépendants que Poe et Melville.

Avec *WHITE JACKET* (1850), Melville reprend sa première manière. Il redevient le narrateur réaliste, l'humanitaire qui raconte simplement et directement ce qu'il observe. On connaît surtout ce livre parce qu'il contribua à faire supprimer les **châtiments corporels dans la marine des Etats-Unis**. Il partage avec *TWO YEARS BEFORE THE MAST* la gloire de faire connaître au peuple américain les cruautés qu'on tolérait sur nos navires.

Le récit relate en détails le voyage de Melville en Orient, son retour en Amérique à bord d'une frégate, le passage de Horn, et l'arrivée sur la côte Est. Outre l'exactitude réaliste de la narration, le roman a une portée personnelle, car c'est là que l'auteur raconte pour la première fois l'angoisse que lui cause la vue de la couleur blanche. Le titre fait allusion à une veste de toile à voile que Melville s'était faite pour se protéger contre le froid et la tempête. Dans le rude climat du Horn, elle se

révéla insuffisante et faillit causer sa mort le jour où, au large du cap de Delaware, il tomba dans la mer de l'extrémité d'une vergue. Ce n'est qu'au prix d'un effort surhumain qu'il parvint à se débarrasser de la veste trempée qui l'entraînait vers le fond. L'aventure fut à jamais, selon toute probabilité, associée avec la couleur qui devint un objet d'aversion. Peut-être le Pym de Poe augmenta-t-il sa détresse psychique jusqu'à faire de cette couleur le symbole de la haine. Dans *MOBY DICK*, c'est sur la blancheur de la baleine qu'il revient avec insistance. Il y a dans cette créature sans couleur quelque chose de pernicieux et de coupable, contraire au bien-être de l'homme. Ahab doit lui donner la chasse, s'efforcer de la détruire avant de pouvoir connaître la paix, quand bien même cette paix serait la paix de la mort.

MOBY DICK (1851) dépasse les limites de cette étude. Il est trop vaste pour se laisser résumer en quelques pages. Il y a deux livres dans cet ouvrage. C'est d'abord l'histoire étonnamment puissante de vie à bord d'une baleinière, que rend dramatique l'idée fixe du Capitaine qui veut tuer une baleine blanche qui a échappé à tous les chasseurs. Les personnages sont bizarres et les épisodes captivants. Le roman finit par la destruction du navire, alors que la baleine, *MOBY DICK*, reçoit la lance d'Ahab.

MOBY DICK symbolise aussi la place que l'homme occupe dans le plan cosmique. Chaque lecteur peut y trouver lui-même un aspect nouveau, interpréter l'allégorie comme il lui plaît. Néanmoins certains thèmes ressortent, qui ont le même sens pour tout le monde. Ahab incarne l'âme humaine, ou l'humanité, ou encore l'individu. La poursuite de la baleine est la recherche d'une réponse à l'énigme cosmique. La baleine personnifie les forces qui s'opposent à l'esprit humain. Et l'événement final donne l'affirmation définitive de Melville. Les forces contre lesquelles lutte l'âme humaine sont invincibles; Ahab finit par être tué. Mais il triomphe, car il continue le combat. Le seul moyen pour l'humanité de se sauver est de se battre sans répit. Si la victoire n'est rien, le courage est tout. Et la plus grande manifestation de courage s'expose lorsque la destruction est

inévitables. C'est l'éternel «non» de Melville. L'homme ne peut pas triompher, il peut éternellement être brave. Hugh Walpole a exprimé cette idée sous forme d'épigramme : « It is not life that matters, it is the courage you bring to it ».

MOBY DICK est l'un des grands livres qu'ait produits l'humanité. Il est presque inépuisable, ses qualités sont aussi durables que le granit. Boynton a trouvé une citation d'un critique anonyme qui résume toutes les opinions :

« I hereby declare, being of sane intellect, that since letters began there never was such a book, and that the mind of man is not so constructed as to produce another; that I put its author with Rabelais, Swift, Shakespeare, and other minor and disputable worthies; and that I advise any adventurer of the soul to go at once to the... prolonged retreat necessary for its deglutition » (1).

PIERRE nous fait voir Melville psychologue. Là, nous étudions la croissance capricieuse du personnage central qui va d'une découverte tragique à une destruction tragique. Écrit alors que Melville était déprimé, le roman est irrégulier et affligeant. C'est une autobiographie, non de faits, mais d'émotions. Le héros a perdu son père. Sa mère lui a appris à révéler la mémoire du mort. Le garçon grandit dans ce milieu jusqu'à son adolescence et tombe amoureux d'une façon normale. Il songe à s'établir quand il rencontre une mystérieuse jeune fille qui se trouve être sa demi-sœur illégitime, Isabelle. Le culte qu'il avait pour son père en est anéanti. Pour protéger Isabelle, il l'emmène hors de la communauté. Aux yeux du monde ils vivent comme mari et femme, mais en vérité comme frère et sœur. L'amour entre eux est dévotion. La jeune fille avec qui Pierre était fiancé vient se joindre au couple. Ils vivent à New-York dans la pauvreté, alors que le jeune homme lutte pour se créer une situation d'écrivain. Le roman finit par la mort et le désespoir, la vie s'achève dans la défaite, quelque grands qu'en soient les motifs. Les ressemblances avec la propre vie de Melville ne sont pas si frappantes que les différences. Même les relations de

(1) London Nation, January 22, 1921.

frère à sœur sont imaginées. Il invita bien ses sœurs à vivre avec sa femme et lui pendant plusieurs années, mais la maisonnée semble avoir vécu à l'abri des tempêtes morales. Melville fuyait la compagnie, travaillant, ou arpentant les rues de la ville. Il ne faut donc pas voir en PIERRE une confession.

Avec ISRAEL POTTER nous revenons à la première manière de Melville. C'est un récit de la Révolution : le héros voyage, chargé de missions secrètes, en France et en Angleterre. C'est une histoire superficielle d'aventures guerrières, écrite objectivement. Melville n'y paraît pas en personne, mais son art y est. La bataille entre *Sérapis* et *Le bonhomme Richard* sous la douce lumière de la lune est un tableau magnifique dont on ne trouve pas l'équivalent dans nos musées. Mentionnons en passant que H.-C. Lodge a plagé le début dans sa *LIFE OF WEBSTER*.

Melville se tient dans une grandeur solitaire. Au moment où d'autres composaient des livres d'actions et d'aventures, il écrivait sur l'âme. Ses œuvres les plus réalistes sont animées par la recherche métaphysique. Il est le seul auteur de la période à se mettre dans ses livres avec bonheur. Pris dans leur ordre autobiographique, PIERRE, REDBURN, TYPEE, OMOO, et WHITE JACKET avec MOBY DICK planent sur les années cruciales de sa vie. Les romans nous donnent une psychanalyse de l'auteur. Melville a révélé ses luttes intérieures, ses crises, et sa défaite. La grandeur de son âme est à la mesure de la grandeur de son œuvre.

Son évolution est l'une des plus grandes tragédies du siècle. Il commença par être un idéaliste spiritualiste, aimant la vie. Impitoyablement, sa foi fut détruite. Souffrant dans sa propre personne, dans les personnes qui vivaient à ses côtés, il adopta l'attitude de Rousseau qu'il mit à l'épreuve dans les Tropiques. Sa fuite de TYPEE indiqua qu'il renonçait à cette croyance philosophique. Il devint un satirique pour qui la vie n'est qu'une plaisanterie sinistre. OMOO et MARDI sont pleins de bouffonneries, de critiques et de gaieté. Mais cette attitude était en opposition avec le mysticisme foncier de son être. Il reste transcendant

taliste, cherchant l'harmonie interne de l'univers. Il poursuit Yillah, l'idéal, à travers le monde de la chair et du diable, mais il n'arrive pas à l'atteindre. En revanche, il fuit devant Hautia, qui symbolise le contraire de l'idéal, la luxure, le péché ou le Nihilisme. On ne peut éluder cette recherche, il faut l'envisager sans crainte. Dans *MOBY DICK* l'âme de l'homme résiste pour la dernière fois. Le triomphe dans la défaite était trop fort pour que Melville y survécût. Dans *PIERRE* il renonce à la lutte et demande la paix. « I pray for peace, for motionlessness, for the feeling of myself as of some plant absorbing life without seeking it and existing without individual sensation » (1). C'est le Nirvana que le marin, fatigué de naviguer, recherche pour dernier port. Et c'est dans la routine, sublime ironie, qu'il finit ses jours, vieillissant dans un monde qui ne l'a pas connu.

Parlons brièvement de certains aspects techniques de son œuvre. Bâtir une intrigue lui déplaisait, il y était malhabile; il se contentait d'un simple récit. Les rares exceptions, tel *BENITO CERENO*, ne font que souligner sa méthode ordinaire. Ses héros sont vivants; bien que doués de qualités extraordinaires, ils sont de chair et d'os. Ses personnages de femmes sont négligeables; ils sont éthérés ou pâles. Seule Isabelle a du relief : le mystère l'enveloppe, son pouvoir est presque hypnotique. La prose de Melville a la majesté de celle de Whitman à ses meilleurs moments, mais sa poésie est prétentieuse. La contrainte du vers semblait dessécher son génie. Seule la liberté de la prose lui permettait d'exprimer ses pensées artistement.

On n'a pas accordé une attention suffisante à ses qualités d'épigrammatiste. Mains passages de ses livres, de *MARDI* surtout, pourraient passer pour de vieilles maximes.

De nombreuses étiquettes lui ont été appliquées par les critiques : peintre de la mer, satirique, transcendantaliste, agnostique, nihiliste, créateur, cynique, idéaliste, humanitaire et enfin stoïque. Chacune d'elles peut s'appliquer à une phase de sa vie. Il mit la voile pour les mers inexplorées de l'âme et toujours le Grand Cercle le ramena à son point de départ.

(1) *Pierre*, page 167.

« Said Media, What have you come to in this rhapsody ? You everlastingly travel in a circle. »

« And so does the sun in heaven, my lord; like me it goes round and gives light as it goes » (1).

Le génie de Hawthorne est composite; presque aussi indéfinissable que son art, sa gloire a peut-être été exagérée par des critiques qui adoptaient les idées courantes sans s'attarder à se faire une opinion personnelle. Quand on portera sur lui un jugement définitif, on s'apercevra que sa grandeur repose sur une poignée de nouvelles et deux romans. Au-delà, nous nous trouvons dans un désert où ne tombe aucune manne.

Hawthorne publia son premier roman, FANSHAWE, en 1828 à vingt-quatre ans; son roman suivant parut en 1850, presque une génération plus tard, et il édita son dernier livre sur la vie américaine en 1852 (2). On s'étonne qu'un écrivain, doué comme lui pour le roman, soit resté sans rien produire de ce genre pendant les années les plus fécondes de la vie de l'homme. Le déclin de la vigueur et l'épuisement de la vitalité qui sont indispensables à l'éclosion de son œuvre expliquent peut-être ce fait étrange. N'analysons pas FANSHAWE, car ce n'est pas du bon Hawthorne. Lui-même le considérait comme un péché de jeunesse et essaya de le retirer de la circulation. C'est donc se conformer à ses désirs que de ne pas le comprendre dans les jugements que nous porterons sur sa production.

Il consacra vingt années de sa vie (1829-1850) à la nouvelle, mettant au point la technique d'analyse minutieuse qui caractérise ses œuvres. Il observa la vie autour de lui, en nota les singularités dans son AMERICAN NOTEBOOKS, et étudia l'humanité telle qu'elle se manifestait en lui. Ajoutons à cela la curiosité d'un antiquaire, se penchant studieusement sur l'histoire primitive de la Nouvelle Angleterre. Mais même là, il montra sa défiance des vues d'ensemble. L'histoire qu'il étudiait n'était pas celle d'une nation ou d'une vaste région, mais celle

(1) Mardi, Vol. II, page 56.

(2) Quelques livres publiés après sa mort ont peu de valeur.

de localités, de villes et de villages, le microcosme qu'il connaissait de première main. Son intérêt n'allait pas aux événements, mais aux lois, aux états d'esprit qu'engendrent le milieu et la moralité.

Ainsi préparé, il put produire ses deux grands romans, *THE SCARLET LETTER* et *THE HOUSE OF THE SEVEN GABLES*. Il y a mis tout son génie et la gloire le récompensa.

THE SCARLET LETTER est son chef-d'œuvre. La donnée est la simplicité même; dans un village de la Nouvelle Angleterre du XVII^e siècle, puritain d'essence, une jeune femme, Hester Prynne, déjà mariée à Chillingworth, se donne au pasteur Dimmesdale qui l'aime. Ce péché constitue le thème principal du roman. Il occasionne le déshonneur public de Hester, le suicide de Chillingworth, et la confession publique de Dimmesdale. Le romancier s'attache plus aux grandes forces qui dominent l'âme humaine qu'à la marche des événements. C'est une leçon sur la rançon du péché.

Ces grandes forces sont doubles, l'une personnelle, l'autre sociale. Les forces personnelles sont l'amour, la haine, la honte, et l'orgueil; les forces sociales sont la moralité puritaine, le milieu, et l'opinion publique. Hester se trouve au centre du tourbillon. Elle perd son rang social, mais son âme devient immortelle. Au XIX^e siècle il semblait que sa vie était finie; au XX^e siècle elle triomphe avec éclat. C'est ce que Hawthorne symbolise par la façon dont elle porte la marque d'infamie, la lettre écarlate A de l'adultère. Hester décore l'emblème par un travail à l'aiguille et il finit par lui servir d'ornement. Son enfant Pearl est aussi pur que le cristal, malgré son origine impure. Le péché a engendré la pureté.

Avec *THE HOUSE OF THE SEVEN GABLES* l'auteur pousse plus loin sa curiosité du châtimement du mal. On y voit une famille qui souffre depuis des générations de l'arrogance et des erreurs des générations précédentes. C'est la maison ici qui est le centre du livre, car d'elle émane l'atmosphère de mortification, de sacrifice, et d'expiation qui est tout le roman. Hepzibah Pyncheon lutte contre l'orgueil; le Juge dans son arrogance rencontre la

grande niveleuse, la Mort ; Holgrave, qui nourrit un vieux grief, est vaincu par la vertu sincère de Phoebe, le caractère féminin le plus adorable de Hawthorne par son contraste avec la laide toile du fond. Des promesses d'avenir semblent jaillir de son jeune amour. Et la maison demeure même aujourd'hui comme le symbole de cet avenir, entouré d'un luxe splendide de fleurs.

Ces deux romans contiennent et résument l'essentiel de l'art de l'auteur. Ce qu'il fit par la suite est sans importance. *THE BLITHEDALE ROMANCE* est une aventure au pays des merveilles sociales. Le début de l'expérience de «*Brook Farm*» nous laisse espérer une utopie, mais c'est un tourbillon d'antagonismes humains. Le livre est agréable, léger et gracieux, mais n'est pas grand. L'habitant du demi-jour (Hawthorne) est apparu au soleil et il est trop délicat pour en supporter la chaleur.

THE MARBLE FARM marque presque le nadir. Nos sympathies s'égarent sur les personnages mauvais, aussi sommes-nous incapables de ressentir profondément l'émotion que Hawthorne a essayé de mettre dans ce livre. C'est la qualité faunesque de Donatello qui nous charme, et non sa mort dramatique; l'admirable Hilda nous ennuie. Le péché, centre du livre, est si enveloppé de mystère qu'il en est incompréhensible.

Sans doute, *THE MARBLE FAUN* est un bon guide de la ville de Rome et encore est-il superficiel. Les rues et les monuments y sont indiqués, mais non «*l'élan vital*». Et nous mettons en doute le jugement artistique d'un auteur qui préfère les figures sans vie de Guido Reni aux authentiques chefs-d'œuvre de la Ville Eternelle!

Revenons, pour porter un jugement définitif, aux deux premiers chefs-d'œuvre. Le premier souci de Hawthorne va à l'âme humaine. Cette âme s'exprime dans un milieu dominé par une morale dont Hawthorne ne pouvait pas se libérer. Le problème central est le péché, comme il l'était pour Calvin et Edwards. Cotton Mather est plus près de Hawthorne que ne l'étaient ses contemporains.

Le roman n'est qu'un moyen qui permet de résoudre un problème mystique. Mais le moyen doit être digne de sa fin, et c'est à cela que Hawthorne a travaillé avec une activité inlassable. Sa vie se passa dans la solitude. Après son mariage il abandonna en partie ce mode d'existence, mais dans ses relations sociales il ne se conduisit jamais en être normal. Il renonça à la lumière du jour pour les régions obscures et brumeuses du crépuscule, où il se promenait seul. Au nom de l'art, il trahit ses amitiés, crucifiant par écrit les amis qui l'avaient admis dans leur intimité. Il démasqua impitoyablement ses amis de la douane dans la préface de *THE SCARLET LETTER*, et Melville fut traité pareillement (1). Cependant, au fond, ce n'était pas un anormal. Son enfance et son mariage heureux prouvent qu'il savait être raisonnable. Ce fut son dévouement à l'art qui firent de lui un martyr au milieu de sa vie.

Il ne dépassa jamais la structure de la nouvelle. C'est sa volonté d'approfondir chaque point et non la substance elle-même qui fait de *THE SCARLET LETTER* un livre volumineux. *THE HOUSE OF THE SEVEN GABLES* est fait de rien; c'est la richesse des détails qui en fait un grand tableau, non l'ampleur du sujet.

Sa technique consistait à choisir un thème qu'un symbole pouvait illustrer, la lettre A pour l'adultère, les oreilles de faune pour une hérédité lubrique. Plus le thème central était extravagant, plus il le séduisait. Par exemple, pendant longtemps il médita d'écrire un conte où un serpent aurait vécu dans les parties vitales d'un homme !

Un thème une fois choisi, il l'amplifiait par une quantité de détails introspectifs ingénieux. Il le plaçait dans un arrière plan qui brillait d'une lumière mystique. Aucun écrivain ne sait comme lui intégrer ses descriptions dans l'histoire. Il fouillait le passé, le présent, et son âme pour y trouver les détails significatifs qui forment la mosaïque de ses livres. Il composait avec le scrupule qui est le signe d'une grande intelligence.

Mais il ne put saisir « *this sorry scheme of things entire* ». Il n'apportait pas à son siècle de message brûlant, petit défaut dans ce genre de roman. Ses livres n'ont pas de texture philoso-

(1) Voir Mumford, **Herman Melville**.

phique. Il n'a pas créé un seul personnage vivant. Les caractères féminins qu'il croyait très admirables sont singulièrement exsangues. Priscilla dans *THE BLITHEDALE ROMANCE*, et Hilda dans *THE MARBLE FAUN* semblent pâles quand on les compare aux héroïnes qu'il n'aimait pas, Zénobie et Miriam. Pearl, dans *THE SCARLET LETTER*, a reçu des louanges immodérées. La majorité des lecteurs impartiaux la trouveront singulièrement dépourvue de vie.

Les personnages masculins sont également faibles. Seuls ses pêcheurs ont quelque allure. Ses héros ne sont le plus souvent que des fats.

Ces insuffisances techniques l'handicapaient. Néanmoins, c'est un grand écrivain. Cela s'explique par ses valeurs qui sont essentiellement modernes. Il est l'un des premiers à avoir employé l'analyse psychologique dans le roman. *THE SCARLET LETTER* est une étude freudienne : Hester sauve son âme par une confession publique, alors que le refoulement ronge le cœur des deux hommes qui l'aiment.

La conscience que chaque personnage a de son état mental est essentielle au récit. La vie extérieure devient le symbole de l'état intérieur de l'homme et cet état n'est pas charnel mais mystique. Pour connaître cette région qui borde la conscience, Hawthorne renonça au monde et en vrai mystique il en vint à employer le symbole pour la réalité.

Son style est en harmonie avec sa technique. Son vocabulaire est très suggestif. Le poète Longfellow l'avait remarqué : « Indeed, he uses words as mere stepping stones, upon which, with a free and youthful bound, his spirit crosses and re-crosses the bright and rushing stream of thought » (1). A l'exception de l'adjectif discutable « bright », c'est une opinion judicieuse. Hawthorne nous donna en 1846 l'opinion qu'il avait de lui-même dans un charmant avant-propos.

« His writings, to do them justice, are not altogether destitute of fancy and originalty, they might have won him greater reputation but for an inveterate love of allegory, which is apt to invest his plots and characters with the aspect of scenery and people in the clouds, and to steal away the human warmth out

(1.) Longfellow, cité par Hart, page 475.

of his conceptions. His fictions are sometimes historical, sometimes of the present day, and sometimes, so far as can be discovered, have little or no reference either to time or space. In any case, he generally contents himself with a very slight embroidery of outward manners, - the faintest possible counterfeit of real life, - and endeavors to create an interest by some less obvious peculiarity of the subject. Occasionally a breath of Nature, a raindrop of tenderness or pathos, or a gleam of humor, will find its way into the midst of his fantastic imagery, and make us feel as if, after all, we were within the limits of our native earth » (1).

Contrairement à son ami Melville, Hawthorne ne se fit le champion d'aucune philosophie. Il tire parfois des conclusions morales de ses nouvelles, mais elles ne forment pas un système cohérent. Sa conclusion sur l'univers semble être que tout est symbole, que l'apparence n'est pas la réalité, que l'homme vit une allégorie dans laquelle le problème central est d'ordre métaphysique. Il emploie la méthode de l'analyse subjective pour pénétrer dans la vie intérieure. Il nous fait connaître des personnalités plutôt que des personnes. Son monde est un monde d'ombres où les événements sont monstrueusement grossis. Il lègue à la postérité un nouveau domaine et une technique nouvelle, mais il n'est pas sûr qu'il l'ait maniée avec maîtrise, sauf dans *THE SCARLET LETTER*.

Nous avons groupé dans le même chapitre Poe, Melville et Hawthorne, car comme hommes de génie ils ont en commun plusieurs attributs. Ce sont des maîtres de style; ils ont un pouvoir exceptionnel pour susciter des émotions dans l'âme du lecteur. Chacun à sa manière rend hommage à l'âme humaine; l'activité extérieure est un simple miroir qui reflète la vie intérieure. Ils sont foncièrement poètes; ils sentent la beauté et la créent. Tous trois ont senti l'irréalité du fait observé et ils cèdent à la mélancolie des déceptions de la vie. Rêveurs, forgers d'allégories, ils aiment la vérité vue à travers le symbole. Ce sont les trois plus grands romanciers de leur temps, faisant face à l'avenir, tandis que leurs contemporains regardaient le passé.

(1) Mosses from an Old Manse, Oeuvres, Vol. II, page 107.

CHAPITRE VII

LES ROMANCIERES

Nous nous excusons de grouper les écrivains suivant leur sexe. Romancière (« female novelist ») est un mot qui choque beaucoup d'esprits. Mais ce terme n'embrasse pas tout, car il serait trompeur. Dans ce chapitre, nous le limiterons aux écrivains qui sont franchement féminins dans leur façon d'écrire. Les autres femmes qui ne se conforment pas à cette caractéristique, nous les avons groupées dans les catégories auxquelles elles appartiennent.

Dans le roman, la femme n'est pas forcément le sexe faible. Le roman américain fut inauguré par un groupe de femmes écrivains qui le lancèrent dans les années 1790. Ce genre fut pratiqué par des auteurs qui le cultivaient sérieusement. Ces romancières eurent certaines qualités qu'aujourd'hui nous considérons comme inséparables du bon roman. Le misogyne H. L. Mencken, dans son essai sur le roman, est contraint de reconnaître l'égalité actuelle des sexes dans ce domaine et de prophétiser avec tristesse la supériorité future des femmes.

Sans craindre la contradiction, nous pouvons dresser la liste des qualités principales des romancières de l'époque que nous considérons. Elles s'attachent à peindre la vie de famille. Même lorsque leurs personnages s'aventurent dans le désert, ils restent attachés à la famille, comme l'enfant américain fait prisonnier par les Indiens dans *HOPE LESLIE*, roman de Miss Sedgwick. Cer-

taines coutumes sont liées à la vie familiale; elles sont souvent observées et décrites avec soin : c'est une contribution précieuse à l'histoire de la société.

D'autre part, les femmes ont de la vertu une opinion quelque peu différente de celle de leurs insoucians compagnons. Pour la dame du xix^e siècle, un homme était noble s'il était bien élevé, beau et dévoué, s'il avait de bonnes manières, s'il était affranchi des servitudes sexuelles. En général, elle fait peu de cas des qualités viriles : hardiesse, audace, force. Elle loue la délicatesse par opposition à la brutalité. Elle considère l'homme plus comme un mari et un amant que comme un bâtisseur d'empire.

L'intrigue des romans que ces femmes composèrent tourne d'ordinaire autour d'affaires du cœur. L'éternel triangle n'a pas été oublié. Un amour désespéré sert parfois de sujet. La vie de famille est considérée comme un sacerdoce. Ces romans sont instructifs, glorifient les vertus et condamnent le vice sans que les définitions de ces deux choses diffèrent beaucoup de celles qu'on en donne habituellement. L'influence religieuse y est fortement marquée. Presque tous les gens heureux sont honnêtes. L'optimisme qui est le ton habituel de ces romans fait présager l'école « Pollyanna ».

L'amour maternel est idéalisé. Toutes les mères sont nobles, quoi qu'elles aient pu être comme jeunes filles. Il est beaucoup question des enfants, mais presque toujours d'une façon douce-reuse; ils sont gentils et sages, ou turbulents et, malgré tout, charmants.

Les romans de ce groupe forment un tout plus cohérent que les œuvres des écrivains masculins. La vie intérieure intéresse les femmes davantage que les activités extérieures. Quelques livres remarquables en firent le point et il n'est pas déraisonnable d'affirmer que le roman du groupe « stream of consciousness » a des prototypes dans la production de cette école.

Enfin, les femmes écrivains, évitant les vastes peintures, excellent dans le détail concret et minutieux. Comme observateurs des particularités du sentiment et des mœurs, elles sont inégales. Elles deviennent insupportables cependant quand, délaissant

sant l'observation, elles se mettent à faire des homélies. L'étroitesse de leur éducation les dessert.

Miss Catherine M. Sedgwick (1789-1867) vient facilement en tête de ce groupe. Elle est née dans un milieu distingué et cultivé. Son père était le remarquable juge Theodore Sedgwick, ses frères d'éminents juristes ou hommes politiques. Elle-même avait une vive intelligence qu'on ne fut pas long à remarquer. Le critique Duyckinck, parlant de son lieu de naissance, Stockbridge, Massachussetts, fit observer que « its widespread celebrity is to be ascribed far more to the reputation which Miss Sedgwick's descriptions and works have given it than to its great natural advantages »(1). C'est au roman qu'elle doit la réputation dont elle a joui auprès de ses contemporains.

THE NEW ENGLAND TALE (1822) est une brochure énorme qu'elle acheva pour son plaisir. La vie d'un village y est décrite par l'un de ses habitants. Une grande importance est accordée aux problèmes religieux et Miss Sedgwick laisse apparaître son hostilité contre le Puritanisme de la Nouvelle Angleterre.

Son roman suivant, REDWOOD (1824), qui a pour cadre Vermont, décrit les coutumes familiales et religieuses. La vivacité du roman, sa vigueur toute masculine trompa le premier traducteur français qui l'attribua à Cooper.

En 1827 parut HOPE LESLIE, qui devait être le plus populaire de ses livres. C'est l'histoire d'enfants d'Indiens capturés par des fermiers du Connecticut; ceux-ci sont massacrés, les petits Indiens délivrés et un enfant blanc enlevé. La scène passe ensuite à Boston, où une charmante dame sauve une Indienne de la prison. Cette dernière avait sauvé la vie d'un enfant en se jetant sous le tomahawk qui lui trancha un bras. Miss Sedgwick traite ces captures, ces délivrances et ces exploits avec une grâce qui fait oublier l'intrigue. Le mouvement et les personnages sauvent l'histoire de la banalité.

Avec CLARENCE, en 1830, elle atteignit sans doute le sommet

(1)/ Duyckinck Works, 1875 Edition, Vol. 'II, page 82.

de son talent. De nouveau l'intrigue est ennuyeuse et de beaucoup inférieure à la valeur du récit. La scène est d'abord à New-York où plane une sorte de mystère. Un jeune homme emmène chez lui un vieil étranger, son ami. Ce dernier n'est autre que son grand-père dont la femme a été séduite par son frère. Cette complication amène un procès auquel sont mêlés neveux et cousins. Le problème est résolu dans la première partie. La deuxième est remplie par les histoires amoureuses de l'une des nièces, Gertrude Clarence, qui a pour amie Emily Layton. Celle-ci est poursuivie par un sinistre personnage, Pedrillo. La grande scène se passe à une mascarade. Nos amies quittent le bal ensemble; pour éviter le scélérat, elles se rendent en hâte à Philadelphie par l'ancienne route à péage. Entre Amboy et Brunswick, Pedrillo les rattrappe. Roscoe, le prétendant d'Emily, prend l'affaire en mains et dans un terrible combat vainc Pedrillo et le tue. Ils sont maintenant délivrés de l'ombre du malheur et les couples, qui s'enfuyaient, se fiancent.

Au point de vue de la composition, il est évident que ce roman cédait au goût dominant et cela doit, dans une certaine mesure, le condamner à nos yeux. Mais il a des qualités qui le sauvent de la médiocrité. Les scènes qui se passent dans les rues de New-York sont saisissantes de vérité et font revivre pour nous le charme de l'époque. Voici un aperçu de Broadway en 1820 : « Graceful belles in the light costume of Paris — accurately appparelled Quakers — a knot of dandies, walking pattern cards — dignified, self-complacent matrons — idle starers at beauties — blanketed Indian chiefs from the Winnebagoes, Choctaws, and Cherokees, walking staight forward as if they were following an enemy's trail in their own forests — girls and boys escaped from school thralldom... jostling milliners' girls... a family group of Alsacian peasants — Irish orangemen. »

Les usages de la société de New-York sont aussi admirablement dessinés. La mascarade est décrite d'après un bal véritable auquel Miss Sedgwick assistait et elle a su donner l'illusion de la féerie.

Ce roman fut si populaire qu'on le réimprima en 1849. A la

seconde édition, Miss Sedgwick ajouta une préface dans laquelle elle appelle toute l'attention du lecteur sur les nombreux changements que vingt années avaient faits dans la ville qu'elle décrivait dans son roman. Elle nous dit que les ormeaux qui se dressaient devant Trinity Church ne sont plus; en fait, la vieille église elle-même a été rasée. Les résidences mondaines qui se trouvaient plus bas que Chambers Street sont maintenant un kilomètre plus haut. Les trottoirs qui avaient ressemblé aux boulevards étrangers étaient plutôt banals. Et l'incendie de 1835 avait détruit Wall-Street de fond en comble!

Notons une autre particularité de ce roman. Miss Sedgwick n'hésite pas à introduire dans son intrigue l'inceste, sous une forme qui n'existe qu'aux yeux des Anglo-Saxons. Mary Temple se met en ménage avec son beau-frère Clarence. Certes, le prix du péché est payé, car le fils de Clarence est un dégénéré. Mais le thème est malgré tout audacieux pour ces temps-là.

Ses romans suivants n'ajoutèrent rien à sa réputation. En 1836, elle commença à exploiter une veine nouvelle et donna une série d'illustrations de la vie courante appelée *THE POOR RICH MAN AND THE RICH POOR MAN*. Plus tard, elle se mit à composer des livres pour enfants et elle y réussit admirablement.

Certaines qualités de son œuvre sont frappantes. Elle possède la vigueur qui jaillit d'une intelligence forte et éveillée. Pas d'affectation dans son style, aucune recherche de l'effet. Ses dialogues sont simples et directs. Elle fait plus attention à ce qu'elle dit qu'à la manière dont elle le dit. Un rédacteur de *NORTH AMERICAN REVIEW* lui attribue les qualités suivantes et il ne se trompe pas de beaucoup : puissance d'observation, langue d'une beauté rare, bonté de cœur naturelle, amour de la nature, sensibilité religieuse et morale. Mais il met le doigt sur son point faible quand il dit : « There is too much opportunism in her plots » et « Few books make better Sunday reading » (1).

Sa belle-sœur, Mrs. Theodore Sedgwick, écrivit aussi des romans. *THE YOUNG EMIGRANTS* (1830) est un conte naïf écrit pour

(1) *North American Review*, Vol. LXX, page 73.

les enfants; il contient cependant quelques pages charmantes. Il raconte l'enfance et les voyages de Lucy qui est mise à l'école dans un pensionnat de Bethlehem, Pensylvanie. Elle observe la vie et les mœurs des « Pennsylvania Dutch ». Plus tard, sa famille émigre dans l'Ouest en passant par Stroudsburg, Pittsburgh, Marietta, jusqu'à ce qu'elle arrive à sa nouvelle demeure dans un village situé près de Cincinnati. Lucy et sa mère font peu après un voyage à New-York, qui dure deux mois. Le livre se termine par le retour dans l'Ohio.

Les scènes, les épisodes et les petites aventures du voyage sont décrites avec une profusion de détails amusants. Les aventures, disons-le en passant, sont insignifiantes, mais elles ont de la fraîcheur et sont agrandies comme les souvenirs d'enfance. C'est le véritable voyage d'un enfant au pays des merveilles. Par le charme qui s'en dégage, ce journal de voyage est délicieux.

Pendant cette période, Mrs. Theodore Sedgwick publia sous le voile de l'anonymat deux autres romans: en 1834 ALLEN PRESCOTT et en 1844 ALIDA. Ce dernier fit une telle impression sur un critique de l'époque qu'il pensa que c'était un livre de la célèbre Miss C. M. Sedgwick (1). C'était lui faire le plus grand honneur.

Caroline Lee Hentz, fille du général Whiting, naquit dans le Massachussetts. Elle épousa un professeur de français, codirecteur avec l'historien Bancroft d'une école de garçons. Pendant plusieurs années elle aida son mari. Plus tard, il fut nommé à l'Université de la Caroline du Nord, où elle l'accompagna. Ecrire ne fut qu'un épisode de sa vie très active.

Nous abordons son premier roman *LOVELL'S FOLLY* (1833) avec curiosité et enthousiasme, car il eut l'honneur d'être interdit (2). Sa famille lui reprochait d'être trop suggestif; la critique de l'époque trouva que c'était une peinture exacte de personnages

(1) North American Review, Vol. CXXV, page 211.

(2) Cette distinction fut aussi accordée en 1854, au livre de Scoville intitulé « Vigor ». Pour plus de détails, voir Sabin.

vivants (1). Notre enthousiasme se change en déception en lisant ce livre presque introuvable : rien n'est plus orthodoxe et plus inoffensif.

C'est l'histoire d'une famille de la Nouvelle Angleterre vivant dans un bizarre château primitivement nommé Lovell's Folly, mais que son nouveau propriétaire s'empresse de rebaptiser La Grange, en l'honneur du général Lafayette. La jeune fille de la maison, Penetentia Marriwood, y fait le diable avec son amie Florence Fairchild. La voiture de deux dames sudistes verse à la grille du château; l'aînée se casse le bras et se voit contrainte de rester à l'auberge du village. Son serviteur l'appelle Mademoiselle et l'autre dame Mère. Voilà l'origine du scandale. Remarquons en passant que les chevaux qui tiraient la voiture infortunée se nomment Caporal Trim et Oncle Toby.

L'histoire se complique maintenant par l'arrivée d'un héros typique de l'Université de Harvard, Russel Rovington, de retour pour veiller son père à son lit de mort. Il s'éprend de la jeune Sudiste, Miss Lorelly Sutherland, mais par contre est aimé de Penetentia. Russel a un revers de fortune et son faux ami, Charles Lacey, à qui il doit une grosse somme, le poursuit. Pour sauver la fortune familiale, Russel consent à épouser Penetentia qui lui a offert d'avance une magnifique dot. Lorelly, désespérée, part au bord de la mer. Là, elle manque de se noyer mais un étranger, qui est son père, la sauve. Son mariage avec la mère de Lorelly avait été annulé par un père indigné d'un acte contraire à sa volonté. Les parents sont réunis et, après tout, Lorelly a un père légitime. (Donc la forme d'adresse, *Miss*, était significative et pas du tout « an old southern custom ».)

Penetentia périt dans un grand incendie qui détruit Lovell's Folly, et Russel épouse sa chère Lorelly.

Les événements, tout fantastiques qu'ils soient, doivent être véridiques, autrement la famille n'aurait pas soulevé d'objections. Cette suite d'événements avait dû être réelle et constituer la tare secrète de la famille, car il n'y a rien dans les person-

(1) Griswold, *The American Historical Novel*.

nages qui puisse offenser les plus pudiques. Penetentia elle-même, riche et cupide, est plus à plaindre qu'à détester, car elle est généreuse et meurt dans les flammes pour expier ses fautes. Les personnages sont idéalisés et manquent de vie, parce qu'ils ne méritent pas la bassesse et la médiocrité. Si la famille ne s'était pas opposée à la publication du roman, il serait passé inaperçu.

L'ouvrage suivant de Mrs. Hentz fut populaire, mais n'offre guère d'intérêt. Elle publia des romans très courts dont la vente atteignit en trois ans le chiffre prodigieux de 93.000. Elle fut l'un des écrivains les plus populaires de son époque. Ses dernières œuvres sont faites pour amuser et instruire.

Maria J. McIntosh est peut-être la seule à avoir banni de ses livres toute action. Elle fait porter toute son attention sur la vie intellectuelle et morale de ses personnages. Ses premières histoires connues étaient destinées aux enfants sous le nom de AUNT KITTY'S TALES, racontées dans une langue facile et gracieuse. Elles donnent d'utiles leçons sur la vie et la morale.

L'auteur publia, entre 1844 et 1848, ses ouvrages les plus importants : PRAISE AND PRINCIPLE, TWO LIVES, et CHARMS AND COUNTERCHARMS. Elle ne tente dans ces livres aucune description de paysages ou de mœurs locales. Elle peint des âmes et rien d'autre. Le monde extérieur n'est là que pour révéler l'esprit, ses qualités, ses tendances et ses principes. Elle s'intéresse surtout aux personnages banals et dépeint au lecteur leurs crises morales. Si elle n'avait pas été convaincue que sa mission était d'enseigner à ses lecteurs ce qui est bon et vrai dans la vie familiale, elle aurait pu faire une impression durable sur son temps, car sa technique et ses valeurs étaient modernes.

Miss Elisa Leslie, de Philadelphie, appartenait à une des familles les plus distinguées de l'époque. Elle grandit dans l'opulence; des précepteurs et des voyages firent son éducation. Son père commença par suggérer à Franklin de dorer les extrémités de ses paratonnerres pour les préserver de la rouille. Cette idée

lui valut de l'avancement et l'amitié d'hommes comme Adams, Jefferson et d'autres présidents (1).

Cela n'empêcha pas Miss Leslie d'être sincère avec elle-même. Elle composa d'abord des livres pour enfants et enfin son unique roman, *AMELIA*, dans lequel elle raconte les vicissitudes d'une jeune dame dont les sentiments sont faciles à pénétrer. La popularité de Miss Leslie repose sur l'emploi poétique des émotions. Ses premières compositions furent de courts poèmes, son premier livre publié s'intitulait : *SEVENTY FIVE RECEIPTS FOR PASTRY CAKES AND SWEET MEATS*. De là, elle passa aux pastorales. Comme romancière, elle eût été insignifiante si elle n'avait possédé le don de la satire. Avec un public différent, elle aurait pu devenir un pénétrant critique des faiblesses de son siècle.

En 1838, *THE BOSTON EVENING MAGAZINE* publia, de Maria Gowen Brooks, *IDOMEN*, qui reçut un bon accueil. Ses contemporains déjà connurent l'auteur en qualité de poète sous le nom de Maria del Occidente. Ce roman est le seul qu'elle composa. Puisqu'il est très auto-biographique, un court résumé des événements principaux de sa vie indiquera le thème de l'histoire. Miss Gowen devint orpheline de bonne heure. Elle fut élevée par un ami de son père qui l'épousa dans la suite. Pendant quelques années, elle vécut avec lui dans l'aisance, à Boston; des revers de fortune les accablèrent et son mari mourut. Un riche oncle de Cuba l'invita à vivre avec lui et à sa mort elle hérita de ses immenses propriétés. Désormais riche, elle passa le reste de sa vie à voyager et à faire commerce d'amitié avec la haute société. Au nombre de ses amis elle comptait Southey, Leigh Hunt, et Charles Lamb. Elle venait, d'après eux, au premier rang des poètes américains, ainsi d'ailleurs que pour Griswold. Elle remporta son plus grand succès avec le poème narratif *ZOPHIEL*, reprise d'un récit du *VIEUX TESTAMENT*.

Son roman raconte les aventures de sa vie après son mariage, et sa vie à Cuba. On y retrouve les qualités et les défauts de

1) Nous tirons ces détails de *An Autobiography* de Miss Leslie écrit en 1851 pour la collection *Female Prose Writers of America*.

ses vers. Un critique compétent (1) porte sur son œuvre un jugement que nous ratifions : « The descriptions are gorgeous and glowing; there is trilling incident and burning passion; but it lacks nature, simplicity, and true feeling. It excites the fancy, leaving the heart comparatively unmoved! »

Le mérite du roman réside dans l'exubérance chromatique de ses tableaux des tropiques. Les situations sont dramatisées à l'excès, les personnages trop saillants. L'éclat continuel finit par lasser le lecteur.

Une autre femme dont la vie est plus intéressante que l'œuvre est Mrs. A. C. Ogden Mowatt Ritchie. Elle vécut d'abord dans un château près de Bordeaux. Elle partit pour New-York à l'âge de six ans et révéla bientôt sa précocité. A quinze ans, on la maria à un ami de son père, Mr. Mowatt, qui désirait diriger son éducation. L'année suivante, elle publia un poème en cinq chants, *Don Pelayo*. Quelques années plus tard, son vieux mari perdit sa fortune et la vue. Pour subvenir à leurs besoins, elle monta sur la scène où elle obtint, pendant de nombreuses années, un grand succès. Plus tard, après la mort de son mari et de son père, elle se tourna vers la littérature. Ses romans parurent en feuilletons et furent très lus. Mais ils n'augmentèrent pas la réputation qu'elle avait acquise autrement. C'est une personnalité de premier plan, une femme très douée, mais une romancière médiocre. Son meilleur ouvrage en prose fut le récit de sa propre vie, *THE AUTOBIOGRAPHY OF AN ACTRESS*. Elle utilise dans un roman, *EVELYN* (1845), ses expériences d'artiste.

Il faut citer encore Mrs J. S. Hale, bien qu'elle ne soit l'auteur que de deux romans. Elle consacra sa vie à la cause féministe, comme éditeur et comme rédacteur en chef. Elle jugea les femmes avec sincérité. Elle écrit le *WOMAN'S RECORD*, livre de neuf cent dix-huit pages contenant la biographie des femmes distinguées jusqu'en 1868. Ce travail contribua à attirer l'attention sur les talents de son sexe. Ses romans ont disparu des bibliothèques, mais l'un d'eux, *HARRY GUY, THE WIDOW'S SON* (1848), est

(1) Mrs. Hale, *Woman's Record*, cité par Hart, page 110.

présenté dans les annonces comme un roman maritime. Restée veuve et obligée de gagner par sa plume le pain de cinq enfants, Mrs Hale évoque sans doute dans ce roman les années de lutte à Portsmouth, N. H., sa ville natale.

Vers la fin de la période envisagée, deux écrivains gagnèrent la faveur du public. Leurs livres parurent presque tous pendant la décade qui précéda la Guerre Civile; mais y jeter un regard est nécessaire pour compléter le tableau du roman féminin. Susan Warner, avec la collaboration fréquente de sa sœur Anna, écrivit deux romans que les concierges s'arrachèrent, *THE WIDE, WIDE WORLD* en 1849, et *QUEECHY* en 1852. Ce sont tous deux des récits de la vie de famille où le problème religieux occupe la première place.

Mrs. E. D. E. N. Southworth est encore un nom à retenir. Femmes de chambre et midinettes trouvent encore leur pâture dans ces romans. Le premier en date, *RETRIBUTION*, parut en 1844, *THE DESERTED WIFE* en 1850. Ils furent suivis d'une série innombrable de romans, tous semblables par leur sentimentalité et la scélératesse de leurs personnages. Mrs. Southworth est un écrivain de peu de valeur, mais elle a exercé une très grosse influence. Le récit qu'elle fait de ses premières expériences dans l'art d'écrire illustre et explique à la fois sa technique mieux que le ferait un critique objectif :

« The circumstances under which this, my first novel, was written, and the success that afterwards attended its publication, are a remarkable instance of « sowing in tears and reaping in joy ». Thus my time was passed between housekeeping and schoolkeeping, my child's sick bed, and my literary labors. The time devoted to writing was the hours that should have been given to sleep or fresh air. It was too much for me. It was too much for any human being. My health broke down. I was attacked with frequent hemorrhage of the lungs. Yet still I persevered. I did my best for my house, my school, and my publisher. Yet neither child, nor school, nor publisher received justice... as for the publisher, he would reject whole pages of that manuscript which was written amid grief and pain and

toil that he knew nothing of. It was indeed the very melee of the Battle of Life. I was forced to keep up struggling when I only wished for death and for rest.

But look how it terminated. That night of storm and darkness came to an end, and morning broke down on me at last—a bright glad morning, pioneering a new happy day of life » (1).

Emma Dorothy Elizabeth Neville Southworth vécut jusqu'à la fin du siècle, guérie, semble-t-il, de sa faiblesse et arracha des pleurs et des soupirs à maints cœurs sensibles.

Parlons brièvement de Miss. A. S. W. Stephens. Elle doit sa formation littéraire à Neal, qui la connut quand elle vivait à Portland, Maine. Il l'encouragea et la dirigea, ce qui lui valut de remporter un prix de quatre cents dollars avec son histoire MARY DERWENT. Elle écrivit jusqu'à quatorze livres. La plus remarquable est l'histoire indienne, MALAESKA, publiée par Beadle comme premier livre dans ses fameux Dime Novels à couverture saumon. La sentimentalité et l'amour mêlés à une intrigue plus compliquée qu'à l'ordinaire, voilà le caractère de son œuvre. Malgré sa facilité de composition, ses personnages sont vivants et son dialogue excellent.

Le rayon des romans pour enfants fut abandonné presque complètement aux femmes. Cela est remarquable, car les femmes, on le sait du reste, ne savent pas les écrire. Les grands noms de la littérature pour la jeunesse sont presque exclusivement des noms d'hommes : Anderson, Grimm, Defoe, Swift, Carroll, Clemens, pour ne citer que les plus éminents et les mieux doués. Cependant, les femmes accaparèrent ce champ d'activité pendant les deux décades, 1830-1850. C'est pourquoi les livres d'enfants sont si « immature ». Presque tous les écrivains dont nous avons parlé dans ce chapitre écrivirent pour les jeunes. Ce sont des livres moraux, religieux, instructifs et médiocres. Cette production atteignit son apogée avec l'école « Little Lord Fauntleroy ». Mais les meilleurs ouvrages sortirent de la plume de

(1) Cité Hart, page 496.

Jacob Abbott en flots puissants. La série de ROLLO BOOKS, commencée en 1840, se poursuivit pendant 28 volumes : THE FRANCONIA STORIES, 10 volumes; MARCO POLO'S ADVENTURES, 6 volumes; HARPERS' STORY BOOKS, 36 volumes; LITTLE LEARNER SERIES, 5 volumes; JUNO AND GEORGIE SERIES, 4 volumes. Ecrits pour les enfants d'Amérique, ces récits d'aventures avec leurs jeunes héros plurent à l'imagination et provoquèrent l'enthousiasme des petits hommes les mieux élevés du temps. Aujourd'hui, ils semblent trop loin de la réalité, trop doux et trop consciencieusement virils. Ils nous permettent de voir quels idéals étaient proposés à la jeunesse de ce temps-là. La plantation de la bouture qui devait donner l'arbre doré de l'américanisme de la fin du siècle, c'est dans ces pages qu'on trouve sa nature. Il est peut-être inutile de faire remarquer que l'auteur était un pasteur.

Avant de quitter le domaine des mœurs familiales et des plaisirs juvéniles, il nous faut noter une qualité que ces écrivains eurent en commun : ils cultivèrent le même genre jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres de sa technique. Ils apparaissent d'abord comme de petits poètes lyriques, ensuite s'essayent aux contes moralisateurs, puis ils passent au roman, et souvent, à la fin de leur vie, composent des livres pour enfants. Les sommes payées par les *Ladies Magazines* et les *Children's Journals* sont peut-être pour quelque chose dans cette évolution.

CHAPITRE VIII

LES ROMANS MORALISATEURS

Le roman, il ne peut en être autrement, est un instrument de propagande. A vrai dire, on est en droit de se demander si le roman, simple récit d'événements, peut atteindre la grandeur si quelque thèse profonde ne communique de l'éclat à son sujet. Tout roman, pensons-nous, enseigne directement ou indirectement quelque vérité. Les grands livres, en général, instruisent par inférence; leur philosophie se dégage spontanément à la lecture. Dans la littérature américaine, des écrivains comme Frank Norris ou Dreiser brossent un tableau : au lecteur de l'interpréter comme une flétrissure de l'avidité capitaliste.

Les écrivains de la période envisagée n'essayèrent pas cette méthode d'une valeur artistique supérieure. Ils expriment nettement leur intention, la font ressortir dans le titre et attaquent les problèmes de front. Aussi leurs œuvres ont-elles peu de valeur. Mais alors on avait pour les œuvres partisans un appétit qui paraissait insatiable. Chaque année sortaient des presses des romans de propagande, bien que les sujets fussent limités.

Pour provoquer la révision d'un problème, il y a deux façons de s'y prendre : par la sympathie ou le ridicule. Les réformateurs importants de notre époque emploient avec un grand succès des armes comme la satire, l'ironie, et la raillerie contre les ridicules qu'ils peignent. Telle est par exemple la technique de Sinclair Lewis dans la plupart de ses livres. Avant 1850, cette méthode n'était guère en usage et les exceptions méritaient considération.

La seconde méthode, qui consiste à provoquer la sympathie pour les victimes d'un système ou d'un état de choses en dépeignant leur situation en termes poignants, est celle qui parut la plus séduisante aux écrivains du début du XIX^e siècle. Le public les a lus avec intérêt; aussi bien s'ils réussirent pratiquement, il n'importe guère qu'ils aient échoué au point de vue artistique. La Morale bourgeoise, avec son code, ses fausses valeurs, réglait la vie de l'époque. La plupart des problèmes discutés étaient faussés parce qu'on voulait à toute force les introduire dans ce moule; nous ne devons donc pas nous attendre à ce que ces romans de propagande soient très variés.

Manifestement, la grande discussion du siècle porta sur le problème de l'eau-de-vie. La majorité des romans enseigné par l'exemple. Un bon ivrogne, comme on en trouve souvent chez Dickens, est un individu inconcevable. Qui boit est ivrogne, l'ivrognerie est une lèpre morale qui n'engendre que misère et mort. Les écrivains s'efforçaient d'éloigner de la tentation, en les effrayant, ceux dont ils avaient la charge.

T. S. Arthur est le plus connu de ces auteurs de brochures sur la tempérance, grâce à son *TEN NIGHTS IN A BAR ROOM*. Nous y voyons une famille heureuse se dissocier à cause de la faiblesse des hommes qui la composent. A la fin, le retour à la vie saine rehausse leur lugubre vie. La pièce qu'on en a tirée, parsemée de chansons comme « *Father, dear father, come home with me now* », tient encore la scène. Et son appel au sentiment est toujours entendu. Une production récente de Broadway tira des larmes à un public joyeux et sophistiqué qui était là pour rire. Le directeur était forcé d'habiller les acteurs avec les toges de l'ancienne Rome pour tourner la scène en ridicule.

Dans *SIX NIGHTS WITH THE WASHINGTONIANS*, Arthur reprit son appel en faveur du renoncement à toute boisson alcoolisée. Mais l'intérêt du livre ne s'arrête pas pour nous aux services qu'il a rendus à la « cause ». Arthur est peut-être le meilleur exemple que cette période puisse donner d'un écrivain « à succès » au sens moderne du mot. Il connaissait l'art de la publicité, il comprenait même la valeur de la publication dans plusieurs maga-

zines à la fois. Il se créa un public, organisa et dirigea un petit nombre de périodiques en tête desquels venait ARTHUR'S MAGAZINE, et il fit de son médiocre talent une source de revenus appréciables. Aujourd'hui il ferait partie de l'élite de Hollywood.

Ses livres les plus significatifs pour l'iconoclaste moderne sont deux ouvrages pratiquement inconnus : AGNES THE POSSESSED (1848) et THE GOOD TIME COMING. Là, il traite du spiritisme et expose des idées confinant à des hérésies semi-religieuses, avec lesquelles son public « chrétien » ne sympathisait pas. S'il avait cessé de composer des contes moraux enseignant la droiture dans la vie privée, il aurait ajouté des œuvres durables à la littérature mystique. Mais la peur de s'aliéner son public le ramena dans son étroit sentier. C'était un homme d'affaires plutôt qu'un artiste.

Walt Whitman débuta comme auteur de livres sur la tempérance. Il occupe une place si considérable dans la littérature américaine que nous allons donner un compte rendu détaillé de FRANKLIN EVANS (1841), bien que les mérites en soient inexistant.

Un jeune homme, Franklin Evans, se rend par étapes à New-York. En route, il écoute pendant des heures une interminable légende indienne, sans rapport avec le reste du livre, pendant que la voiture roule sur les chemins de Long-Island. Il s'enivre dans « a musical drinking-house ». Ne s'arrêtant plus dans cette voie, il se met à aimer une « hoyden » qui se montre dure et vicieuse loin de la scène alors qu'elle avait séduit l'ivrogne derrière la rampe. Frank est congédié par Andrews, un intrigant dont les complots ont ruiné veuves et orphelins. Un autre patron le « balance », parce qu'ayant bu, il a oublié de remettre une lettre importante. Puis il assiste, stupéfait, à la mort d'une veuve, victime de la boisson; il adopte l'orpheline Mary et l'épouse. En apparence, il travaille à présent dans une fabrique, mais en réalité consacre la plupart de son temps à boire. Mary meurt des déceptions qu'il lui cause et Frank reste seul. Il descend la pente, passe à la mendicité, au crime, et à la prison. Il en est tiré par le père d'un enfant qu'il a sauvé de la noyade.

Une autre longue histoire interrompt le récit qui nous fait connaître les aventures d'un certain Marchion. L'ami de Frank, Mr. Lee, apprend que sa femme, Mrs. Lee, a l'habitude de boire du gin. De désespoir, il lègue sa fortune à Frank qui s'amende et mène désormais une vie heureuse.

S'il y a une morale dans cette histoire stupide, c'est qu'un ivrogne invétéré peut toujours espérer hériter d'une belle fortune. Frank qui répandait le malheur parmit tous ceux qu'il approchait surgit à la fin confortablement installé et vêtu de beaux habits.

Le lecteur de ce livre d'enfant pour adultes n'aura plus confiance dans la sincérité de *LEAVES OF GRASS*; le même homme a-t-il pu écrire dans sa vie cette brochure sur la tempérance et *CHILDREN OF ADAM*? Non, à moins qu'il ne soit un poseur, prêt à sacrifier ses convictions à l'espoir du gain. C'est le doute qui subsiste après que l'on a suivi jusqu'au bout les aventures de ces ivrognes. Tout au plus pouvons-nous essayer de l'excuser en regardant ce court roman comme une erreur de jeunesse.

Les écrivains qui traitèrent la question sont aussi nombreux que les mouches au printemps et presque aussi « importants », car ils vous importunent sans faire grand mal. Si on voulait les dénombrer, il faudrait citer Damrell, Thayer, Hulin, Hunt, Dr. Springwater, et William Dunlap, dont le théâtre les biographies sont bien supérieurs. Aujourd'hui, la gravité de ce groupe nous fait rire silencieusement, mais de leur temps on les lisait avec un sérieux extrême. La *NEW-YORK PUBLIC LIBRARY* possède des milliers de ces brochures réunies dans la *Black Collection*, où le curieux peut retrouver l'enthousiasme moral d'une époque révolue.

L'esclavage et le système économique qu'il servait sont attaqués et défendus avec vigueur, mais par intermittence. Ce problème particulier atteignit sa pleine maturité dans la décade qui précède la Guerre Civile. Pendant la période qui nous occupe, peu de livres virent le jour; cependant l'un d'eux, par sa puissance, mérite d'être tiré de l'oubli. *THE SLAVE* ou *ARCHIE MOORE* (1836) est l'unique roman écrit par Richard Hildreth, le scr-

puleux historien. L'auteur le composa à vingt-neuf ans sous l'empire d'un grand enthousiasme; c'est pourtant le même homme qui compila si posément une histoire d'Amérique depuis la Colonisation jusqu'au Congrès de 1820. Il lance les flammes qu'il vomissait dans ses articles littéraires traitant de l'annexion du Texas.

Les premières lignes pourraient suffire au lecteur pour rejeter ce récit sans aller plus avant. « Mine are no silken sorrows, no sentimental sufferings », s'écrie Archie, et il a raison, mais il aurait pu exprimer cette pensée d'une manière moins douçâtre. En vérité, l'esclavage y est présenté sous un jour si affreux qu'il fait frémir d'indignation l'abolitionniste nordiste quand il revêtit son uniforme de croisé. Archie est esclave sur la plantation du Colonel Moore, de Virginie. Il est le fils presque blanc de son maître et de l'une de ses esclaves. Le Colonel est un gentilhomme parfait, mais « this circumstance did not hinder him, any more than it does any other American planter, from giving a very free indulgence to his amouros temperament among his numerous slaves. » Archie devient domestique au service personnel de son demi-frère James. Les enfants grandissent ensemble dans une libre camaraderie et la jeunesse d'Archie est heureuse. Mais James meurt et Archie doit servir son autre demi-frère, Master William, qui se conduit envers lui en dictateur mesquin et cruel. Pour échapper à cette persécution, Archie préfère travailler aux champs comme un « field nigger ». Stubbs, le surveillant, le traite sans pitié, espérant briser son orgueil. Archie tombe amoureux de sa demi-sœur Cassy, qui est une autre bâtarde mulâtre du Colonel Moore. Ils se marient en secret. Mais voici que le Colonel veut faire de Cassy, sa propre fille, sa maîtresse. Pour ne pas subir cette horreur, Archie et Cassy s'enfuient. Mais une récompense de cinq cents dollars les arrête; Cassy est forcée de cravacher son mari comme prix de sa révolte. Archie est vendu au Major Thornton qui est un bon maître. Mr. Robinson rencontre Archie sur la route et, parce qu'il lui déplait, le fouette brutalement. Le Major Thornton tue d'un coup de pistolet cet homme violent; l'esclave est

ainsi vengé. Mais le cours paisible de la vie d'Archie est de nouveau brisé; le Major Thornton meurt de la fièvre. Les esclaves sont vendus au marché de Washington et Archie est embarqué sur une goélette à destination de Charlestown. Le navire fait naufrage en route; un bateau de New-York sauve Archie; débarqué à Norfolk, il est de nouveau vendu, cette fois à un gentilhomme de la Caroline du Nord. Il retrouve Cassy et le premier volume se termine sur cet épisode.

Le second volume est l'histoire des mésaventures de Cassy. Après la vente d'Archie, le Colonel Moore a continué de la traquer, mais elle lui échappe pendant quelque temps en l'appelant « Père ». Elle se sauve ensuite, et la voilà en route pour Baltimore quand un marchand d'esclaves l'arrête. Il l'aurait violée sans l'intervention de deux dames de la Caroline qui l'achètent. Ainsi Cassy se trouve chez la famille qui possède son mari. Archie et Cassy ont ensemble quelques années de bonheur, et ont la joie d'avoir un fils. Mais des jours sombres enveloppent Mr. Carleton : tout ce qu'il possède est saisi et vendu par ses créanciers. Le Général Carter de Savannah achète Archie qui va travailler dans les plantations de riz et de coton de la côte, où les conditions sont incroyablement dures. Archie organise une bande pour voler du riz qui leur permettra de durer. Il trompe l'agent de police en faisant porter par ses camarades des chaussures fabriquées en cachette plus grandes qu'il ne serait nécessaire. Cela finit par le lynchage d'un nègre innocent qui a les pieds naturellement très grands. Martin, le surveillant, dans un accès de colère, tue la femme d'un nègre du nom de Thomas. Archie et Thomas se réfugient dans les marécages et attendent l'occasion de s'emparer de Martin, que Thomas exécute d'une balle dans la tête. Les deux nègres vont travailler dans le Nord où Archie est favorisé par sa peau blanche. Ils sont arrêtés en Pensylvanie et à New-York; mais Archie réussit à parvenir jusqu'à Connecticut et enfin à Boston, où il s'embarque à destination de Bordeaux. Il est fait prisonnier par un bateau anglais dont le capitaine l'a déjà maltraité sur le brick « Two Sallys », mais il finit par s'installer en Angleterre en homme qui a de

l'argent après une vie de corsaire. Il envoie des agents en Amérique pour retrouver sa femme et son enfant, mais leurs recherches demeurent vaines. Le livre finit sur une note de désespoir, car Archie décide de retourner au pays qui lui a été si cruel afin de rechercher les êtres qu'il aime tant.

De telles choses ne se produisaient sans doute pas dans le Sud d'avant la guerre à une échelle comme celle-là. Mais cela n'enlève rien à la force du livre. Le personnage d'Archie a hérité de son père les traits de caractère qui appartiennent au maître, comme la fierié, la loyauté, le courage, et l'intelligence. Cependant, avec cette nature il est obligé de se soumettre au système vicieux de servitude qui lui ôte tout moyen de faire usage de ses talents. La noblesse de ses sentiments le pousse inévitablement à se révolter contre l'esclavage et son hérédité lui donne le courage de garder la tête haute dans les milieux les plus servils. Ce roman, sous bien des rapports, a plus de vigueur, bien que moins émouvant, que *UNCLE TOM'S CABIN*.

D'autres écrivains consacrèrent des romans entiers à ce sujet et à ses corollaires. Nous avons déjà rendu compte de *THE PARTISAN LEADER*, de Tucker. *AMANDA*, de H. W. Brisbane, en 1848, reprit le thème de l'esclavage d'une manière frappante. Le sujet s'introduisit naturellement dans des romans d'un genre différent ; Kennedy, Simms, et Caruthers le traitèrent timidement. Il fit son apparition dans les livres pour la jeunesse avec *THE YOUNG ABOLITIONISTS*, de Mrs. J. E. Jones. Mais les grandes batailles devaient se dérouler plus tard ; ce n'étaient là que les escarmouches préliminaires.

On évita avec soin de prendre la religion pour sujet de roman. Après les condamnations en chaire des écrits romanesques, les romanciers eurent la prudence d'éviter cette question délicate. Les problèmes religieux sont abordés d'une façon conventionnelle et irritante. *THE SEA LIONS*, de Cooper, est un exemple d'orthodoxie sévère, de protestantisme soumis. Mais *MARGARET*, de Sylvester Judd, est le modèle du genre. On a pu l'appeler « the most emphatically American book ever written » (1). Nous som-

(1) J.R. Lowell, cité par Hart, page 194.

mes les témoins des souffrances qu'endurent une jeune dame au cœur de la Nouvelle-Angleterre. La première partie décrit la vie simple et rustique avec une fidélité véritable, mais par la suite le livre se perd dans les royaumes de l'abstraction. L'intrigue est obscurcie par un transcendentaliste insipide. Ce qui fait la valeur du livre est la vigueur des peintures du milieu post-révolutionnaire. Il nous donne l'impression d'avoir été écrit pour prouver que les unitairiens pouvaient aussi donner des livres de qualité (1). L'ouvrage ne fut pas accueilli par des louanges sans réserves. Un critique fait remarquer que « the state of society is not only dreary and disgusting, but one-sided and unjust... The author has fallen into a sort of cant... Angry lamentation over the fallen church » (2). Signalons en passant que l'édition de 1856 de ce livre avec les croquis de Darley est peut-être la plus belle qui soit sortie des presses avant la Guerre Civile.

Les écrivains catholiques n'hésitaient pas à indiquer franchement leur situation. Deux romans de conversion au catholicisme, CHARLES ELWOOD (1840), par Orestes Brownson, et THE STUDENT OF BLENHEIM FOREST, par Mrs. Dorsey, sont des exposés qui méritent d'être lus.

Mais ce fut le Révérend C.C.Pise qui servit le mieux leur cause. Ses nouvelles habiles, THE INDIAN COTTAGE et FATHER ROWLAND furent publiées pour la première fois en 1820, mais réimprimées en 1831. On voit trop clairement le but qu'elles visent, et on ne peut en faire grand cas dans une histoire de roman. Reconnaissons qu'elles constituent un plaidoyer habile et modéré en faveur de la foi catholique.

FATHER ROWLAND se passe sur les rives du Potomac dans le vieux château du Général Wolburn. La femme du général est catholique, elle élève ses deux filles dans la vraie religion; Mose, l'esclave noir le plus vieux de la plantation, est un catholique romain convaincu. Le prêtre du lieu, le Père Rowland, est prié à dîner. Après un joyeux repas, la conversation en

(1) Van Doren, *The American Novel*, page 57.

(2) *North American Review*, Vol. CXXX, page 102.

arrive à la religion. Le Père Rowland disserte d'une manière attrayante et tout à fait orthodoxe sur les mérites de la croyance catholique. Il n'évite pas les sujets controversés, mais traite avec audace des questions comme le schisme de l'église sous le règne d'Henry VIII. Parfois, les arguments semblent un peu forcés, mais nous n'avons plus le sentiment d'écouter une conversation; nous assistons à des homélies, mais la fin approche. Toute la maisonnée, général compris, est convertie ou fortifiée dans sa croyance. Le petit livre se termine par l'enterrement de Mose, qui est mort dans la vraie religion.

C'est du roman franchement didactique et qui ne s'en cache pas; aussi point n'est besoin de l'excuser. Son but est atteint par un récit qui, s'il n'est pas brillant, est au moins facilement intelligible.

En 1845 parut ZENOSIUS, du Père Cornelius Pise. C'est une allégorie consciencieuse à la manière de Bunyan, traitant du problème éternel de la faillibilité de l'âme humaine, qui s'achemine par la vie vers l'éternité. On peut regarder l'auteur de ces récits spirituels comme le seul catholique orthodoxe qui a porté sa foi dans des œuvres littéraires.

Un livre amer intitulé THE PRIEST'S TURF CUTTING DAY et signé M. (T. C.) offre l'attaque la plus virulente contre le catholicisme que le siècle puisse présenter. C'est une histoire d'Irlande racontée dans la veine de Swift, pleine de sarcasmes à l'adresse des habitants du pays et de son clergé. L'humour et la bouffonnerie y sont d'un genre qui révolte. Le village de Ballywhoologuin est décrit dans toute sa malpropreté; le Père Mick Murphy est en train de faire un de ses discours immodérés et avides quand les troupes anglaises arrivent pour occuper la ville. La maison du seigneur de l'endroit est incendiée et le crime en est attribué injustement à Murphy Dhun : il est pendu, mais sauvé de la mort par un collier d'acier. Après sa pendaison, il est dépendu, mort en apparence, mais en fait bien vivant. Il se cache dans les environs, se vengeant sur les véritables coupables, en les visitant sous la forme d'un esprit. Pourquoi une personne en Amérique se sentit obligée d'écrire un tel livre restera un

mystère. En dernière analyse, ce n'est qu'un roman stupide.

Des écrivains s'attaquèrent à certains aspects du Christianisme, mais d'ordinaire sans violence. L'activité des missionnaires en Polynésie fut stigmatisée par Melville, mais en cela il est presque seul. Ailleurs, le sujet était examiné avec un décorum exagéré, comme dans le cinéma américain d'aujourd'hui.

Maints romanciers, Cooper particulièrement, ont critiqué en bloc l'état de la nation ou certains aspects de la vie contemporaine, mais ce fut occasionnel. Les quelques exceptions méritent qu'on les mentionne.

RALPHTON, de A. H. Bribane, relève de ce genre, non qu'il soit intéressant à lire, mais parce que dans toute notre littérature rien ne lui ressemble. Il veut dépeindre la Caroline du Nord en 1776 et en fait c'est un roman de philosophie politique et un essai sur les dangers d'une éducation étrangère. Frank Ralphton est un jeune homme qu'éduque le Père Duane. Cette éducation consiste surtout en de longues conférences sur le gouvernement, sur Rome, l'Autriche, pays qui est « governed by a prince rather than by principles ». Les côtés politiques de la religion sont examinés d'une façon ennuyeuse, les affaires intérieures de la nation méticuleusement analysées. La conclusion est, semble-t-il, que le Gouvernement Fédéral devrait être indépendant des Etats. Une étrange affirmation retient l'attention du lecteur; les trois grandes choses qui aient de l'importance dans la vie sont la Religion, le Gouvernement, et la Richesse. La réaction du lecteur le moins cynique sera de se demander quel genre d'homme a pu oser associer des idées aussi éloignées.

Harro-Harring met un peu de tout dans son roman DOLORES (1847), qu'il appelle roman historique sur l'Amérique du Sud. Le sous-titre fait savoir que des « episodes on Politics, Religion, Socialism, Psychology, Magnetism, and Sphereology » viennent donner du lustre au livre. Ce roman ayant disparu des rayons de nos bibliothèques, le lecteur sera en peine pour goûter ce ragoût.

Découvrir FALL RIVER (1834), de Mrs Williams, est aussi inattendu que le livre est original. L'histoire se passe dans une ville

manufacturière, mais d'un genre diamétralement différent de ce qu'on pourrait attendre d'une femme. A mesure que nous tournons les pages de ce volume desséché et flétri, nous ne cessons de penser « voilà un auteur que Dreiser aurait voulu connaître ». Cela ne signifie pas que FALL RIVER soit un grand roman, mais bien plutôt qu'il est écrit avec une conviction brûlante et qu'il traduit la réalité. La scène est débarrassée de son décor et les personnages, sans leur maquillage, arpentent les planches. Miss Cornell, jeune ouvrière, fait appeler le médecin. Elle apprend qu'elle aura bientôt un enfant. Elle confie au docteur que le père de l'enfant est le pasteur méthodiste de l'endroit, Avery. Quelques jours plus tard, on découvre Miss Cornell pendue dans la ferme de Durfee. Avery essaie de quitter le pays, mais il est arrêté et jugé. Le procès est relaté tout au long avec une crédibilité qui nous rappelle AN AMERICAN TRAGEDY. On introduit les témoins de moralité qui attestent la valeur morale de l'inculpé. Des lettres sont produites pour montrer la pureté des relations entre Avery et Cornell. La calomnie ne respecte pas la mémoire de la pauvre morte. La plupart des dépositions sont faussées par la défense qui cherche à établir un alibi. L'avocat d'Avery parvient à prouver que l'accusé se trouvait dans deux autres endroits au moment du meurtre ! Avery est acquitté.

Le récit est écrit d'un style vivant, un style journalistique, tendant à ce dépouillement qui ne devait s'affirmer qu'un siècle plus tard. L'amertume de l'auteur contre le Méthodisme ferait les délices d'Herbert Asbury, et sa courageuse attaque contre les injustices sociales fait d'elle un digne successeur des premiers libéraux de Rhode Island où elle a vécu.

Mrs. Williams donna deux autres romans qui ne se comparent pas avec FALL RIVER... ARISTOCRACY (1832) a pour but avoué d'abattre les « high notions » qui font la ruine des familles. Un peu de l'esprit et de la force qui anima Howells dans THE RISE OF SILAS LAPHAM enflamme l'auteur, bien qu'elle n'ait pas le talent de rendre ses études sociales attrayantes. Esquisser l'intrigue est chose aisée. Le seigneur Holbey part avec sa famille pour la ville en 1801. Une orpheline, Adelaide Melville, fait partie de

la maisonnée. La fermeté morale du seigneur décline. Le parfait vieillard des rives du Delaware devient le perfide conspirateur de la cité. Il donne sa fille, une arriviste, en mariage, puis complotte l'assassinat du Président Jefferson et l'entrée de Napoléon en Amérique. Adelaide rapporte ces faits au Président lui-même, le complot est déjoué, la famille des Holbey se désagrège et, pour comble, Adelaide épouse Sidney « a noble clergyman in poor health ». L'auteur était une véritable démocrate jeffersonienne qui faisait de son mieux pour montrer les maux qui résultent de l'ambition sociale.

Son dernier ouvrage, *THE NEUTRAL FRENCH* (1841) a un tout autre ton. C'est le récit des aventures qui arrivent aux émigrés de la Nouvelle-Ecosse, de leurs persécutions et de leurs souffrances. Le thème d'*EVANGELINE* apparaît pour la première fois dans les lettres américaines.

Pris dans leur ensemble, les romans de propagande semblent aujourd'hui côtoyer le ridicule. Les souffrances, les désastres sont dépeints d'une manière si extravagante que le lecteur reste sceptique sur leur réalité. Mais le fait qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que ces romans avaient du succès auprès du public et qu'ils réussirent à provoquer la sympathie.

Les critiques les condamnent seulement lorsqu'ils vont contre les conventions. Leur efficacité fut probablement limitée par le fait que seuls les lisaient qui n'avaient pas besoin du salut qu'ils offraient.

CHAPITRE IX

RAILLEURS ET SATIRIQUES

Nous associons ces deux termes parce que ni l'un ni l'autre ne suffit à lui seul à définir la matière de ce chapitre. Le mot satirique s'est éloigné de son sens originel et il est bien vague. Le terme railleur renferme un élément de dédain et de moquerie qui accompagne la satire. Les romans que nous allons maintenant considérer participent des deux.

On ne pouvait parler qu'avec une extrême circonspection de certaines croyances et de certaines institutions sacro-saintes aux yeux de nos ancêtres. Nous avons vu combien rarement la religion, même sous ses plus méprisables aspects, était soumise à la critique. Le Sud respecta même l'esclavage.

Toute civilisation a cependant reconnu que la satire est la manière de critiquer la plus efficace. Sous ses formes variées, de l'ironie aimable jusqu'au sarcasme, elle sert à corriger les idées de grandeur et à neutraliser les conventions pompeuses.

Ce genre de critique mordante manqua à la période littéraire que nous considérons, qui fut essentiellement romantique. Mais heureusement quelques artistes avaient assez de métier pour produire des ouvrages suggestifs. Cooper allait dans ce sens lorsqu'il écrivit *THE MONIKINS*; Melville nous a certainement donné une critique cosmique dans *MARDI*. Ces deux auteurs châtièrent la civilisation d'alors; Paulding a fait la satire de la littérature

dans KONINGSMARKE, et Mathews de la politique dans THE CAREER OF PUFFER HOPKINS. Nous pouvons maintenant compléter cette liste par un groupe d'écrivains habiles qui s'attaquèrent chacun avec hardiesse à ce qui les choquait particulièrement.

Le pseudonyme Oliver Bolokitten nous a donné une attaque violente contre l'égalité des nègres. Il nous montre l'Amérique en l'an 19.. de notre Seigneur, époque où le mélange des races sera complet. THE CITY OF AMALGAMATION (1835) est, à la fois, fantastique et pénétrant. La manière en est toujours vivante. L'auteur inconnu, un homme évidemment parvenu, fut sans doute de convictions fortes, qui connaissait son Swift, car le sarcasme y est aussi mordant que celui que le Doyen anormal décochait à ses ennemis personnels. Il ne nous surprendrait pas d'apprendre que quelque homme d'affaires en vue, qui ne pouvait se permettre de signer une pièce si acerbe, se cache derrière ce nom de plume ; ou peut-être quelque Ambroïse Bierce embryonnaire lança-t-il cette unique et puissante attaque contre l'égalité des nègres puis se confina dans un silence chagrin pour le reste de sa vie.

Le narrateur commence son histoire par une banale discussion du monde comme réunion des causes. Le but est de transporter le lecteur à plus d'un siècle dans le futur à la grande cité d'Amalgamation, qui est née du mélange de la race blanche avec la noire. A cette ville arrive un bateau qui amène quatre personnes, deux hommes blancs et deux femmes noires. L'auteur rencontre ce groupe alors qu'il se rend pour la première fois à l'église. Celle-ci est pourvue d'un « novel whirligig » qui chasse les odeurs du mari et de la femme. On passe d'abord dans la chambre de chauffe pour enlever l'odeur, puis dans la parfumerie où, à force d'être battues, les filles deviennent propres, et où le nez des hommes reçoivent un traitement qui en émousse la finesse. Ce prestigieux et assez douloureux bain turc une fois pris, Oliver et son ami Hoffle se promènent dans les rues de la ville où maints spectacles étranges les retiennent, entre autres des « amalgated horses and cows ». Ils rencontrent un Mr. Sternfast qui s'est marié avec une femme blanche, parce

que les poils de son nez étaient tombés et qu'en conséquence le remède contre la puanteur des nègres qui lui aurait permis de se croiser avec une noire ne pouvait agir sur lui. Ils vont tous rendre visite à une étrange créature, l'homme moitié blanc et moitié noir, qui leur vend son autobiographie, *THE MEMOIRS OF BOGE BOGUM*, qui en quatre chapitres raconte sa mésaventure. Il est fils d'une Anglaise blanche et d'un homme noir d'Afrique. Les corpuscules noirs et blancs se livrent un combat terrible dans son corps. « Quand l'aube luit sur la région intestinale », une scène horrible s'offre aux regards. Les corpuscules anglais souffrent de la faim, mais malgré leur faiblesse défendent le foie avec courage. Ainsi vit le pauvre Boge, victime de cet incessant conflit interne.

Oliver retourne à l'église où il entend un sermon provocant; des nègres l'attaquent dans la rue, il s'en tire de justesse. Il assiste à une réunion au cours de laquelle un nègre raconte l'histoire d'une taupe qui ne peut survivre à sa mise en liberté. « *Life be more in' habit den in anything else.* » Notre héros fait encore une visite au Zoological Boiler où les « *shameful propensities are expunged* ».

L'idylle s'introduit alors dans le roman. Julia, fille du blanc Sternfast et de sa blanche femme, est une créature d'une beauté merveilleuse. Son père qui croit que le « *manure is ambrosial* » lui a ordonné d'épouser un nègre. Une longue discussion s'élève sur le sujet de savoir si un homme blanc peut aimer une négresse. Au cours de la controverse l'auteur dirige son tir contre certains individus qui sont des portraits si peu voilés qu'il est presque possible de les identifier. Un nègre, Cosho, semble devoir épouser Julia avec l'approbation pleine et entière du père de celle-ci. Ossleton, homme blanc qui aime Julia, évince ce prétendant. Sternfast cependant s'obstine à vouloir ce mariage, et organise un grand bal. Pendant la fête Julia s'évanouit, Cosho le fiancé est donné pour mort, et Julia est emportée par un robuste nègre du nom de Wyming. Drogée à l'opium, elle se marie avec son sauveur. Le jeune époux demande alors du savon et de l'eau, se lave et c'est Ossleton qui sort de dessous ce déguisement.

Cette façon ironique de traiter le problème nègre a donné un ouvrage puissant. Il dégage vraiment l'odeur du noir qui transpire. Les efforts hideux pour enlever l'odeur dont on ne peut se défaire, comme le sang des mains de Lady Macbeth, sont racontés d'une manière à rendre malade, mais avec une chaleur indéniable. Au point de vue de la composition, le roman est défectueux, mais l'énergie de l'expression lui conserve sa vitalité.

Sous le nom de plume d'Aesop, un autre Swift du *xix^e* siècle servit à dissimuler un homme désenchanté et morbide. *THE HYPOCRITE* (1844), titre en apparence innocent, traite un sujet jusqu'alors inconnu dans la littérature américaine, la lèpre morale des femmes de la Nouvelle-Angleterre. L'histoire commence d'une manière amusante par le récit de plusieurs mauvaises farces que le jeune narrateur joue à sa famille. Il apprend à écrire sur des œufs avec de la cire et du vinaigre, de telle sorte que l'inscription donne l'impression d'être à l'intérieur de la coquille. Il couvre deux œufs de ces mots mystérieux : « To your tents, O Israël » et « I as that I am ». Lorsque son père voit cette écriture magique, le pauvre homme devient fou et le reste. Le docteur qui le soigne passe ses visites à ranimer la mère de la famille qui a gardé assez d'esprit pour ne pas résister à ses avances amoureuses. La farce suivante de notre plaisantin est de faire sonner la cloche de l'église par des fils invisibles. Ces chapitres d'introduction sont une terrible accusation contre la manie religieuse portée au dernier degré de l'hystérie.

L'auteur porte ensuite son attention sur les vices très répandus dans les villages de la Nouvelle-Angleterre. Il décrit le Yankee d'une plume cruelle, nous montre la vie rurale sur les collines de la Nouvelle-Angleterre, incroyable à moins d'avoir prévu *DESIRE UNDER THE ELMS* de O'Neill. Dans cet ordre d'idées, le « bundling » est décrit avec un luxe de détails qu'on ne rencontre nulle part ailleurs dans la littérature de l'époque. Le vieux grand-père déclare que de son temps il n'y avait que trois femmes vertueuses dans toute la Nouvelle-Angleterre.

Des personnages nouveaux et horribles entrent en scène. Ichabod Crane est un maître d'école doux, mais Saint-Bullneck est une brute. Après une vie de vols et de crimes horribles, il est pris par ceux qu'il a lésés ; il a le « scrotum snipped » comme châtiment. Il ne survit pas à ce traitement grossier mais juste. Nous faisons la connaissance de Mr. Eastman, innocente victime d'un accident qui résulte du « bundling ». Ce sujet est alors réintroduit, et le livre se termine par un essai sur ce vice.

Une critique si étonnante doit être étudiée plus à fond. L'auteur n'est pas un écrivain amateur, sa connaissance des grands satiriques transparaît dans maintes pages de son livre. Les noms des personnages rappellent Bunyan. Son indignation est, semble-t-il, sincère, si l'expression en est ordurière. Il est de ces gens qui haïssent tellement le vice et l'immoralité qu'ils ne peuvent en parler sans épargner les détails les plus scabreux. La psychologie de l'auteur n'est pas sans évoquer celle du missionnaire de Somerset Maugham dans RAIN.

Elnathan Elmwood est le pseudonyme sous lequel a écrit le talentueux Dr. Greene, M. D., humoriste et rédacteur en chef de la NEW-YORK EVENING TRANSCRIPT. A YANKEE AMONG THE NULLIFIERS est composé de cette manière facile et gracieuse qui est celle du journaliste professionnel. De nombreuses railleries que le Dr. Greene semble toujours prêt à décocher lui donnent de la fraîcheur. Outre cette légèreté de touche, il s'efforce vraiment de rendre la culture sudiste agréable aux yeux d'un nordiste transplanté.

Un jeune Américain, gradué de Cambridge (Harvard College), s'engage comme précepteur dans la plantation d'un gentilhomme dans la Caroline du Sud. Il s'éprend de sa charmante élève Henriette Harrington. La cour qu'il lui fait est pleine d'esprit :

« How do you decline *amo*, to love? »

« I'm sure I shall never decline It. »

Le Yankee transplanté se porte candidat pour le Congrès, mais c'est un nullificateur qui l'emporte. Dans une vente de chevaux qu'il décrit avec humour, nous voyons un cheval sans queue « re-tailed » par un astucieux Yankee.

La prévention que le Sud nourrit contre le Nord est discutée assez longuement. Puis c'est une allégorie sur le travail libre et le travail des esclaves qui a de la force. Jack et Bill, les fils du fermier Applegate, se lancent dans les affaires. Jack exécute lui-même son travail manuel, mais Bill loue une foule de singes dirigés par un orang-outang. A cause du gaspillage des singes il est obligé de prélever une somme sur le rendement de son organisation, à la façon de l'économie du New Deal. Bien entendu, la plantation va de mal en pis, alors que Jack prospère dans les mêmes conditions.

La finesse des Yankees du Connecticut est illustrée par l'épisode du vendeur de montres qui en vend une « *guaranted not to vary 1 1/2 minutes in six months* ». Quand le vendeur revient six mois plus tard, l'acheteur se plaint que sa montre n'ait jamais marché, « *Well* », répond le Yankee, « *then it certainly has not varied* ».

A la fin du roman, Elnathan épouse Henriette et devient manufacturier dans le Sud qu'il a appris à aimer comme son pays d'adoption.

Ce livre est peut-être la critique la plus aimable qu'on ait faite de l'intolérance durant cette période. Il mérite sa place à côté de *THE KENTUCKIAN*, de Caruthers, comme exemple d'affabilité.

Jetons un regard sur *DODIMUS DUCKWORTH* pour avoir une vue complète du talent de Greene. C'est une satire amère et joyeuse de la profession médicale. Le héros, Duckworth, est d'origine anglaise, son nom dérivé probablement de la forme plus longue Duckworthy (digne d'être plongé dans l'eau). Il est : « *no sourcrout making, buttermilk swilling sort* ». Il est né pendant une tempête de neige en Nouvelle-Angleterre, au milieu de paysages rustiques. Il est si intelligent que sa mère doit lui souffler quand il récite l'alphabet : « *Bee, you dunce, you.* » Il est mis en apprentissage chez le Docteur Whistlewind qui remarque « *there's something in your head besides brains, and I'll make a doctor of you yet* ». Il pratique la médecine d'une façon si étonnante (il extrait deux dents d'un coup) qu'il devient le morticole le plus célèbre de la région. Il médite

d'opérer les gens qui ont du chagrin. Il finit par s'adonner à la boisson et meurt de *delirium tremens* à l'âge de quarante ans. Sur sa tombe ces simples mots : « Here lies Dr. Dodimus Duckworth, A.N.Q. » Personne ne sait ce que ces initiales représentent.

C'est un véritable plaisir que de lire des pages aussi pleines que celles-ci d'humour satirique. Greene avait une riche nature et possédait un style agréable. Il voulait aussi sans doute que nos livres fussent agréables au regard, car les siens sont peut-être les seuls de l'époque à être imprimés en caractères lisibles. Cet aspect peut déjà prévenir le lecteur en leur faveur.

Greene n'a pas d'égal pour diriger les flèches de sa critique contre les idées admises sans perdre son humour ou sa légèreté de touche. En plus de ses attaques contre le sectarisme et la profession médicale, il fit la satire des conditions sociales des villes, des procédés envers les prisonniers et autres tares de la société. La vivacité de sa technique ne doit pas faire oublier le sérieux de ses intentions (1).

Charles F. Briggs est encore un journaliste professionnel dont les écrits furent populaires. Il se rattache aux satiristes par un seul roman, *THE ADVENTURES OF HARRY FRANCO* (1839). L'ouvrage a pour sous-titre *A TALE OF THE GREAT PANIC*. Les aperçus que Briggs nous donne de la vie commerciale pendant la grande désorganisation de 1837 ne sont pas brillants, mais ils n'ont pas leurs pareils. Il regarde la charlatanerie des grosses affaires sans la myopie de ceux qui croyaient que la prospérité n'aurait pas de terme. Il nous semble digne de remarque qu'un romancier ait eu une conscience suffisante des obligations de la littérature envers la postérité pour se faire l'historien de l'événement le plus significatif de la décade.

(1) Sabin mentionne une brochure de soixante pages intitulée : « *The People's Doctor* », écrite par le Dr. D. Drake de Cincinnati. Je n'ai pas vu ce livre ni trouvé sa date de parution, mais la similitude des noms propres et des initiales me fait croire que c'est le sujet de la satire de Greene sur la profession médicale. C'est, présumons-nous, un compendium des connaissances utiles, une sorte de livre de médecine pratique à l'usage des familles.

Harry est un jeune homme d'un village de province, à qui l'on reproche sa pauvreté. Il décide de faire son chemin dans le monde et part pour le séjour des riches, New-York City. En route, il se lie avec un voyageur qui admire beaucoup Bulwer. Ils dînent ensemble d'huîtres et de beefsteak, et Harry apprend qu'il faut « *always judge a table by the salt* ». Son premier jour dans la ville se passe dans les cafés et à une vente aux enchères, où sa jobarderie lui fait faire un achat ridicule. Dans une joyeuse réunion où il se rend, il rencontre une jeune fille charmante, Georgianna de Lancy. Il s'introduit dans la haute société, et bien que ses habits soient « *too healthy* » pour l'aider dans ses ambitions, car « *they have never suffered a fit of any kind* ». Il sombre dans la routine d'une maison de famille, rend visite à un phrénologue et s'engage chez les pompiers, organisation qui se révèle être « *a false alarum* ». Puis il s'en va au bord de la mer, à Buenos-Ayres et dans la Pampa. De retour à New-York, il s'essaye à la spéculation; mais il se fait encore rouler. Il devient employé dans le bureau de Marisett, l'oncle de Georgianna. Il est envoyé à la Nouvelle-Orléans comme agent. Une panique survient, et la compagnie pour laquelle il travaille sombre. Il revient à New-York pour trouver le monde sens dessus dessous. Ceux qui étaient riches sont maintenant pauvres. Un cousin orgueilleux qui l'avait rabroué jadis doit se contenter d'être le racoleur d'une maison publique. Sa propre famille dans le petit village était devenue riche, car maintenant elle a des terres. L'oncle opulent de Georgianna est banqueroutier et s'est enfui avec sa nièce à la campagne. Harry les y suit, perd leurs traces, fait naufrage sur les côtes de la Caroline du Nord et on le retrouve, inanimé, sur la plage de la plantation de Georgianna. C'est ainsi qu'il gagne le cœur de la dame qu'il aime.

La facture du roman est assez bizarre. Harry est dépeint comme un jeune homme simple d'esprit mais normal qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. Les scènes de la ville, les hommes d'affaires plastronnant évoquent le Colonel Sellars, de Mark Twain. L'incroyable rencontre fortuite à la fin, si populaire à

l'époque, le naufrage près de chez la bien-aimée ne doivent pas empêcher le lecteur de croire que Briggs sait ce qu'il fait et qu'il est ironique. Somme toute, le roman est supérieur à la moyenne des livres du genre Horatio Alger. Il essaie de peindre la présomption du monde des affaires, suspendu à un ballon-saucisse que la plus petite épingle pourrait crever.

THE ADVENTURES OF TIMOTHY PEACOCK (1835), du D. P. Thompson, qui habitait la Nouvelle-Angleterre, est un livre qui mérite d'être sauvé de l'oubli, ne serait-ce que parce qu'il est l'attaque la plus audacieuse qu'on ait jamais lancée contre la Franc-Maçonnerie. L'exemplaire de ce roman, qui se trouve à la NEW-YORK PUBLIC LIBRARY, porte sur la page du titre un avertissement au crayon, d'une écriture courante et presque effacée par le temps et l'usure, prévenant le lecteur que la mort l'attend peut-être s'il continue ce livre diabolique. C'est au moment où une campagne terroriste battait son plein que Thompson écrivit cet ouvrage; la Franc-Maçonnerie passait pour régner par la force sur son royaume caché et les crimes les plus odieux lui étaient imputés.

Le courage moral et intégral qui poussait le pédagogue d'une petite école au siège supérieur de la cour de justice se manifeste dans ce livre : mais on y trouve à la fois un biais prévenu qui est normalement interdit même aux juges embryonnaires.

Au village de Mugwump vivent Timothy père et sa femme, une « beauté » de Billingsgate. Peacock, l'aîné, est admis comme initié dans la société des Francs-Maçons après une cérémonie cruelle et ridicule au cours de laquelle il a le derrière brûlé sur un gril très chaud. Notre héros, Timothy le jeune, naît et peu après commence ses voyages. Enfin, quand il est un homme, il arrive à Vermont, où il est tour à tour maître d'école, puis aubergiste. A cette époque de sa vie, il devient Franc-Maçon et apprend tous les signes du rituel. Fatigué de la vie de village, lui et son ami Jenks captivent un ourson et les voilà en route pour New-York. Alors qu'ils descendent l'Hudson, ils sont arrêtés pour avoir fait usage de fausse monnaie. Ils se soustraient aux conséquences de leur acte grâce aux signes maçonniques.

Puis ils rasant leur ours et l'exhibent comme un animal inconnu provenant des Montagnes Vertes. Dans plusieurs scènes amusantes, des savants discutent sur la nature de ce rare animal, aucun d'eux ne l'identifiant. Mais la fraude finit par se découvrir et le pauvre ours est mis en pièces par une meute de chiens. Timothy fait une retraite précipitée en Albany où la Franc-Maçonnerie est florissante. Il officie au Royal Arch Degree, et rencontre tous ses Frères. Plus tard, il sauve l'un d'eux des conséquences d'une querelle qui s'est passée dans de mauvais lieux en faisant un faux témoignage. Le roman se termine par la plus sinistre des aventures. Un Frère, Botherworth, s'est avisé d'un plan grandiose : initier en secret de nouveaux membres et empocher l'argent. Solennellement jugé, il est emmené de nuit dans un bateau sur le lac, poignardé, et jeté par-dessus bord. Son plaidoyer stupide, pour implorer miséricorde quand il comprend enfin que ses Frères sont sérieux, son cri étouffé par un sac et la soudaineté du meurtre donnent la pleine mesure de l'horreur d'un livre qui, en majeure partie, a été un acte d'accusation violent contre l'imposture et l'hypocrisie de la Franc-Maçonnerie. Thompson ne demandait pas de quartier quand il publia ce livre sous son propre nom : ni la vengeance ni les libelles ne lui faisaient peur. Ses autres œuvres ne ressortissent pas à ce chapitre, puisque ce sont des biographies ou des romans d'aventures, mais cet unique roman lui donne droit de prendre place parmi les critiques les plus courageux de son époque.

PAUL ULRICH, de Mattson, commence d'une manière amusante; il a pour héros un jeune homme naïf dont l'éducation a été négligée, son père, baronet anglais, croyant que « every young man should be able to read an advertisement and scrawl a terror to his mistress ». Avec ce bagage, Paul débute dans la vie d'une manière picaresque : il joue dans une compagnie le rôle de Richard III. Ensuite il se lance à la poursuite de son amante Violet, qu'il sauve des brigands et qu'il épouse. Tous ces événements se succèdent d'une manière fantasque; Mattson avait sans doute l'intention de faire la satire du roman « gothique », mais

cela n'est pas assuré. La tentative de Paul d'écrire un roman intitulé *THE HAUNTED CASILE* ou *THE SEVEN ASSASSINATIONS*, et son poème d'amour dans lequel le nom de l'héroïne revient quarante-trois fois sont de simples plaisanteries. Parfois, des traits qui rappellent *Vathek* viennent égayer le thème.

Malheureusement, avec cette liste trop brève se termine l'histoire de la critique satirique. Bien que petit, ce groupe eut un grand mérite. Aujourd'hui, nous lisons ces romans avec plus d'enthousiasme que la plupart de ceux qui paraissent. Cela tient à deux raisons : d'abord au sérieux des écrivains, ensuite à leur sûreté d'exécution. Tous avaient un but défini, bien que quelques-uns n'aient pas osé signer leurs ouvrages de leurs noms. Et cependant, tous tempéraient ce sérieux par un art conscient. Ils n'oubliaient pas que pour être efficace un livre doit être lu. Leur connaissance de la technique du roman y contribuait. Ils ont un levain qui lui fait défaut partout ailleurs, un sens du comique qui, par la suite, devait devenir la caractéristique des meilleurs livres de notre littérature. Il est consolant de noter que le temps a balayé la plupart des impostures contre lesquelles ils ont dirigé leurs traits.

CHAPITRE X

ROMANS EXOTIQUES

Toute époque s'est régalée de livres consacrés aux civilisations étrangères. Peu de périodes de l'histoire littéraire manquent de récits de voyages ou d'aventures dans les parties les moins connues du globe. Cette abondante littérature peut se ranger sous quelques rubriques principales. Il y a les relations de voyages réels, ordinairement sous forme de journal. Il y a les romans destinés à encadrer des descriptions de scènes vécues. Et enfin il y a les genres plus romantiques, souvent fabuleux, dans lesquels l'imagination recrée des civilisations lointaines dans le temps et l'espace. La littérature américaine de 1830 et de 1840 abonde en exemples de ces trois catégories.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des écrits de la première catégorie susdite : Mrs. Kirkland, Washington Irving, A. A. Mackenzie, pour ne citer que quelques noms, en sont les principaux représentants.

La seconde division, qui comprend les romans où l'intrigue se mêle aux récits descriptifs, est une mine de renseignements intéressants pour l'historien et un sujet d'étude passionnant pour le lettré. Presque tous les grands écrivains ont écrit des œuvres de ce type et il nous suffira de rappeler Melville, Bird, Neal, Cooper, et Paulding. Il reste à considérer un groupe d'auteurs qui atteignent leur apogée avec des romans de ce genre : ils dépeignent avec une grande exactitude des pays que ne connaissait pas

l'Américain moyen. Les meilleurs d'entre ces livres décrivent la vie dans l'Ouest du Texas à Oregon, telle que la voyaient les hommes qui avaient vécu là.

TEXAS VS. MEXICO parut en 1838 sous le pseudonyme de A. A. Myrthe. Il fut réédité plus tard (1842), sous le titre de AMBROSIO DE LETINEZ avec le vrai nom de l'auteur, A. Ganihl. On peut donc se tromper si l'on ne prend pas soin de se rappeler que les deux livres n'en font qu'un. Ganihl est un auteur qu'on a tort de négliger. AMBROSIO DE LETINEZ est peut-être son meilleur ouvrage et mérite une place dans les bibliothèques de tous ceux qui aiment les choses d'Amérique, non pas qu'il soit un bon roman, mais parce qu'il renferme quantité de renseignements sur le Texas avant son annexion. L'intrigue est insignifiante et embrouillée, confondant les générations des personnages. Mr. Faring a épousé une Mexicaine, Señora Letinez. Elle meurt en couches dans une petite ville. On parle à Mr. Faring d'un cadavre enterré avec de l'argent. Il voyage dans le Mexique, fait des fouilles, et trouve le corps d'un homme assassiné. Il revient aux Etats-Unis après maintes épreuves. L'intérêt se porte ensuite sur Senor Letinez qui recherche son petit-fils. Après un dur voyage, il trouve l'enfant et le ramène dans sa famille. C'est Ambrosio, le héros de l'histoire.

Après une jeunesse orageuse, Ambrosio prend une part active à la guerre de 1824. Il sauve une Américaine, Miss Quentin, qu'il rend à ses parents. Puis il se joint aux forces de Santa Anna; il est fait prisonnier par les Texiens; il est somptueusement logé et fait la rencontre d'un quarteron qui lui raconte l'histoire de sa vie. Il apprend que son père s'était marié avec une Mexicaine, qu'il est le beau-frère du père de Miss Quentin, qu'ils sont donc cousins, bien qu'à un degré éloigné. Il sauve une fois encore Miss Quentin, se bat en duel pour elle; la famille se retrouve et un heureux mariage a lieu.

La valeur du livre réside dans la richesse des détails et des descriptions. Ganihl connaissait très bien l'horticulture, la géologie, et la minéralogie du pays qu'il décrit. Il a agencé son intrigue de façon à rendre nécessaire de nombreux voyages à tra-

vers le Mexique, et chaque voyage est un admirable journal dans lequel le paysage est fidèlement dépeint. Ce roman, trésor d'informations exactes, est, à ce titre, digne de rester.

C. W. Webber mérite quelques mots de louange. Certes, il est avant tout un écrivain d'aventures, mais il a vécu ce qu'il a décrit; aussi ses romans sont-ils des descriptions fidèles d'un âge héroïque. Il n'y a pas, dans le siècle, de biographie plus colorée que la sienne (1). Fils d'honorables parents, il est né dans le Kentucky; il s'intéressa de bonne heure à l'art et à la nature. A la mort de sa mère, il changea soudain ses desseins et voyagea dans le Texas où il s'engagea chez les célèbres Rangers. Il y connut intimement les fameux Jack Hays et Major Chevalier, avec lesquels il vécut et combattit. Plusieurs années passées dans cette vie rude lui donnèrent les matériaux qu'il employa dans ses romans. Il alla ensuite à Princeton, N. J. étudier la théologie. Mais une énergie comme la sienne ne pouvait se contenir dans un cloître. New-York l'attira et c'est là qu'il écrivit la plus grande partie de son œuvre. Fatigué de la vie sédentaire de l'homme de lettres, il s'engagea dans les troupes du prestigieux Captain Walker et tomba, fusil en mains, dans les tropiques brûlantes de l'Amérique centrale, l'enfer vert.

On pouvait attendre d'un individu si exceptionnel une œuvre peu ordinaire. *OLD HICKS THE GUIDE* (1848) porte toutes les caractéristiques de l'école sensationnelle alors en pleine faveur, mais à mesure que nous tournons les pages, nous nous rendons compte que nous sommes en présence de gens de chair et d'os qui ont le relief de monolithes. Une histoire d'amour assez ennuyeuse court à travers tout le roman pour aboutir à la délivrance d'une Française, Emilie, dans le désert. Cette femme est le centre de l'action, car elle avait été « humbugged by a mock marriage » et il fallait la venger. Après bien des atermoiements, Albert, le scélérat du livre, est tué à la satisfaction de tous. Emilie épouse le narrateur et s'établit pour jouir des biens considérables dont elle est héritière à la Nouvelle-Orléans. Mais la partie

(1) Sa biographie est en préparation.

magnifique du roman est celle qui décrit la destruction d'un établissement du Texas à la source du fleuve Trinity. Une note du livre aurait réjoui le cœur du Président Roosevelt : elle nous apprend que dans ces temps lointains, la Cross Timber, grande barrière d'arbres, s'étendait dans le Texas sur plusieurs centaines de kilomètres et formait un obstacle comme le mur de Chine. La grande prairie, à cette époque, possédait une telle barrière pour se préserver contre les tempêtes de poussière qui font tant de ravages à l'heure actuelle.

L'auteur se montre sous son meilleur jour quand il décrit les beautés naturelles de l'Amérique dont il dit : « The British Bards and Scotch Reviewers have neither rhymed tweedledee nor snarled tweedledum ». Le vieux Hicks est le guide qui dirige un groupe d'aventuriers vers une mine d'or et quel guide splendide ! Les aventures de la route sont pleines de charme. Le style est d'une grande verve, parfois électrique dans sa fraîcheur. Incontestablement, Webber avait bien des choses à enseigner à sa génération et aux suivantes sur les merveilles du nouveau monde.

Un autre exemple, de mérite sensiblement moindre, suffira à illustrer le genre de fiction qui décrit l'Ouest. Il sort du cerveau de l'un des hommes les plus actifs et les plus étonnants de son temps (1). Timothy Flint, prêcheur errant qui savait le français, profitait de la popularité que lui avaient apporté ses premiers romans (ARTHUR CLENNING, 1828; GEORGE MASON, THE YOUNG BACKWOODSMAN, 1829), pour peindre sa vie dans l'Ouest immense et libre. THE SHOSHONEE VALLEY (1830) est une histoire remarquable, bien que fantastique. L'intrigue est invraisemblable. Un problème ethnique est à l'origine du livre. Un chef indien, Ellswata, vivant dans la vallée Shoshonee d'Oregon, a épousé une créole des territoires espagnols, superbe jeune fille du nom de Joseffa Estevanna. Dans cette vallée arrive un disciple de Rousseau, William Weldon qui, au cours de ses vagabondages sur mer, s'est marié avec une Chinoise, Yensi. Les enfants issus de

(1) Rusk, dans *The Literature of the Middle Western Frontier*, 1925, porte sur cet auteur un jugement excellent.

ce mariage, Jessie et Katrina, attirent tous les cœurs. Un noble voyageur nommé Frédéric vient dans l'heureuse vallée. Les chefs indiens, surtout le fils d'Ellswata, Areskouï, courtisent Jessie. Elle le repousse. Bientôt elle est emportée dans un comptoir russe, en Alaska, par un scélérat, mais elle est sauvée et revient chez elle déshonorée. L'Indien qui la courtisait se noie ; l'heureuse vallée n'est plus un paradis, toute la progéniture de William et Yensi s'embarque pour la Chine. Au cours du voyage, Jessie se jette dans la mer ; Katrina et Frederic reviennent dans leur pays comme « the Shoshonee emigrants ».

Flint a tiré le parti qu'il pouvait de cette matière. Ses tableaux des montagnes et des bois, de la vie du camp et du village, des fleuves, des animaux, des oiseaux, sont instructifs mais peu suggestifs. D'un bout à l'autre, le trait ne cesse d'être lourd. On pourrait conclure que ce roman a été écrit pour exaspérer les critiques que l'auteur avait déjà irrités auparavant pour prouver que leur mécontentement ne le détournerait pas de prendre toujours les mêmes thèmes. « I desire not to despise the admonition of those who, out of a tender regard to bienseance, have admonished me that other themes than the following more befit my pen... I do not pledge myself to have forsworn peccadilloes of a similar character, but I mean never again to perpetrate offenses of romance on a large scale... With Ellswata I deprecate the walking of little men over the graves of my romances » (1). Puisqu'il ne s'engageait à rien, il ne pouvait violer sa promesse, mais il écrivait bel et bien un livre en deux volumes, en dépit de son aversion pour les grands romans. Il est consolant de savoir que les critiques d'alors eurent assez de pénétration pour y reconnaître un ouvrage médiocre et à grands effets, et d'apprendre que Flint comprenait que ses romans étaient dans leurs tombeaux.

Les ouvrages de Karl Postl appartiennent à cette catégorie, bien que les bibliographies les aient omis pour la raison qu'elles furent principalement écrites et publiées en allemand, après le

(1) *The Shoshone Valley*, Préface.

retour de l'auteur dans sa patrie. Ses romans parurent dans une édition anglaise dans les premières années de la décade de 1840. Ce sont de magnifiques récits de la vie dans la forêt et dans les plaines, remplis d'amour pour la nature et pour les simples occupations de l'homme. *ТОКЕАН*, en particulier, fut très lu et estimé. *Postl* publia ses ouvrages sous le nom de plume de *Sealsfield* (1).

Les romanciers américains n'ont guère tiré parti des paysages européens. Il semble, dans la mesure où les romans sont l'indice du goût, que le public ne s'intéressait pas à son continent d'origine. Les exceptions sont d'une médiocrité singulière. Les précurseurs de James et de Crawford sont presque insignifiants. Cooper s'essaya à ce genre de composition dans les romans qu'il écrivit entre 1831 et 1842. Ce sont ses ouvrages les moins réussis. Melville esquaissa les côtes d'Europe dans *REDBURN* et *ISRAEL POTTER*, et d'une façon allégorique dans *MARDI*, mais dans aucun le décor européen n'occupe une grande place.

Peut-être les récits de Theodore S. Fay sont-ils les relations les plus populaires de la vie sur le continent. L'auteur, en raison de ses fonctions de secrétaire de la légation de Berlin, de 1837 à 1853, et plus tard de ministre en Suisse, était bien placé pour connaître les détails des meilleurs cercles de la société européenne. A cela s'ajoute un sérieux dans les intentions qu'il formule en ces termes : « The art of novel writing, however long associated with broken hearted boarding school girls, and sentimental chambermaids, is now as dignified as that of Canova, Mozart, and Raphael » (2). Pour lui, le roman que Richardson a légué aux romanciers américains des débuts est mort.

NORMAN LESLIE fut peut-être le roman le plus populaire de l'année 1835, séduisant et le public et les critiques de profession. Le temps a été sévère pour lui et son auteur qu'on se rappelle plus tôt pour la part qu'il prit dans la controverse Poe-Willis que pour les livres qu'il a écrits. La séduction que ce roman exerça sur ses contemporains n'est pas difficile à comprendre.

(1) Ce nom est parfois orthographié *Seatsfield*.

(2) Fay, *Norman Leslie*, Préface.

Il unit le charme de New-York City à l'attrait de la vie en Europe.

Le héros, Norman Leslie, nous est présenté au moment où il sauve de la mort une certaine Miss Temple en se jetant à la tête de ses chevaux emballés. Il assiste à une réception chez elle et rencontre l'ignoble Comte Clairmont qui recherche ardemment la main de Flora Temple. Immédiatement, ils deviennent ennemis mortels. Norman cravache en public le comte après l'avoir amplement provoqué. Pour se venger, le comte tend un piège à son rival. Norman est accusé du meurtre de Rosalie Romaine, mystérieuse jeune femme qui a disparu. Seul le témoignage de Flora Temple parvient à le sauver dans un procès dramatique. Mais la flétrissure de l'accusation pèse sur lui. Il quitte sa patrie et devient Norman le vagabond.

La seconde partie du roman nous conduit en Italie, où Norman passe dans le désespoir ses années attristées. A un grand bal, il rencontre le comte qui essaie de l'assassiner. Nous assistons ensuite à une scène de rue au moment du Carnaval de Rome. Le comte poursuit une femme voilée qui se sauve dans le Colisée. Norman et Flora les y suivent, et dans ce cadre romantique, se fiancent. On découvre la mystérieuse dame gravement blessée : c'est Rosalie, qui est la femme du comte. Ce dernier est arrêté; il avoue sa vie de crimes et un formidable coup de poing d'un des admirateurs de Rosalie le tue. Ainsi tout devient lumineux devant Norman et Flora.

Le charme nostalgique de l'école de Byron enveloppe cette histoire. Sa richesse en actes sanglants et en soupçons injustifiés nous la fait ranger parmi les mélodrames, mais elle n'est pas si mauvaise que les critiques modernes le prétendent.

THE COUNTESS IDA (1840) fut écrit pour discréditer le duel. Sur l'arrière-plan de la Révolution française, l'auteur bâtit une histoire dans laquelle l'honneur mondain entre en conflit avec le devoir religieux. Chose assez surprenante, le héros Wyndham est tué. Le roman est construit avec sérieux, bien que la visée moralisante soit trop apparente. Un critique d'alors trouva le roman excellent, quoiqu'il manquât des « ornaments of a co-

pious vocabulary. » (1). C'est un défaut que nous ne regretterons pas.

HOBOKEN (1843) renouvella le succès de NORMAN LESLIE. Le diplomate courtois n'avait rien perdu de son élégance distinguée. Il nous emmène à sa suite pour suivre la carrière de son héros, Harry, qui voyage sur le continent pour refaire sa santé. Un vieux docteur de Carlsbad lui dit que les « waters will not cure a mind diseased ». Au lieu de lui recommander de boire ferme, il lui conseille de devenir Chrétien. Plusieurs années plus tard, Harry revient à New-York et sa mère qui l'aime l'accueille par cette question : « Are you a Christian ? » Comme le prédirait le plus médiocre des disciples de Freud, Harry s'évanouit !

Ces ouvrages ne sont certes pas des chefs-d'œuvre, mais ils ont de la valeur. Tout alourdis qu'ils soient par des intrigues trop machaviéliques, par une tendance à moraliser et à prendre pour protagonistes de jeunes hommes tout occupés à se réformer, et par une incapacité à créer des personnages vivants, ces romans n'en donnent pas moins l'illusion de la vie dans la haute société. Ce sont des précurseurs qui ne sont pas indignes des romans émouvants de Crawford.

Washington Allston décrivit l'Italie dans son mélodrame frénétique, MONALDI (1841). Le roman prend place dans la classe des récits du genre gothique, puisque le génie, la folie, et un ermitage s'y retrouvent comme instruments du destin. En fait, il est si proche des modèles du « gothique » psychologique, dont le père fut Godwin, que nous ne sommes pas surpris d'apprendre que l'histoire fut écrite en 1822, mais ne fut pas publiée pendant vingt ans. Elle est aussi inattendue dans la cinquième décade du siècle que seraient aujourd'hui les contes de Mary E. Wilkins.

L'intrigue est assez originale pour nous justifier d'en reproduire brièvement les grandes lignes. Un voyageur, dont la voiture s'est brisée sur les routes grossières de l'Italie, s'achemine

(1) North American Review, Vol. CIX, page 434.

vers un obscur monastère pour y prendre du repos. Il y voit une peinture à l'huile, extatique dans sa dépravation. L'histoire du tableau lui est racontée. Monaldi, un génie timide, et son ami Maldura, un amateur de poésie, aiment tous deux Rosalia Landi. Sagement, le choix de celle-ci se porte sur le naïf artiste et ils se marient. Maldura complotte une terrible vengeance. Il paie un bandit insigne, le Comte Fialte, et lui donne mission d'éveiller la jalousie de Monaldi en prétendant avoir séduit sa femme. Monaldi tombe dans le piège, il poignarde sa femme, et disparaît. Rosalia guérit, mais pendant plusieurs années on reste sans nouvelles de Monaldi. Enfin, son ami repentant le retrouve, fou, qui vit dans une grotte près de Naples. Les soins qui lui sont prodigués le guérissent; Maldura, dans une dramatique confession, lui raconte sa scélératesse. Monaldi a une crise dont il ne se remet pas. Seul son talent demeure, le génie qui lui permet de faire des tableaux effrayants de folle adoration devant un trône d'or énorme symbolisant le péché.

Cette histoire « sensationnelle » est racontée avec une vigueur qui émeut. L'auteur donne à son récit une étrangeté et un fatalisme qui touchent le lecteur. Les passions irréelles et outrées des personnages brillent si lugubrement qu'elles en deviennent impressionnantes (1).

L'Europe méridionale est représentée sous un jour flatteur dans le livre sentimental et moralisant intitulé *LORENZO AND OONALASKA*. « To Italy the misfortunes of Lorenzo are dedicated », écrit l'auteur, Joseph Rocchietti, en 1835. C'est peut-être le seul exemple d'un roman écrit par un Italien en Amérique pendant cette période (1830-1850). Malheureusement, il est sans valeur. Le héros Lorenzo écrit une série de lettres mélancoliques à sa sœur Oonalaska sur des sujets comme l'Homme, le Destin, et l'Amour. Ces lettres sont datées de Missolonghi, de Suisse, de Londres, et de Philadelphie. Heureusement pour le lecteur, Lorenzo est tué dans un duel par le ténébreux Hugo. L'histoire

(1) *La North American Review*, Vol. CXV, page 400, écrit : « Material enough for two or three common novels ».

est empruntée, selon l'auteur, à Casal. Mais l'ombre de Byron pèse lourdement sur elle, comme l'indique le timbre de Missolonghi.

L'Allemagne fut décrite avec amour, mais pas très brillamment, par deux célèbres écrivains américains qui y avaient fait leurs études. L'année 1839 accueillit avec joie *MORTON'S HOPE*, de Motley, et *HYPERION*, de Longfellow.

MORTON'S HOPE, publié anonymement, est un roman interminable en cinq parties. Il est pénible pour le lecteur moderne de voir un si grand historien se changer en un morne romancier. Un critique intelligent fut frappé de l'anomalie quand le roman parut : « Here is a work altogether unworthy of its author, whoever he may be... This writing ad libitum will never do » (1). Un bref résumé indiquera les qualités et les sources de l'œuvre de Motley.

Un jeune homme, Uncas Morton, fils d'un Anglais inconnu et d'une Peau-Rouge, s'enfuit du château de son oncle après la mort de son ami et la folie de la femme de celui-ci. Il passe une année lumineuse à Göttingen où nous faisons la connaissance d'une joyeuse bande de buveurs, jeunes gentilshommes, étudiants tels que les concevaient les romantiques. Puis nous devons lire une série de lettres d'Uncas à son ami Sansterre Lackland qui séjourne à Vienne. Un livre est consacré à l'amour d'Uncas pour une actrice qu'il a connue avant sa célébrité. Elle prend le voile, Uncas peut donc retourner aux domaines dont il vient d'hériter en Amérique. Le dernier livre nous transporte dans la Révolution de 1777. Uncas, avec des forces coloniales, fait prisonnier son ami anglais au nom tautologique. Ils rencontrent un compagnon d'armes, le Colonel Waldron, qui raconte une interminable histoire comme c'est l'habitude des colonels. Bien entendu, il se révèle être le père d'Uncas, et le roman finit heureusement par des mariages bien assortis.

Il est suprenant qu'un homme comme Motley, qui savait créer des personnages, qui pouvait faire revivre toute une civilisation

4 (1) North American Review, Vol. CVI, page 295.

avec une exactitude artistique remarquable, se soit fourvoyé ainsi. Les défauts du roman sont trop criants pour qu'ils échappent : le style est ampoulé, les personnages sont factices, les situations invraisemblables. Cependant, une qualité vient compenser ces fautes. L'auteur a réussi à évoquer, avec un charme réel, ses années d'étudiant en Allemagne. D'ailleurs son maître Goethe, dont l'ombre se profile dans maintes scènes, y est pour beaucoup. Les passages les plus remarquables sortent en droite ligne de WILHELM MEISTER.

HYPERION n'est pas tant un roman qu'un livre de voyage et de critique. Longfellow emmène un jeune Américain, malheureux en amour, dans un voyage sur le Rhin à Heidelberg. Là, au milieu des ruines, sa mélancolie trouve son aliment; il étudie et disserte à perte de vue sur les écrivains allemands les plus sentimentaux et les plus tristes.

Au cours d'un voyage à Interlaken, notre jeune héros fait la connaissance d'une adorable jeune fille, Mary Ashburton. Il lui récite de la poésie de « cimetière », puis s'étonne qu'elle repousse son offre de mariage. Son âme trouve enfin la paix pendant une excursion qu'il fait à travers le Tyrol avec un ami cynique.

Le livre est bourré de longues explications sur la littérature et le paysage allemand, de vieilles légendes allemandes, de méditations philosophiques, tout cela dans une prose invertébrée. Ces sujets qui se prêtaient si bien aux beautés simples des vers de THE GOLDEN LEGEND sont insipides en prose.

Mais il serait injuste de dénier toute valeur à HYPERION. On y trouve les opinions autorisées de Longfellow sur Jean-Paul Richter, Goethe, Hoffman et une vingtaines d'autres écrivains. Et ce livre montre les goûts de Longfellow, explique sa faiblesse et sa force. Comme véritable poète, il pouvait transformer la mélancolie en chose de beauté. La tristesse qui assombrit le récit est plus romantique que véritable. Nous avons l'impression que Paul n'est pas sans se complaire dans ses déceptions. Le goût de la mélancolie est une des caractéristiques de l'auteur. La majorité de ses grands poèmes dramatiques sont drapés

dans ce manteau de désespoir : EVANGÉLINE raconte le départ des prescrits de la Nouvelle-Ecosse; ce poème n'est pas égayé par l'amour qui transporte HERMANN UND DOROTHEA, de Goëthe, aux sommets de l'art; HIAWATHA chante la disparition de la civilisation indienne. A Longfellow comme à Poe, la beauté avait pour compagnons inséparables le deuil et le regret.

Ce qui nous exalte dans HYPERION, c'est que nous nous rendons compte que les aventures sont plutôt cérébrales et mystiques que physiques. Voilà le fond de l'esprit de Longfellow, ce mysticisme lumineux qui fait de THE GOLDEN LEGEND un poème plus admirable que la plupart des romans en vers du Moyen Age. Longfellow savait parler du passé avec une intelligence sympathique.

Ses critiques de la philosophie et de la littérature allemandes ne sont pas poussées, mais très intelligentes. Longfellow appartenait à l'école sentimentale, communiait avec elle, et la comprenait mieux qu'un critique rationaliste. La beauté l'intéressait plus que le savoir.

Ce qu'il faut rappeler aussi est son don d'associer la nature à l'âme humaine. La majesté des montagnes, la beauté de la vallée du Rhin, le charme des ruines se mêlent et se fondent dans le cœur affligé de son voyageur et lui donnent de la vigueur. La langue soutient cette ivresse. Ce n'est peut-être pas une bonne prose, mais elle exprime à la perfection son état d'esprit. Ainsi se trouve justifié le jugement d'un de ses contemporains, « The language is moulded into the gorgeous form of classic art! » (1). S'il avait situé son histoire dans le passé de préférence au présent, il aurait acquis une gloire plus durable de romancier, car alors le siècle et l'esprit auraient été en harmonie.

L'Europe servit à plusieurs romanciers historiques qui y trouvèrent la matière de leurs romans. Ce genre qui devait devenir si célèbre à la fin du siècle ne pouvait, à cette époque, donner un ouvrage de valeur. Les romans de H. W. Herbert (Frank Forrester) sont agréables, mais il leur manque la puissance. Qu'un

(1) North American Review, Vol. CVI, page 143.

tel maître de la vie campagnarde anglaise, qui savait animer une chasse au renard ou au coq de bruyère, se soit fait l'historien de la Fronde et des mœurs de la Rome ancienne, constitue une erreur regrettable. Mais l'excentricité qui le mena au suicide le persuada peut-être que le roman doit essentiellement être passionnant et qu'en conséquence il devait abandonner la description des faits de la vie courante, qui lui étaient familiers. Ses romans sont prétentieux, ses manuels de chasse d'une très grande valeur.

Les bibliographies des auteurs américains mentionnent rarement E. Maturin parce qu'il est né à l'étranger. Mais il écrivit ses romans dans le *Nouveau Monde*, où il fut professeur. Son imagination se retourna vers son pays natal et plusieurs de ses romans s'y déroulent. Tel est, par exemple, *BIANCHA*, dont la scène passe d'Irlande en Italie. Ses romans semi-historiques n'ont de remarquable que le fait qu'ils ont été parmi les premiers romans américains traduits en français.

Edward Flagg, professeur ambulant et éditeur, puis secrétaire de l'Ambassade américaine à Berlin et Consul à Venise, remporta son plus grand succès littéraire avec *VENICE, THE CITY IN THE SEA*, ouvrage historique publié en 1853. Mais il avait auparavant écrit un grand nombre de romans historiques qui sont parmi les meilleurs de l'époque. Ils sont parfois surchargés d'événements, mais le mouvement est continu et la toile de fond soignée. Le public resta indifférent, et Flagg retomba dans l'oubli. Cinquante ans plus tard, au moment où le goût populaire découvrait le roman « rococo », il aurait acquis une grande célébrité.

Comme nous l'avons déjà dit, le charme d'Irving conduisit plusieurs écrivains habiles dans les fondrières de la vie espagnole, telle qu'elle se voyait en Amérique centrale. Simms, Bird, et Cooper firent des essais plutôt infructueux dans ce domaine qui reste la propriété exclusive de Washington Irving, qui avait, lui, étudié et vécu dans la Péninsule.

Peu furent tentés par le monde antique qui n'était connu que par ceux qui se préparaient à entrer dans l'église et ceux-ci

avaient de l'antiquité une vision déformée. Les œuvres de William Ware sont parmi les rares livres qui ont survécu. PALMYRA (1837), AURELIAN (1838), et JULIAN (1841) sont tous taillés dans la même étoffe. PALMYRA est un roman par lettres, ce qui le rend pénible à lire. Les lettres sont soi-disant légères alors qu'elles sont en réalité guindées et sèches. Cependant, c'était un moyen ingénieux de montrer le conflit du paganisme et du christianisme au III^e siècle. L'écrivain Piso décrit la chute de Palmyra et la captivité de la reine Zénobia, conséquence de la perfidie de son parent, Antiochus. Les deux premières lettres qui décrivent le voyage de Rome et l'entrée à Palmyra sont remplies de détails toujours pleins d'intérêt. Si l'on veut bien ne pas remarquer qu'il lui arrive de mal situer un aqueduc (1), on peut toujours le conseiller à ceux qui doivent lire des histoires primitives se passant dans les pays de la Bible. L'auteur rappelle un peu Pline le jeune et cela contribue à rendre sa prose vivante.

Il est presque inutile de remarquer que le seul ouvrage intéressant du genre est sorti de la plume de J. H. Ingraham, dans la deuxième moitié du siècle. Il offrit *THE PRINCE OF THE HOUSE OF DAVID* comme réparation pour les nombreux mélodrames lugubres qu'il donnait en pâture à la jeunesse américaine quand il n'était pas encore pasteur. Bien qu'il essayât de dissocier dans le roman ses deux Moïses, la facilité qu'il avait acquise en écrivant ses « thrillers » modifia son histoire biblique et en firent une sorte de chef-d'œuvre.

Mrs. Child écrivit un livre sur la vie païenne qui fut très apprécié (2). Mrs. Child avait déjà l'estime de ses contemporains en tant qu'auteur de romans historiques (*HOBOMOK*, 1824 et *THE REBELS*, 1825) et comme agitateur anti-esclavagiste. *PHILOTHEA*, roman sur la Grèce du temps de Périclès, fut probablement imprimé en 1836 (3). Ce roman qu'un critique compétent (4) a

(1) Voir l'article intitulé : « Letters of Piso from Palmyra », dans *North American Review*, Vol. XCIV.

(2) Voir *North American Review*, Vol. XCIV, page 77.

(3) C'est Whitcombe, *Chronological Outline of American Literature*, page 148, qui donne cette date. Le livre qui se trouve à La New-York Public Library est datée de 1839.

(4) Van Doren, *The American Novel*, page 54.

qualifié de « gentle and ignorant », est plus agréable que la critique ne le laisse supposer. L'intrigue, si intrigue il y a, se passe aux temps de la grandeur athénienne. Elle est lente et décevante. L'athénienne Philothéa a pour amie intime une jeune fille d'origine étrangère, Eudora. Toutes deux aiment de jeunes Athéniens. La première grande scène a lieu dans la maison d'Aspasie, célèbre courtisane. La conversation porte sur l'âme humaine et l'importation des dieux étrangers. Elle est très simple. Puis l'auteur décrit avec beaucoup de couleur la danse grecque. Alcibiade rencontre de jeunes dames et soudain entreprend de séduire Eudora. Son amoureux, découragé par la tournure que prennent les choses, dit un pathétique adieu à la Grèce.

Les principaux acteurs sont ensuite entraînés devant le tribunal sous l'inculpation de blasphème. Anaxagoras, l'oncle de Philothéa, au moment d'être condamné à mort, remarque philosophiquement, « Nature so ordered at my birth ». Ils sont tous condamnés à l'exil.

De sa nouvelle résidence de Ionie, Philothéa apprend par Platon que son ami Paralus se meurt de la peste. Elle revient en hâte à Athènes, l'épouse et l'emmène à Olympe pour le guérir. Paralus va voir les jeux olympiques; saisi d'émotion, il meurt. Après les funérailles, Philothéa retourne à Athènes, dépérit, et à son tour rend l'âme; ainsi les personnages principaux disparaissent aux deux tiers du livre. Notre intérêt se porte alors sur Eudora repentante, qui a découvert la scélératesse d'Alcibiade. Une voix lui conseille de fuir en Perse. Là, elle apprend sa naissance illustre, et retrouve celui qu'elle aime, qui s'est rendu célèbre au service du roi Artaxercès.

Ce roman sentimental et décousu a été préparé avec soin quant aux détails. L'esprit grec en est absent, mais pas plus que dans les livres de John Erskine. En vérité, l'esprit grec est une chose bien insaisissable. Shelley, si féru d'hellénisme, se perdait parfois sous l'influence de Zeitgeist. Un critique intelligent a remarqué qu'aucun poète grec n'aurait écrit le vers « Hail to thee, blythe spirit, bird thou never wert » pour la simple rai-

son que l'objet de l'admiration était un oiseau (1). Mrs. Child s'est instruit des choses helléniques en lisant les extraits des poètes et des philosophes dans des traductions christianisées. Dans son roman, la candeur lucide des Grecs ne se manifeste pas, mais bien plutôt l'interprétation romantique du *xix^e* siècle. Ce fut peut-être son frère, un pasteur, qui dirigea ses lectures. Et d'ailleurs la rareté des matériaux qu'on pouvait se procurer en Amérique à cette époque a dû gêner ses recherches.

William Starbuck Mayo rendit un signalé service aux lettres par ses deux romans, *KALOO LAH* (1849) et *THE BERBER* (1850). On peut dire avec raison qu'il a fait connaître l'Afrique intérieure au public américain. *KALOO LAH* est une histoire ingénieuse de recherche à travers le Continent Noir d'une tribu gouvernée par une femme blanche. Le cadre du roman est plus vraisemblable qu'il n'est d'usage dans ces sortes de livres. On découvre un manuscrit rédigé avec des lettres africaines en langue anglaise. Ainsi on ne demande pas au lecteur de croire au merveilleux talent linguistique du héros. Le récit est orné de maintes scènes vivantes; le combat entre la caravane et les sauvages est à tout jamais célèbre. H. Rider Haggard avait sans doute appris son métier chez Mayo, car la similitude d'esprit et d'intrigue est trop étroite pour être accidentelle. Ces romans, bourrés d'aventures (et quelquefois ironiques) trouveraient de nos jours un public pour les lire, si on pouvait les procurer, car Mayo est un écrivain d'imagination et un maître de la description dramatique.

Cette récapitulation sur le roman traitant des pays étrangers doit convaincre le lecteur que les écrivains américains n'en firent pas grand cas et ce fut peut-être un bien. Le public était très nationaliste et les auteurs avaient à leur disposition une matière inexploitée qu'ils trouvaient chez eux. L'historien doit se montrer reconnaissant aux romanciers américains d'avoir consacré le meilleur de leurs forces à l'Amérique.

Une seule région du monde n'appartient ni à l'Amérique ni à aucune autre nation, mais est la propriété sentimentale, historique, et légale de tous : c'est la mer. La mer était dans le sang

(1) Edward Brown, *The Hellenic Spirit*. Essai inédit.

des premiers Américains de la République bien plus qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il ne faut pas oublier que la majorité des Américains vivaient alors près des côtes de l'Atlantique et qu'une grande partie d'entre eux avait traversé cet Océan dangereux à une époque où le voyage était long et périlleux. Nous avons déjà vu comment deux des plus grands romanciers, Melville et Cooper, avaient été inspirés par elle. La mer a donné naissance à une vaste littérature, le plus souvent sensationnelle, mais parfois d'un grand mérite. R. H. Dana, jr, est le plus important de ces romanciers avec son immortel *TWO YEARS BEFORE THE MAST* (1840). Les raisons de son étonnante vitalité se voient du premier coup d'œil. Aucune recherche de l'effet, mais un simple récit de la vie en mer. La dignité simple d'une prose sans ornement, admirée même à cette époque-là, donne au roman la beauté de la réalité (1). Même quand le sujet s'élève à l'émotion, comme lorsqu'on passe le cap Horn où dans l'épisode du marin perdu en mer, la langue garde la netteté d'inscription grecque au défilé des Thermopyles. Ce livre est l'âme et le corps de la vie maritime, telle que la connaissent ceux qui l'ont vécue; c'est une œuvre inégalée. Aujourd'hui, nous l'avons sur nos rayons, aux côtés des Melville et des Conrad; il leur est peut-être inférieur au point de vue psychologique, mais il les surpasse si c'est possible par son atmosphère d'authenticité. Il reste le seul livre vraiment américain sur la petite liste des lectures exigées pour l'admission à l'école navale des Etats-Unis.

Ce véritable tour de force s'explique par la formation exceptionnelle de l'auteur. C'est un lieu commun de dire que si un homme qui connaît bien ses classiques est plongé soudain dans un milieu grossier et inculte, il écrit un chef d'œuvre, s'il se mêle d'écrire. Cela nous a valu *REVOLT IN THE DESERT*, de Lawrence, et *ARABIA DESERTA*, de Doughty, ainsi que *TWO YEARS*.

MIRIAM COFFIN (1834), de J. C. Hart, occupe une place enviable dans notre littérature, parce qu'il est considéré comme un livre-source qui influença le *MOBY DICK* de Melville. Cette in-

(1) La North American Review, Vol. CX, page 56, trouve ce roman remarquable, parce qu'il est « unpretending in tone ».

fluence est strictement limitée aux matériaux dont se sont servis les deux écrivains, à savoir l'île de Nantucket et le métier de pêcheurs de baleines. La façon de conter, les prolongements psychiques et la métaphysique cosmique propres à Melville n'existent pas dans MIRIAM COFFIN. Cependant l'ouvrage est si compact et les personnages si particularisés, qu'il éveille notre intérêt et notre admiration.

Nous voyons d'abord la communauté de pêcheurs de baleines de Nantucket. Jethro Coffin attend avec impatience l'arrivée de son bateau *Leviathan*. Celui-ci aborde enfin au port et une grande fête a lieu pour célébrer l'évènement. On discute tout, depuis la Franc-Maçonnerie jusqu'aux « quahogs » (espèces de palourdes). Après une visite à un établissement indien et une bataille à mort entre un Peau-Rouge adulte et un Yankee gosse qui prouve la supériorité du blanc, nous apprenons que Jethro se prépare à partir à bord de son nouveau navire, *The Grampus*. Il confie ses affaires à sa femme Miriam.

Jethro a quelques aventures. Il remplit son navire d'huile, coulé un corsaire français, est fêté à Londres et son exploit, mêlé à *THE TEMPEST*, de Shakespeare, est joué à Drury Lane. *The Grampus* et *The Leviathan* vont de compagnie tuer des baleines et des Africains, tandis que les affaires vont de mal en pis à la maison. Miriam a imaginé d'accaparer tout le commerce de l'île. Aidée d'un homme de loi retors, elle s'enrichit rapidement ; mais elle a des démêlés avec la douane américaine. Son procès pour contrebande la réduit à la faillite, et Jethro de retour la trouve désenchantée mais toujours opiniâtre. Un seul de ses plans a réussi, le mariage de sa fille Ruth avec l'avocat Grimshaw.

La première partie de roman est une mine de renseignements généalogiques. Toutes les familles importantes de Nantucket, leurs particularités, leur fort et leur faible sont analysés. Elle contient aussi ce qui paraît être une relation authentique de l'extermination partielle des Indiens de l'îlot. Les personnages sont de véritables études de genre, jusqu'aux moindres acteurs qui sont traités avec une rare intelligence. De plus, Miriam, la

matronne romaine de Nantucket qui sait bâtir une maison ou diriger une entreprise, discuter des affaires de famille ou discourir sur la théorie de Franklin sur le paratonnerre, est d'un dessin si hardi qu'elle est unique en son genre.

Les autres contes marins sont très conventionnels. Des auteurs obscurs, Nordoff, Little, Hoxse, Frinck, Burt, et Lewis, donnent des relations de vie maritime. Plusieurs des romans de Mrs. Shindler comme *THE YOUNG SAILOR* et *FORECASTLE TOM* furent très lus. Sa jeunesse passée à Beaufort Sound lui donna une connaissance directe des conditions de vie à bord d'un navire, mais la perte de son premier mari et de son enfant dans une épidémie de fièvre lui donna une idée de la vie qui lui interdisait d'écrire aussi agréablement qu'elle aurait voulu.

Nous avons déjà parlé du C.F. Briggs parmi les satiristes. Il conta aussi d'agréables histoires maritimes. De son vivant sa renommée fut dûe principalement à ses relations de la vie des matelots.

En 1834 parut *THE NARRAGANSETT CHIEF*, de Peirce, dont il faut parier comme du pire exemple de roman épisodique que le siècle ait donné. Le héros est un Indien métis qui recherche son père blanc qu'il ne connaît pas. Marin et mercenaire, il visite New-York, San Domingo, la Méditerranée, le Canada de Québec aux Bois du Nord, la Havane, les Indes Occidentales, New-York, l'Angleterre, Rio, Madras, les Indes Orientales, Burma, Cadix, et enfin la Grèce où il voit Byron. L'ouvrage donne l'impression d'un horaire, tant les descriptions sont clairsemées et les arrêts brefs.

De son ensemble, cette littérature concernant la mer est supérieure à celle des autres groupes. La plupart des auteurs étaient familiers avec le sujet qu'ils traitaient et la majorité d'entre eux en aimaient la vie. De plus le mystère essentiel de l'Océan est parfois exprimé avec bonheur. Quand la qualité poétique s'échappe de boursofflement, elle atteint quelquefois la majesté; c'est le cas de Cooper, Dana, et Melville.

CHAPITRE XI

SUJETS VARIES

Le seul genre de fiction vraiment abondant pendant cette période fut le roman historique ou semi-historique. Ces romans descendent toute la gamme, de l'excellent au déplorable. Simms, Kennedy, Paulding, Caruthers et, en vérité, la plupart des grands écrivains de l'époque se hasardèrent dans ce domaine. Le roman historique, le meilleur du moins, fait revivre la vie et les mœurs d'un siècle passé, la période de la Frontière, de l'Etablissement, et de la Révolution, d'une façon dramatique. Il retient l'attention du lecteur par sa couleur et son mouvement. Il ressuscite l'histoire. Ses principaux défauts sont un nationalisme étroit qui transforme l'auteur en propagandiste et un goût pour les effets dramatiques aux dépens de la réalité. L'histoire tend à devenir idyllique et la splendeur prend la place de la véracité. L'énumération, d'un effet si frappant chez Homère, cède la place à la description poétique, et l'ouvrage en souffre.

WHITTIER a su éviter ces défauts dans *LEAVES FROM MARGARET SMITH'S JOURNAL* (1849). Le lecteur peut se demander s'il est devant un roman tant le récit est simple. Longfellow a essayé mais sans succès de recréer dans *KAVANAGH* (1849) la vie de la Nouvelle Angleterre. Il lui manquait la connaissance des choses de la vie ordinaire et le sentiment d'humanité indispensables au romancier. Le roman est « immature » et décourage. Voulant être l'histoire d'Alice et de Cecilia, il dégénère vite en

un récit de « trans-boarding school disposition of the maiden mind » (1). Son souci des femmes naïves en indique les défauts. Mais peu d'hommes savent créer des personnages féminins et Longfellow encore moins que les autres. Dans la revue citée plus haut, le roman a été appelé un « daguerreotype of New England life ». C'est vrai, car il n'a ni profondeur ni nuances.

En 1848 Motley s'essaya encore au roman, nous donnant cette fois MERRY MOUNT. Le sujet devait convenir à son talent : un cadre emprunté aux jours de la colonisation et une série d'épisodes parmi les plus pittoresques de notre histoire; cependant l'échec est manifeste. Il marque un progrès sur son premier roman, mais c'est tout. On a dit de lui qu'il était « powerfully but unevenly written » (2).

Attirons l'attention, en passant, sur le parallélisme des carrières de Longfellow et de Motley. Nés dans la Nouvelle Angleterre au commencement du siècle, tous deux devinrent de grands artistes dans leur genre, Longfellow comme poète et Motley comme historien. Chacun d'eux se sentit appelé à publier sous forme de roman une relation de leurs années d'études en Allemagne et, en conséquence, chacun écrivit un roman médiocre en 1839. Puis après un laps de dix ans, tous les deux s'essayèrent au roman historique et de nouveau donnèrent des livres médiocres. Puis, ayant pris conscience de leurs déficiences, ils abandonnèrent à tout jamais ce domaine.

Un sujet qui fut très populaire dans la Nouvelle Angleterre est celui du récit anonyme THE REMARKABLE NARRATIVE OF THE FEMALE HERMIT AND THE INDIAN GIRL (1849). Cette aventure étonnante est sans doute aussi authentique que la légende de Pocahontas ou l'autobiographie de Crockett, mais pas plus. Elle passe pour être la vérité toute nue.

Le roman historique passa vite des limites du vraisemblable dans le royaume du sensationnel et du grotesque. La majorité de ces romans sans valeur était coulée dans ce moule : choisissez un patriote américain « typical », lancez-le dans une série

(1) North American Review, Vol. CXLIV, page 215.

(2) North American Review, Vol. CXLII, page 203.

d'aventures incroyables à la guerre ou dans le désert, de préférence les deux, et qu'il atteigne à force de persévérance la reconnaissance nationale et l'amour de sa bien-aimée ; le tout doit être accompagné de personifications noblement idéalisées de George Washington et de héros de moindre importance. A l'avant-garde de ces intrépides romanciers se trouve Ingraham qui composa plus de quarante-trois livres dont beaucoup sont « short ». Il néglige l'historique pour le pittoresque. Son LAFITTE (1836) caractérise bien sa méthode.

Le nom du pirate est assez vraisemblable, mais l'intrigue des frères jumeaux qui se séparent à cause d'une affaire d'amour qui ennoblit l'un et avilit l'autre, et se rencontrent enfin dans un combat terrible, est du mélodrame le plus notoire. Le mieux qu'on puisse dire d'Ingraham est qu'il connaissait son public. Il finit par regretter ses romans rouges.

Non loin de lui se trouve le fantastique George Lippard qui écrivit avec une abondance sans pareille. Malgré son style saccadé, décousu, boursoflé, il est la gloire du sensationnalisme. *BLANCHE OF BRANDYWINE* (1845) commence par cette phrase :

« This 17th of July is terrible, 11th of September and 14th of November yet to come ». Il a peut-être appris chez Poe sa technique du macabre.

N.M. Curtis était un auteur très à l'aise dans ce domaine. Il a écrit avec facilité une série d'histoires aventureuses, remarquables surtout par leurs titres séduisants. Il utilise une matière rebattue, mais il conduit bien son intrigue et ne l'embrouille jamais. Il sait doser l'amour, l'aventure et le patriotisme. Il illustre souvent une idée : il dit que *THE PATROL OF THE MOUNTAIN* (1847) est l'histoire de « filial love vs. love of country ».

E. Z. Judson (Ned Buntline) eut une vie presque aussi aventureuse que celle qu'il décrit dans ses romans étincelants. C'est un casse-cou, en marge de la loi et un écrivain capable de dramatiser sa vie. Tout fantastiques que ses histoires paraissent, elles sont le plus souvent de simples autobiographies.

Emerson Bennett a écrit un certain nombre de livres qui lui font honneur à cause de leur quantité ; la majorité d'entre eux

furent écrits pour paraître en feuilletons dans les journaux chauvins. Il utilise des plans usés de l'école sensationnelle.

Ben Barker rivalisa avec lui sur son propre terrain, s'intéressant moins à l'histoire qu'aux pirates. Miss Dupuy donna des « thrillers » de ce genre en nombre incalculable. Une brève analyse de son œuvre donnera une idée de ce qu'était cette école. « It is redolent of murders, madness, tears, robbery, revolvers, corpses, and confusions ; and trips lightly through the mazes of guilt, blood-and-thunderous declamation, travels, stays, love-making, and Italian gallantry » (1). Prof. Ashby suivit la même méthode. Aujourd'hui ses romans se vendent à des prix très élevés chez les bouquinistes ou à la criée, et souvent se vendent plus cher que les auteurs classiques momentanément en discrédit.

Le Juge Hall devrait peut-être prendre place parmi les écrivains descriptifs, à cause de ses nombreux livres où le *Nouvel Ouest* est décrit avec réalisme ; cependant son roman le plus populaire, *HARPE'S HEAD*, appartient, sans contestation possible, à l'école sensationnelle, et il mérite d'être analysé dans ce chapitre. Publié d'abord en 1832 avec les *LEGENDS OF THE WEST*, ce livre fut réimprimé plusieurs fois sous des titres divers. Il parut à Londres, comme *KENTUCKY*.

Le roman raconte les aventures qui assiègent une famille virginienne quand la mort mystérieuse du maître, Major Haywood, l'oblige à partir pour le Kentucky. Un jeune Américain, Fennimore, la suit. Après maintes évasions des mains des Indiens et d'un cruel bandit, Bill Harpe, le roman se termine heureusement par les fiançailles de l'héritière virginienne avec Fennimore qui a prouvé qu'il était innocent de l'accusation de meurtre, et qui de plus a sauvé la famille menacée par les Indiens.

Plusieurs scènes et personnages de cette histoire sont inoubliables. La marche à travers les forêts du Kentucky, la délivrance des mains des Indiens, le « coon-hunt », le décapitement de Bill Harpe, sont remarquables. Le jeune proscrit Hank Short qui tue les serpents en les piétinant de ses pieds nus, et le

(1) J. Wood Davidson, cité par Hart, *American Literature*, page 508.

monstrueux Bill Harpe lui-même qui avec sa famille a bien pu servir à Cooper de modèle pour sa famille Bush dans *The Prairie*, sont vraiment autre chose que des types généraux. Dans tout le roman on sent une volonté d'écrire avec sincérité et cela entraîne l'auteur à passer outre à certaines idées conventionnelles. En vérité, un personnage amusant, Major Armour, ose parler avec humour et d'un ton sarcastique des héros de la Révolution et en particulier des coupe-jarrets de Steuben.

Le grand mérite de l'œuvre de Hall réside dans les épisodes simples et les descriptions enthousiastes de la campagne, des fleuves, des gorges, et des forêts. Ses Indiens sont perfides et bas, bien qu'ils aient certaines qualités qui en font des personnages vivants et réels. Ce ne sont pas des super-sauvages de tant de romans, car il leur arrive de perdre une piste et d'être vaincus par un pionnier intelligent. De plus, le Juge sait créer des personnages de chair et d'os. Ses figures les plus insignifiantes manifestent une individualité frappante.

OSCEOLA, de Seymour Duke, a été par erreur attribué à Simms. Johnson (1) en a fait la louange, mais le roman néanmoins est sans valeur réelle. L'auteur a pris pour cadre la région des Séminoles. Nous faisons la connaissance d'un imprudent voyageur, Levi Lancaster, dont la science des bois ne lui permettrait pas d'être Boy-Scout. Il est poursuivi par un « tiger » (tigre)! Un tel morceau « d'histoire naturelle surnaturelle » laissera tomber tous doutes quant à la paternité de Simms (2). Puis le roman raconte la vie du métis Osceola qui aime une Indienne de race pure, Ouskaloosa. Le mérite que le roman peut avoir en tant qu'étude des difficultés sociales d'un métis se perd dans les marécages visqueux d'une sentimentalité post-roussienne.

Lockwood écrivit des romans historiques conventionnels. Son *THE INSURGENTS* (1835) est l'histoire de la rébellion de Shay dans le Connecticut. Il emploie le dialecte yankee d'une manière qui ferait les délices de Neal. Bellamy a peut-être

(1) Johnson J.G. *Southern Fiction*.

(2) On trouve ce mot **tigre** en Amérique centrale pour **chat du bois**, mais l'emploi du mot est différent.

utilisé ce roman pour son ouvrage bien supérieur dans ce même domaine.

Frédéric Thomas est l'auteur de trois romans traitant de la vie dans la vallée du Mississipi, de valeur nulle. Si l'on regarde son talent réel qui lui permit de devenir d'avocat, journaliste, financier, professeur de rhétorique, il aurait dû nous donner des ouvrages supérieurs à ceux-là.

C. F. Hoffmann est encore pour les répertoires de la littérature américaine l'auteur du très populaire GRAYSLAER (1840). Les qualités de ce roman nous ont complètement échappées. C'est une histoire interminable de guerre, de captures, d'évasions et de poursuites, à une époque qui précède la Révolution. L'intrigue est si compliquée que c'est un véritable labyrinthe. Ce chaotique roman laisse entrevoir la folie qui devait conduire Hoffman dans un asile pour la fin de ses jours.

D. P. Thompson remporta son plus gros succès avec son roman historico-sensationnel THE GREEN MOUNTAIN BOYS (1839). Il a réussi à faire un ouvrage vraiment patriotique. Il se passe, comme celui d'Hoffman, dans la période qui précède la Révolution. Les Green Mountains Boys, sous la conduite du Capitaine Warrington, déclenche une attaque contre deux redoutes, le cœur de Miss Hendee et l'armée anglaise. Inutile de dire qu'il réussit dans ces deux entreprises. Quatre facteurs en font un roman vivant : Thompson connaît les lieux, il a le don de créer, la ferveur patriotique, et un franc humour.

Haverhill (1831), de J. A. Jones, est ordinairement négligé. Ce roman a deux parties : l'une est un récit d'enfance dans la Nouvelle-Angleterre et de guerre sous le commandement de Wolfe avant l'assaut de Québec; l'autre une série d'aventures dans la mer des Antilles. La première contient de l'excellente couleur locale, la description de l'école et d'une noce campagnarde. Pour cette dernière, Jones reconnaît devoir quelque chose à une pièce de THE OFFERING de Cambridge, Massachusetts. En vérité, il nous confie que l'essai l'a si impressionné qu'il s'est contenté de la plagier en entier. Cette naïveté fait plaisir et témoigne de l'honnêteté et du bon goût de l'auteur.

• Ce roman, raconté à la première personne, est d'une fraîcheur qu'on ne peut oublier. L'auteur connaissait sans doute la mer, la Nouvelle-Angleterre, et la guerre coloniale. Il a étudié l'histoire et réfléchi sur les problèmes sociaux. Les aventures de son héros avec une mulâtre montrent qu'il comprend le problème nègre et qu'il a des idées sociales avancées. Même aujourd'hui, ce roman, picaresque par moments, séduit fortement celui qui s'intéresse aux mœurs et coutumes.

Le nom de Melville, sans prénom, apparaît dans la bibliographie comme l'auteur de trois romans dont les titres indiquent le caractère patriotique et sensationnel. L'un d'eux, *ETHAN ALLEN* (1836) est mentionné dans Sabin, numéro 805. Mais le livre a disparu. Les autres romans parurent anonymement, écrits « by the author of *Ethan Allen* ». Dans une lettre personnelle, Lewis Munford hasarde l'opinion que l'auteur de ces romans n'est pas Herman Melville qui n'avait que dix-sept ans au moment de leur publication. Ils sortent peut-être de la plume de son oncle paternel, dont le portrait dans *THE LAST LEAF* est immortel? Mais c'est improbable, bien que les sujets de ces livres se prêtassent admirablement à la nature de ce vieux guerrier qui avait vu la vaillance de l'Amérique au temps de la Révolution.

Il faut parler ici de Mc Henry, à cause de son infatuation. Ayant publié en 1830 un roman de troisième ordre, *THE BETROTHED OF WYOMING*, il écrit un long et prétentieux avant-propos à son second livre, *HEREDITH* (1831), dans lequel il raconte comment son éditeur vient le supplier de faire encore un grand roman historique. Le résultat est une relation sans valeur de la Révolution aux environs de Philadelphie. Le seul épisode remarquable est la description du Meschianza, un travesti dans un cadre médiéval. L'apparat et la pompe nous rappellent que nos ancêtres aimaient les bals costumés ; c'était leur façon de s'évader de la réalité. Mais Mc Henry ne peut prétendre à l'originalité dans cette scène, car le même récit a été fait dans le *CLARENCE* (1830) de Miss Sedgwick et il eut un très grand succès.

Dans tous les siècles, il y a eu des écrivains pour imaginer

des pays d'utopie. Cooper a peint dans *THE CRATER* un paradis terrestre peu attirant et Melville nous en donne un aperçu dans ses romans maritimes. Mais c'est à l'obscur auteur de *HENRY RUSSELL* (1846), qu'échoit l'honneur de publier un tableau fouillé d'une civilisation future idéale. Nos égalitaires modernes qui font leurs délices des rêves de Bellamy (1) et de Hawthorne (2) trouveront ici un livre qui prophétise avec précision quelques inventions modernes, telles que le ballon, mais en même temps lasse le palais par sa douceur insipide.

On nous fait voir la vie de la communauté d'un village fourrieriste en l'an 2000. Le matin tout le monde travaille, l'après-midi on se divertit, au « *corn cutting contests* » par exemple. La journée se termine par un pique-nique suivi de poésie et de musique. La seconde partie évoque une Société des Nations idéale dont la devise est : Lumière et Chaleur, Savoir et Amour. La Paix descend sur terre, et son arrivée est célébrée par un bal.

C'est un paradis d'enfant rêvé par un vieillard. *HENRY RUSSELL* nous donne la preuve qu'il est impossible de construire quelque chose de beau sans effort. Nous sommes dans un monde invraisemblable, d'une esthétique fade. La seule chose intéressante est le désir de l'auteur de traiter les criminels comme des fous.

La question de l'éducation ne fut pas négligée comme un aperçu de *THE SCHOOL IN AMERICAN LITERATURE*, de Foster, le montrera. Mais Mr. Foster n'a pas parlé des quelques romans importants de cette période. *CAROLINE WESTERLY*, de Mrs. Phelps, est une étude complète des conditions du pensionnat, écrite par quelqu'un qui avait l'expérience de plusieurs années de directrice. *ALAMANCE* (1847), de Wiley, est une histoire amusante de maître d'école dans le Sud, digne précurseur de *THE HOOSIER SCHOOLMASTER*, de Eggleston. Plusieurs romans, entre autres *A YANKEE AMONG THE NULLIFIERS*, de Greene, et *HARPE'S HEAD*, de Hall, montrent que les précepteurs n'étaient pas rares. *ROBIN*

(1) Bellamy, *Looking Backward*.

(2) Hawthorne, *The Blithedale Romance*.

DAY, de Bird, renferme un tableau magnifique d'une école de garçons. *CONFESSIONS OF A SCHOOLMASTER* (1840) est une relation de première main de la vie d'école d'Andover (1).

Certes, le meilleur livre de tous, celui du D. P. Thompson, intitulé *LOCKE AMSDEN* (1847), n'est pas oublié (2). C'est une des rares autobiographies sincères publiées à cette époque. Thompson raconte sa jeunesse, comment il devint, de petit paysan, professeur dans une grande école privée, après avoir été instituteur public. Les détails sont excellents, mais l'histoire piétine. On y trouve une discussion serrée des problèmes pédagogiques comme le jeu, la discussion, l'attitude du professeur. Le livre est un traité d'éducation d'une grande valeur pour les historiens de la question.

Les complexités de la loi occupent une grande place dans plusieurs romans. Thomas et Tucker imaginèrent des intrigues où elles forment le thème central, mais il était dévolu à Sargent et à J. T. Irving de produire les modèles du genre. Les humoristes professionnels étaient rares. W. T. Thompson réussit admirablement à peindre des personnages, mais Haliburton, malgré sa grande renommée, sous le pseudonyme de Sam Slick, ne toucha pas le but. Il voit l'Amérique par les yeux d'un habitant de la Nouvelle-Ecosse et en parle pour un public anglais. Il parvient à se rendre ridicule.

W. L. Stone n'est pas seulement un romancier. Ce fut un célèbre journaliste du second quart du XIX^e siècle qui a laissé plusieurs récits des événements théâtraux de l'époque. Il nous dépeint *THE IMPOSTURES OF MATHIAS* et la chicanerie de *MARIA MONK* d'une façon magistrale. Sa méthode consiste à raconter un événement fameux et à nous en révéler les dessous. C'est un commentateur fidèle et agréable de la vie; il permet à l'historien moderne de corriger mainte erreur.

La question des loyers sert de charpente à *MARY KALE*, publié en 1845 par Tom Shortfellow. Le pseudonyme et le sous-titre

(1) District School de J.O.Taylor est, selon Sabin, le livre qui fait autorité en la matière.

(2) Foster, *The School in American Literature*, pages 110-114.

BIG THUNDER ! CHIEF OF THE ANTI-RENTERS nous laissent espérer soit une attaque violente, soit une parodie. Au lieu de cela, nous nous trouvons devant une étude sérieuse décrivant la situation telle qu'elle était. L'histoire raconte les efforts d'un groupe d'hommes déguisés en Peaux-Rouges pour contrecarrer l'action de Mr. Arliss, précepteur des loyers. Banal en lui-même, ce roman s'efforce d'apaiser les animosités qui existaient au moment où il fut écrit. Un mariage heureux finit par réconcilier les deux camps et montre que les agents des propriétaires peuvent faire de bons maris. C'est le sujet que Cooper discute dans *THE REDSKINS* (1).

Un marchand new-yorkais du nom de E. S. Gould était connu de ses contemporains comme journaliste et traducteur de français, surtout de Dumas, Balzac et Victor Hugo. Sa petite histoire *THE SLEEP RIDER* utilise un thème fantastique, le « hypnotising » d'un omnibus bondé de personnes qui sont obligées par le « Professor » de raconter des épisodes étonnants de leur vie. L'ouvrage est adroit et gai, mais il nous intéresse surtout par le récit du Lieutenant White qui raconte en ces termes une traversée autour du Horn et une mort en mer : « Come when it may, the hour of death is one of awful trial, of deep overwhelming solemnity. And nowhere is it more awful, more agonising than on board a ship at sea, far away from home and friends, destitute of the arm of support, the word of consolation, and the voice of prayer: where, indeed, the only mention of the name of God is in oaths and blasphemies. » Gould déclare que ce passage est la copie d'une lettre que possède un de ses amis. Sa ressemblance avec le grand morceau de Dana (1) est trop nette pour être due au seul hasard. *TWO YEARS* fut publié trois années avant *THE SLEEP RIDER*, mais la réputation d'honnêteté de Gould est telle que la source qu'il indique doit être tenue pour vraie. Peut-être que lui et Dana

(1) Une nouvelle de C. Pepper, Jr., *The Manor of Rensselaerwyck* (1846) montre bien la popularité de ce sujet. L'auteur abat un arbre afin de se faire inventer un procès qui lui donnera l'occasion de soulever un grand débat sur le problème, devant ses juges.

(1) Dana, *Two Years before the Mast*, édition de 1911, page 43.

avaient eu connaissance de la même lettre et que tous deux en admirèrent le style splendide.

Plusieurs livres curieux échappent à toute classification. *THE ARISTOCRAT*, de Bickley (1833), est un livre prophétique qui décrit ce qui se passera dans la banlieue de Philadelphie en 1890. La première partie nous intéresse parce qu'elle dépeint les us et coutumes comme ils seront deux générations plus tard, mais la deuxième moitié s'embourbe dans un mystère criminel de troisième ordre. T. D. English, l'auteur de *BEN BOLT*, chanson pleurarde et lyrique, s'occupe, comme romancier, d'expliquer les activités des organisations politiques secrètes. Son « 1844 » est un tableau intéressant d'une société politique urbaine. *ORAN THE OUTCAST* (1833) brave la convention : il a pour héros un jeune homme qui se croit enfant naturel. C'est le récit de la vie dans une société new-yorkaise. Oran lui-même est le fils du Général Olmstead et d'une esclave qui était sa demi-nièce par le mariage de son frère avec une femme mi-africaine, mi-européenne ! Ce magnifique imbroglio n'empêche pas les conversations d'être élégantes ni de railler copieusement la critique littéraire. Chose étrange, le roman est dédié à Cooper.

Notre revue du roman américain serait incomplète si nous ne parlions pas des œuvres des Américains indigènes. Un seul Indien publia durant cette période un ouvrage qui peut prendre place ici, bien qu'un autre, Copway, ait composé un poème narratif sur *THE OJIBWAY CONQUEST*. J. L. E. W. Shecut fit honneur à sa race. Il unit la gravité à un talent incontestable d'homme de lettres et de coureur du désert. Ses romans traitent du sort du Peau-Rouge sous le régime américain et reposent sur une étude attentive. *ISH-NOO-JU-LUT-SCHE* (1841) est son chef-d'œuvre. Il est avant tout autobiographique.

CHAPITRE XII

OBSERVATIONS ET REFLEXIONS

Le lecteur qui a feuilleté les romans de cette période ou de quelque autre a certainement été étonné de certains traits qui défient la classification. Il ne sera donc pas inutile de revenir sur certains points pour les préciser. Toutes les observations qui vont suivre s'appliquent à la période 1830-1850 et aux années qui précédèrent et suivirent immédiatement ces deux dates.

Plusieurs auteurs avaient l'habitude d'écrire sous deux noms à la fois. Cela est vrai de Paulding (Myers) et Tucker (Sidney). D'autres écrivirent uniquement sous des pseudonymes; c'est le cas d'Haliburton (Sam Slick) et de Dupuy (Annie Young). D'autres encore se cachaient derrière un anonymat facile à percer, comme Motley; d'autres ne se dissimulèrent que trop bien leurs personnalités, Aesop, Bolokitten et Shortfellow.

Une confusion exaspérante naît de la publication d'un seul volume sous deux titres. Quand il est question de publication internationale, on peut pardonner cet usage; Cooper se faisait publier presque simultanément à New-York et à Londres. Mais c'est de l'enfantillage de chercher par ce procédé à dissimuler une réédition. Nous donnons ci-dessous quelques exemples qui pourraient induire en erreur celui qui examine les titres sans grande attention, et lui faire croire qu'il a affaire à deux livres différents :

Ware publia un livre sous les titres PALMYRA et ZENOBIA.

Ware publia un autre livre sous les titres PROBUS et AURELIAN.

Ganihl fit réimprimer TEXAS Vs. MEXICO sous le nom de AMBROSIO DE LETINEZ.

Ingraham republia GRACE WELDON comme FREDERICA.

THE MONKS OF MONK'S HALL et THE QUAKER CITY, de Lippard, ne forment qu'un seul et même livre.

OLD HICKS THE GUIDE, de Webber, est parfois appelé ADVENTURES IN THE COMANCHE COUNTRY ou encore ADVENTURES IN SEARCH OF A GOLD MINE.

Le choix des titres révèle rarement une grande personnalité. Le lecteur est mis en garde contre les romans qui portent le nom de personnages féminins, car presque toujours cela trahit un manque d'originalité de la part de l'auteur et indique que l'ouvrage traite de la vie familiale ou sentimentale. Les romans portant le nom d'hommes ne sont que trop souvent des aventures sans intérêt.

Les titres des romans humoristiques, satiriques, ou ironiques commencent souvent par des phrases : « The Adventures of ; A sojourn in ; ou The career of ».

Presque toujours les titres sont suivis de sous-titres qui indiquent fidèlement la matière traitée.

Peu d'auteurs consentent à ne pratiquer qu'un genre littéraire jusqu'à ce qu'ils en fussent passés maîtres. Cooper l'a fait et son œuvre n'en est que meilleure. Il en est de même pour Melville et Hawthorne. Ils évoluent, certes, mais ne se détachent pas complètement de leurs méthodes antérieures. Les écrivains inférieurs suivent aussi cette méthode, puisqu'ils sont obligés de satisfaire le goût du public.

Parmi ceux qui sautent de genre à genre, il y a Bird, Caruthers et Kennedy, pour qui les romans ne constituaient pas une source de revenus indispensable. Il n'est pas sans intérêt de se demander jusqu'où l'un d'eux serait allé s'il avait travaillé sérieusement un seul genre de roman. Kennedy serait-il devenu le premier romancier historique et Bird le premier satirique du siècle?

La majorité des écrivains de cette période faisaient de la littérature par simple délassement. Les uns étaient docteurs en médecine (Bird, Caruthers, Greene), d'autres étaient hommes de loi (Kennedy, Tucker), d'autres enfin journalistes (Stone, Poe) et pasteurs (Judd, Ware, Ingraham, Flint). La composition des romans semblait exiger une vocation supplémentaire.

Les écrivains qui gagnèrent beaucoup d'argent sont rares : Cooper, Simms, Ingraham, Dupuy, et Arthur ; on peut les appeler écrivains professionnels. Des autres, comme Hawthorne et Melville, côtoyèrent le succès financier. Poe appartient à cette catégorie, car il vivait de sa plume, mais il gagnait à peine de quoi subsister. Comme Neal en faisait la remarque (déjà citée) dans *AUTHORSHIP*, « To live by the pen is hard, to die by it harder though ».

Les romans, en général, sont conventionnels. Peu de romanciers se révoltent contre les idées admises. Les innovations étaient rares. Il nous faudra attendre le milieu du siècle pour trouver quelqu'un qui ait osé écrire scientifiquement sur la psychologie et le comportement humain ; c'est Holmes dans *ELSIE VENNER*.

Le régionalisme a joui d'une faveur particulière, mais, contrairement à ce qu'on croit communément, il n'est pas agressif ou péremptoire. Il y a cependant quelques « sudistes » ou « occidentaux » professionnels. La supériorité (inexistante) qu'affiche la littérature de la Nouvelle-Angleterre est la manifestation la plus agressive de régionalisme. Cooper l'avait en horreur.

Il y a une différence entre la ville et la campagne. Les cités produisaient le plus grand nombre de romans et de romanciers, mais les romans traitant de la vie urbaine ne sont pas supérieurs à ceux qui décrivent la campagne.

L'homme qui a reçu de l'éducation est souvent représenté comme un homme plein d'astuce. On se méfiait de lui ; même s'il était honnête. Le héros de Simms dans *THE YEMASSEE* éprouve des difficultés à se faire prendre au sérieux par ses compatriotes, simplement parce qu'il parle et agit en homme bien élevé.

L'habitant de la Nouvelle-Angleterre avait une réputation d'habileté qui frisait la malhonnêteté. Le marchand ambulant de *A YANKEE AMONG THE NULLIFIERS*, de Greene, appartient à ce type.

Pendant la période que nous considérons, le transcendantalisme atteignit son apogée. Emerson et Thoreau pensaient avec des termes de sensation, la bonté naturelle, Dieu dans la Nature, et la beauté synonyme de bonté. La pensée mystique de l'Orient avait atteint l'Amérique pensante, probablement par le canal des Universités anglaises et allemandes; elle ne fut pas importée comme les objets d'art par des capitaines de vaisseau (1). Mais tout cela n'influença pas les romanciers. Seul Melville s'y montra sensible.

Très souvent, l'enseignement des romanciers était dans l'école de « *Sentiment and Sensibility* ». Miss Leslie énonce peut-être une vérité pénible quand elle dit : « *Like most authors, I made my first attempts in verse* » (2).

Il faut aussi remarquer que peu de romanciers décrivent des pays exotiques, sauf Melville. La Polynésie, la Chine (3), la Russie, on connaissait ces pays, mais on n'en parlait pas. Quelques auteurs s'aventurèrent dans l'Amérique espagnole et Mayo en Afrique, mais la recherche de l'exotique s'arrête là.

On parle beaucoup de l'idéalisation de l'Indien américain. La vérité en cette matière est que les écrivains idéalisaient tout, depuis l'amour maternel (*THE YEMASSEE*) jusqu'au Général Washington (Lippart lui fait cadeau d'un duché dans *BLANCHE OF BRANDYWINE*) ; tout sauf les Anglais, qu'ils ne cessent de déprécier. Quel orgueil les colons pouvaient-ils tirer d'avoir battu des armées si elles étaient aussi lâches, stupides et mercenaires que les romanciers les représentaient ?

Dans cette apothéose généreuse, l'Indien fut aussi exalté. L'influence de Rousseau ne semble pas avoir été une force fon-

(1) C'est ce que suggère *Gold of Ophir* !

(2) Leslie, *Autobiography*, *Female Prose Writers of America*, cité par Hart, *American Literature*, page 198.

(3) Dans *The Shoshonee Valley*, de Flint, une Chinoise apparaît.

damentale, bien qu'elle se soit fait sentir.

D'autres ne ménagèrent pas le sauvage. On peut trouver des portraits réalistes d'Indiens, qui paraissaient fidèles aux hommes des bois de l'époque, chez Bird (1), Simms (2) et Hart (3). Et certes Ganihl, Webber, et beaucoup d'autres ne les idéalisent pas.

La majorité des romans de ce siècle sont alourdis par leur intrigue. Ces intrigues ne sont pas fantastiques, ni ingénieuses, mais simplement déconcertantes. Elles tournent autour d'erreurs sur la personne (THE CAVALIERS OF VIRGINIA, de Caruthers), d'un héritage disputé (CLARENCE, de Miss Sedgwick), d'une fausse accusation (NORMAN LESLIE, de Fay) et de quelques autres idées rabattues. Elles se développent d'une manière épisodique en insistant sur la succession des événements. La recherche de parents perdus constitue souvent le thème principal, ainsi dans ROBIN DAY, de Bird, THE NARRANGANSETT CHIEF, de Peirce, MORTON'S HOPE, de Motley. Il est probable que cette mésaventure n'était que trop fréquente dans ce vaste pays.

La poursuite et la fuite, la sympathie du lecteur allant au poursuivi, appartiennent en propre à Cooper au point que tous ceux qui en font usage sont sans conteste ses disciples.

Dans presque tous les romans, on ne se plaçait qu'au point de vue moral. La justice poétique devient prosaïque si on recherche à l'appliquer mathématiquement. On fait rarement allusion au péché, à l'adultère ou à l'inceste. CLARENCE de Miss Sedgwick, THE HYPOCRITE d'Aesop, ORAN THE OUTCAST, et PIERRE de Melville, font exception. On pensait, semble-t-il, que la vertu serait attrayante si l'on en parlait d'une façon stupide.

La psychologie des personnages est généralement conforme aux règles. Les types conventionnels comme le défricheur de forêts, le précepteur, le patriote, l'individu fruste, l'amant parjure, le riche cynique, le noble pauvre, occupent une grande place. Un caractère original engendrait une multitude de copies.

(1) Nick of the Woods.

(2) The Yemassee.

(3) Miriam Coffin.

Tous les serviteurs comiques furent des Irlandais, depuis que Brackenridge en eut peint le prototype Teague dans *MODERN CHIVALRY* (1).

Les meilleurs romanciers ont cependant peint des personnages très individualisés. Cela semble départager d'une façon nette les bons écrivains et les moins bons. C'est à cela qu'on reconnaît les romans de valeur.

L'humour, pensait-on, est inséparable de l'homme et sort de ses idiosyncrasies; on n'y contredirait pas si les auteurs ne faisaient pas un usage abusif de certains personnages traditionnels qui se livrent à de mauvaises farces. Ce type outré de comédie, qui devait devenir le représentant symbolique de l'esprit américain, apparaît en germe dans *A YANKEE AMONG THE NULLIFIERS* de Greene, *NICK OF THE WOODS* de Bird, et *THE GREEN MOUNTAIN BOYS* de Thompson. Certains écrivains se croyaient des humoristes et s'efforçaient de soutenir cette réputation en étant continuellement spirituels. Haliburton est un exemple remarquable de l'échec qu'entraînait cette prétention.

Peu d'auteurs semblent avoir eu le don de l'épigramme. Neal est le plus brillant sur ce point.

Ces romanciers ne se placent qu'au point de vue objectif. Seuls Melville, Poe, et Hawthorne paraissent capables de se mettre dans la peau de leurs personnages. Les autres se satisfont de décrire les apparences extérieures.

Le style favorisait l'objectivité. Presque tous les romans sont écrits à la troisième personne comme à travers l'œil d'un observateur. Un ou deux romans par lettres (*Ware* et *Caruthers*) ont essayé un art différent, mais sans grand succès. Le spiritisme a attiré l'attention de Arthur, mais les autres croyances sont passées sous silence. Peu de personnages pensent à haute voix. Le courant de conscience reste à découvrir, à moins que Miss McIntosh n'en ait suggéré la méthode dans *CHARMS AND CONTERCHARMS*.

(1) Enfin on trouve dans le roman *Elkswatawa* de French, un serviteur indien, (*Earthquake*), qui est un pince-sans-rire.

La plupart des ouvrages décrivent des personnages ou des paysages; ils sont documentaires, dans le sens le plus étroit du mot; le dialogue est lourd.

Dans les romans, on évite les idées, à moins qu'elles ne soient pratiques. La pensée pure, il n'en était pas question, ce qui est étrange, parce que des hommes de génie intellectuels existaient même aux Etats-Unis, comme par exemple Emerson et Thoreau.

La philosophie des romans est celle de l'épicier associée d'ordinaire avec des qualités rustiques. On la confond avec la ruse et le bon sens. L'épicier illettré de LOCKE AMSDEN, de Thompson, illustre ce type. Somme toute, il n'y a guère matière à réflexion dans ces romans.

Le symbolisme est le privilège des romanciers supérieurs : Melville, Poe, Hawthorne. Le style impressionniste est pareillement limité à ces quelques hommes de génie. Les autres se contentent de la méthode universelle, photographique.

Les passages de description pure abondent et sont presque toujours exagérés. Ils sont trop complets, trop surchargés de détails conventionnels et de phrases polies. (Le cliché règne en maître ainsi que l'ennui.) Parfois cependant un paysage surchargé et saturé de couleur et de détail frappe le lecteur.

Le réalisme était alors inconnu. On ne s'intéressait au vrai que s'il était rehaussé par quelque effet dramatique. Quelques romans sont écrits dans un style réaliste, REDBURN de Melville, TWO YEARS BEFORE THE MAST de Dana. Nous avons déjà parlé des autres écrivains réalistes.

Le fait que l'intérêt porté aux femmes subissait un contrôle sévère explique pourquoi le roman psychologique n'existait pas. Melville seul se rapproche de la méthode analytique. Nous n'attendons pas des analyses freudiennes à cette époque, mais des ouvrages sincères. L'espèce en est rare. L'amour était bien-séant, distingué, élégant, et durable. Les scélérats étaient insidieux mais brutaux. Quand la passion saute hors des limites conventionnelles, elle ne tarde pas à être punie, comme dans ORAN THE OUTCAST et THE SCARLET LETTER. L'amour était roman-

tique, la maternité un sacrement, et la chair le diable. Le résultat est qu'un écrivain de ce temps n'est parvenu à rendre vivant un personnage de femme, car sans l'amour la femme reste une gousse sèche.

Les romans souffraient du goût d'alors qui réclamait une prose ornée. Rien de ce qui était simple et direct ne reçut de louange, sauf *TWO YEARS BEFORE THE MAST* de Dana. L'abondance, l'élégance, la richesse, la passion, la grâce étaient les qualités recherchées; ce qui a produit des livres affectés, ampoulés, rarement saisissants (1). Le style étouffe la pensée. Et les romans sont interminables.

Nous avons déjà indiqué quelles furent les influences les plus marquées. Cooper et son école exercèrent une très grande attraction sur leurs confrères. Le style d'Irving laissa sa marque sur les ouvrages de Paulding et de Kennedy, et sur quelques-uns des livres de Bird et de Simms. Il faut féliciter les imitateurs qui suivirent Irving, l'humoriste joyeux et l'essayiste capricieux. Mais quand ils imitent Irving, le romancier exotique, ils ne parviennent pas à créer l'enchantement, le charme, sans lesquels ce roman ne vaut rien.

L'école allemande de la Mélancolie fut représentée par Longfellow et quelques femmes. Prendre goût à la mort était très à la mode.

Malheureusement l'influence française qui aurait pu corriger quelques unes de ces idées fausses étaient bien basse. Les traductions du français étaient moins nombreuses que les traductions de l'allemand, si nous en jugeons par les catalogues annuels. Les auteurs français traduits furent de Kock, Sue, un peu de Balzac et de Hugo. Dumas devient assez populaire à la fin de la période. Mais les traductions n'indiquent pas nécessairement qu'une influence s'exerce. Naturellement, quelques Américains étaient capables de subir les influences étrangères en puisant aux sources mêmes. Ce fut le cas de Longfellow.

(1) *North American Review*, Vol. CVI, page 295, condamne cependant « *Pebblebrook* », comme « *Carlylese* ».

Cooper a été accusé de devoir beaucoup à Balzac. Cette accusation est assez vague et ne porte pas sur les grands romans de Balzac que Cooper n'essaya jamais d'imiter.

Parmi les influences anglaises, ce sont les plus importantes qui sont les plus manifestes : la sentimentalité de Sterne, la mélancolie de Young, les aventures de Smollett, les souffrances domestiques de Fielding, la forfanterie de Byron, la mollesse de Southey et, çà et là, Leigh Hunt.

Avec le recul de cent années, nous commençons à distinguer quelques tendances du roman de cette époque. Le goût du « gothique » qui avait dominé les lettres américaines quand C. B. Brown était à l'apogée de sa carrière a commencé à perdre en force et en efficacité. Le roman picaresque du genre *MODERN CHILVARY* de Brackenridge, ne s'est pas implanté. Les écrivains populaires se consacrent aux histoires d'aventures dans le désert. La Révolution, la Frontière, et la Colonisation sont l'étoffe dont la plupart de nos romans sont faits (1). Quand le récit reflète une expérience vécue ou des observations attentives, comme ceux de Cooper, Kirkland, Hall, Ganihl et d'autres, il constitue un apport intéressant. Quand l'irréalisme tient une place plus grande, ils sont quelconques. En gros, ce genre tend à se déprécier et à devenir le « thriller ».

Le roman était compris dans son sens le plus étroit. L'imagination créatrice ne pouvait se donner libre carrière; il fallait en réfréner les élans. On recherchait l'exceptionnel aux dépens du coutumier. Beaucoup trop de ces livres étaient sans objet et serpentaient dans un désert. La sentimentalité, dans son sens le plus mauvais, et l'artificiel furent les défauts les plus courants des romans au commencement de cette époque et ils durèrent jusqu'à la fin. Le goût du public voulait de l'exagéré et de l'irréel, faisant fi de la réalité. Le superficiel avait plus de prix aux yeux de l'éditeur que le profond. Le roman moral atteignit son adolescence et séduisit la plupart des lectrices.

Cependant la période a ses compensations. Elle vit le roman du désert atteindre la perfection, et sentit l'influence unifica-

(1) Van Doren, *The American Novel*, page 17.

trice d'un roman patriotique national. Elle eut le privilège d'assister à la naissance de l'humour typiquement américain avec les essais maladroits de plusieurs excentriques. Elle vit la libération de l'imagination dans l'art de Poe. Elle assista à la révolte contre les conventions dans *THE SCARLET LETTER* où la marque d'infamie est portée « avec une différence ». Et chez Melville elle apprit à connaître la profondeur de l'âme humaine et l'agitation infinie de l'esprit humain. La recherche de la beauté avait recommencé.

Vu le 30 novembre 1936.

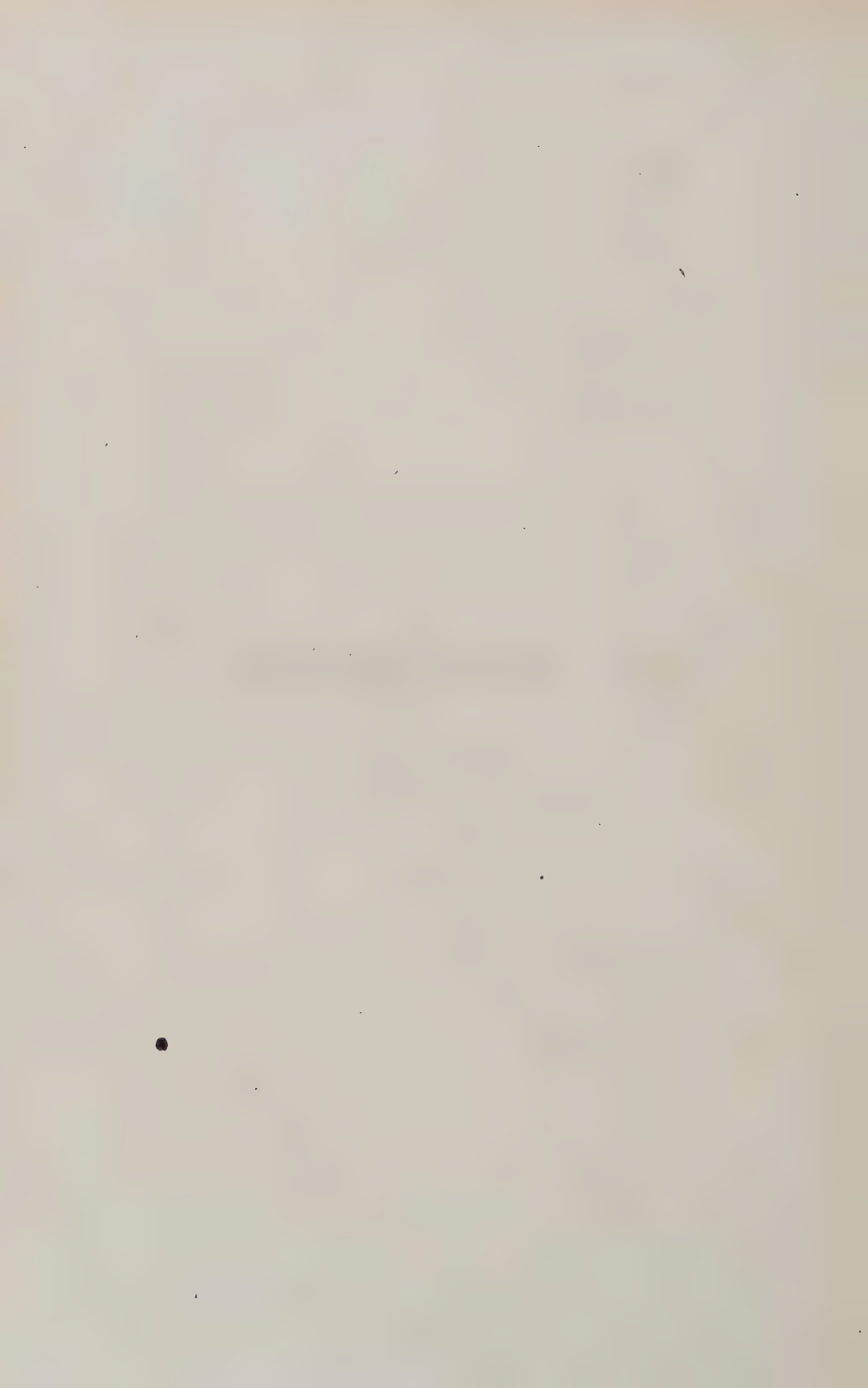
*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

LES BIBLIOGRAPHIES



BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie est divisée en six parties. Nous en donnons ci-après le contenu.

PARTIE A

Contient une liste des romans américains parus entre 1830 et 1850 dont tous les détails sont connus. Les romans sont groupés par auteurs. La liste contient le nom de l'auteur, le titre du livre, la maison éditrice ainsi que la date de publication. Dans chaque cas nous avons fait un effort pour retrouver la première édition, mais probablement des éditions ultérieures se sont infiltrées dans cette liste. La lettre S indique qu'on peut trouver des informations supplémentaires dans Sabin, *Bibliotheca Americana*, sur le numéro indiqué. Étant donné que les auteurs classiques sont tous mentionnés dans Sabin, nous n'avons pas pris la peine de les indiquer à nouveau.

La plupart des romans mentionnés sur cette liste ont plus de 60 pages. Nous avons indiqué les œuvres de jeunesse les plus importantes.

PARTIE B

Contient les romans anonymes dont la date de publication est connue. Beaucoup de ces titres sortent de la *North American Review*.

PARTIE C

Contient les romans dont le nom de l'auteur est connu, mais dont la date de publication est incertaine. La plupart de ces titres sortent

de Roorbach, *Bibliotheca Americana*, qui n'indique pas les dates. Roorbach indique par un astérisque si l'œuvre est américaine ou étrangère. On ne peut pas toujours s'y fier.

PARTIE D

Contient les livres anonymes de date inconnue. Ce sont seulement les titres, et à cause de cela il est impossible de savoir si ces livres sont des romans ou non. Ils ont été contrôlés par Loshe, *The Early American Novel*, de sorte qu'il n'y a pas de volumes antérieurs à 1830 dans cette liste.

PARTIE E

Contient une liste des sources de première importance en vue de la création de cette bibliographie primaire, les parties A, B, C, et D.

PARTIE F

Contient une liste des livres de première importance en vue de la critique. Nous n'avons pas tenté de préparer une bibliographie complète dans ce champ, qui réellement ferait le double de l'excellent travail de Harry Hartwick préparé pour *A History of American Letters* de W. F. Taylor (American Book Company, N.-Y. 1936).

Les quatre premières parties de cette bibliographie ont été préparées avec un grand soin, mais quand même ne peuvent avoir la prétention d'être complètes et tout à fait exactes. D'autres dans ce champ, où nous avons fait le premier effort, amplifieront et sans doute corrigeront la matière. C'est l'espoir de l'auteur que cette bibliographie puisse servir de base raisonnable pour l'étude à l'avenir.

PARTIE A

ABBOT (J.).

1832 The Young Christian (Boston, Crocker and Brewster).

1834 The Corner Stone (Boston, Crocker and Brewster).

1839 Mc Donough (Boston, Crocker and Brewster).

1840 Rollo's Correspondence (N.-Y., Francis and C°).

1842 Rollo's Travels (N.-Y., Francis and C°).

AESOP (ps).

1844 The Hypocrite (N.-Y., T. Fox) S 34140.

ALEXANDER, J.-W. (Charles Quill ps).

1838 The American Mechanic (N.-Y., Fanshaw).

1843 The Working Man (Boston, Perkins).

ALLSTON (Washington).

1841 Monaldi (Boston, Little and Brown).

AMES, NATHAN (Senor Alguno ps).

Childe Harvard (Boston) S 12728.

ARRINGTON, A.W. (C. Summerfield ps).

1847 The Desperadoes of the Southwest.

ARTHUR (T.-S.).

1842 The Tailor's Apprentice.

1842 Tired of Housekeeping (N.-Y., Appleton).

1843 Bell Martin (Phila., Anners).

1843 The Little Pilgrim.

1843 The Village Doctor.

1845 Married or Single (N.-Y., Harper).

1847 Riches Have Wings (N.-Y., Baker and Scribner).

1847 Riches Have Wings (N.-Y., Baker and Scribners).

1847 The Beautiful Widow.

1848 Agnes, or The Possessed.

1848 The Maiden (Phila., Anners).

1848 The Mother (Phila., Anners).

1848 Insubordination.

1848 Retiring from Business (N.-Y., Baker and Scribner).

N. D. Lovers and Husbands (Phila., Anners).

(Voir Roorbach, page 16.)

ASHBY (Prof.).

1845 Helen Howard, or The Brankrupt and Broker.

ATWATER (Caleb).

1844 Mysteries of Washington City during the Session of the
28 Congress (Washington, D.C.) (G.A. Sage) S 51657.

BARKER (Benj.).

1846 Clarida, the Female Pickpocket (Boston, Gleason).

1846 The Dwarf of the Channel (Boston, Gleason).

184- The Bandit of the Ocean (N.-Y., Dewitt).

BARRETT (E.-S.).

1833 The Heroine.

BENNETT (E.).

- 1843 *The Unknown Countess* (n. t. p.).
- 1845 *The League of the Miami* (Pub. in newspaper. Book form 1850 by Hogan of Louisville).
- 1847 *The Bandits of the Osage*.
- 1848 *Mike Fink*.
- 1848 *Kate Clarendon, or Necromancy in the Wilderness* (St-Louis, Stratton and Barnard).
- 1850 *Leni Leotti* (Cincinnati, James).
- 1850 *The Traitor* (Cincinnati, James).
- 1850 *The Prairie Flower* (Cincinnati, James).

BICKLEY (L.-W.).

- Before 1833 *Zoe*.
- 1833 *The Aristocrat* (Phila., Key and Biddle).

BIGLEY (C.-A.).

- 1849 *Aurofodina* (N.-Y., Baker and Scribner).

BIRD (R.M.).

- 1834 *Calaver* (Phila., Carey, Lea and Blanchard).
- 1835 *The Hawks of Hawk's Hollow* (Phila., Carey, Lea and Blanchard).
- 1835 *The Infidel*.
- 1836 *Sheppard Lee* (N.-Y., Harper).
- 1837 *Nick of the Woods* (Phila., Carey, Lea and Blanchard).
- 1839 *Abdallah the Moor and The Spanish Knight* (London; also in vol. 5, *The Novel Newspaper*, 1840).
- 1839 *The Adventures of Robin Day* (Phila., Lea and Blanchard).
- 1840 *The Infidel's Doom* (London, Cunningham; also in *Novel Newspaper*, vol. 5, 1840).

BOKUM (Mr.).

- 1838 *Never Despair* (N.-Y., Scofield and Vorhies).

BOLOKITTEN (Olivier) (ps).

- 1835 *A Sojourn in the City of Amalgamation in the Year of Our Lord 19—* (N.-Y., The Author).

BOYNTON (C.).

- 1843 *Isabel Walton, or The Oswegatchee's Captive* (Canton, Northern Cabinet).

BRACE (J.-P.).

- 1847 *Tales of the Devils* (Hartford, Andrus).

BRADBURY (O.).

- 1848 Pontiac, or The Last Battle of the Ottawa Chief (Boston, Gleason).

BRIGGS (C.-F.).

- 1839 The Adventures of Harry Franco (N.-Y., Saunders).
1843 The Haunted Merchant (N.-Y., J. Allen).
1844 Working a Passage (N.-Y., J. Allen).
1847 The Trippings of Tom Pepper (N.-Y., Burgess, Stringer).

BRISBANE (A.-H.).

- 1848 Raiphon (Charlestown, Burgess and James).

BRISBANE (H.-W.).

- 1848 Amanda (Phila.) S 8006.

BROOKS, Mrs M.-G. (Maria del Occidente ps).

- 1838 Idomen (Boston, Evening Gazette).

BROWNSON (O.-A.).

- 1840 Charles Elwood, or The Infidel Converted (Boston, C.C. Little).

BURDETT (C.).

- 1835 Chances and Changes (N.-Y., Appleton; Phila., Carey, Lea and Blanchard).
1845 Never Too Late (N.-Y., Appleton).
1848 The Gambler (N.-Y., Baker and Scribner).
1850 The Elliott Family, or Trials of New-York Seamstresses (N.-Y., Baker and Scribner).

BURNHAM (Miss A.-A.).

- 1850 Fostina Woodman, the Wonderful Adventurer (Boston).

BURT (R.).

- 1837 The Scourge of the Ocean (Phila.).

BUTLER (F.-A.-K.).

- 1837 The Star of Seville.

CARPENTER (W.-H.).

- 1846 Clairborne the Rebel.

CARRA (Emma) (ps).

- 1848 The Hermit of the Hudson (Boston, Gleason).

CARUTHERS (W.-A.).

- 1834 The Kentuckians in New-York (N.-Y., Harper).
1834 The Cavaliers of Virginia (N.-Y., Harper).
1845 The Knights of the Horseshoe (Wetumpka, Ala., Yancey).

CHILD (L.-M. Mrs).

1836 Philothea (N.-Y., Francis and C°).

COLTON (W.).

1835 Ship and Shore (N.-Y., Leavitt).

COBB (J.-B.).

1850 The Creole (Phila., Hart S 13845.

COOPER (J.-F.).

1830 The Water Witch (Phila., Carey and Lea).

1831 The Bravo (Phila., Carey and Lea).

1832 The Heidenmauer (Phila., Carey and Lea).

1833 The Headsman (Phila., Carey and Lea).

1835 The Monikins (Phila., Carey, Lea and Blanchard).

1838 Homeward Bound (Phila., Carey, Lea and Blanchard).

1838 Home as Found (Phila., Lea and Blanchard).

1840 The Pathfinder (Phila., Lea and Blanchard).

1840 Mercedes of Castile (Phila., Lea and Blanchard).

1841 The Deerslayer (Phila., Lea and Blanchard).

1842 The Two Admirals (Phila., Lea and Blanchard).

1842 Wing and Wing (Phila., Lea and Blanchard).

1843 Wyandotte (Phila., Lea and Blanchard).

1843 Ned Myers ((Phila., Lea and Blanchard).

1843 The Autobiography of a Pocket Handkerchief (N.-Y.,
Graham's Mag.).

1844 Afloat and Ashore (Phila.; also Graham's Mag.; Pt. 2
N.-Y., Burgess, Stringer).

1845 Satanstoe (N.-Y., Burgess, Stringer and C°).

1845 The Chainbearer (N.-Y., Burgess, Stringer and C°).

1846 The Redskins (N.-Y., Burgess, Stringer and C°).

1846 The Islets of the Gulf (Graham's Mag.).

1847 The Crater (N.-Y., Burgess, Stringer and C°).

1848 Jack Tier (Book form of The Islets; N.-Y., Burgess,
Stringer).

1848 The Oak Opening (N.-Y., Burgess, Stringer and C°).

1849 The Sea Lions (N.-Y., Stringer and Townsend).

1850 The Ways of the Hour (N.-Y., Putnam).

CROOME (W.).

1850 The Golden Sands of Mexico (Phila.) S 17615.

1850 True Riches (Phila.).

CURTIS (N.-M.).

- 1843 *The Bride of the Northern Wilds* (N.-Y.) S 18061 ff.
- 1843 *The Doom of the Tory's Guide* (N.-Y.).
- 1846 *The Black Plumed Rifleman* (N.-Y.).
- 1847 *The Patrol of the Mountain* (N.-Y., Williams Bros.).
- 1847 *The Ranger of Ravenstream* (N.-Y., Williams Bros.).
- 1848 *The Scout of Silver Pond* (N.-Y., Williams Bros.).
- 1849 *The Marksman of Monmouth* (N.-Y., Williams Bros.).
- 1849 *Vidette* (N.-Y., Williams Bros.).
- 1850 *The Prairie Guide* (N.-Y., Williams Bros.).

DAMRELL (W.-S.).

- 1843 *The Temperance Meeting in the village of Tattertown* (Boston).

DANA (R.-H. jr.).

- 1840 *Two Years Before the Mast* (N.-Y., Harper).

DAWES (R.).

- 1839 *Nix's Mate* (N.-Y., Colman) S 18920.

DORR (Mrs J.-C.R.).

- 1848 *Isabel Leslie*.

DORSEY (Mrs A.-H.).

- 1847 *The Student of Blenheim Forest*.

DUGANNE (A.-J.-H.).

- 1849 *The Bravo's Daughter*.

DUKE (S.-B.).

- 1838 *Osceola* (N.-Y., Harpers).

DUNLAP (W.).

- 1836 *Thirty Years Ago* (N.-Y., Bancroft and Holley).

DUPUY (E.-A.) (Annie Young ps.).

- 1836 *The Conspirator* (New World) Sabin dates this 1850.
- 1849 (Possibly earlier, c. 1845) *Celeste, the Pirate's Daughter*.
(Others in contemporary journals).

ELLET (Mrs E.-F.).

- 1840 *Scenes in the Life of Joanna of Sicily* (Boston).

ELLS (C.).

- 1842 *Robinson Crusoe's Own Book* (Boston, W.-C. Perry).

ENGLISH (T.-D.).

- 1847 1844, or *The Power of the S.F.* (N.-Y., Burgess) S 22606.
- 1847 *Walter Woolfe* (N.-Y., Smith).
- N.D. *Ambrose Fecit* (Later edition, N.-Y., Hilton, 1867).

FAY (T.-S.).

- 1835 Norman Leslie (N.-Y., Harper).
- 1839 Sidney Clifton (N.-Y., Harper).
- 1840 The Countess Ida (N.-Y., Harper).
- 1843 Hoboken, A Romance of N.-Y. (N.-Y., Harper) S 23947.

FLAGG (E.).

- 1842 Carrero, or The Prime Minister.
- 1842 Francois of Valois.
- 1848 The Howard Queen.
- 1849 Edmund Dantes (St-Louis).
- 1850 Blanche of Artois.

FLETCHER (Mrs).

- 1834 The Three Histories (Phila., Desilver and Thomas).

FLINT (T.).

- 1830 The Lost Child (Boston, Putnam and Hunt).
- 1830 The Shoshonee Valley (Cincinnati).
- 1834 The Bachelor Reclaimed (Phila., Key and Biddle).

FOLLEN (Mrs E.-C.-L.).

- 1832 The Well Spent Hour (Boston, Munroe and C°).
- 1846 The Liberty Cap (Boston, Bowles).

FREEMAN (F.).

- 1836 Yaradee (Phila., F. Whetham) S 25757.

FRENCH (J.-S.).

- 1836 Elkswatawa, the Prophet of the West (N.-Y., Harpers)
S 25864.

FRINCK (H.-C.).

- 1842 Alow and Aloft (Rochester, Alling).

FURNISS.

- 1850 Warage, or The Charms of the Nile.

GANIHL (A.) (A.-A. Myrthe, ps).

- 1835 The Novel Without a Title (Cincinnati).
- 1838 Texas vs. Mexico, A Descriptive Novel (Better known
edition published in 1842 as *Ambrosio de Letinez*,
N.-Y., Francis).

GOODRICH (S.-G.) (Peter Parley ps).

- 1841 The Consul's Daughter (N.-Y., Nafis and Cornish).

GOULD (E.-S.).

- 1843 The Sleep Rider (N.-Y., Winchester).

GRAMMONT (J.).

1848 The League of the Merrimack (Manchester, N.H.; Fink and Moore).

GREELEY (R.-F.).

1846 Marion and His Men.

1846 Old Crow Nest.

GREEN (or GREENE), ASA (Elnathan Elmwood, Esq. ps).

1833 A Yankee Among the Nullifiers (N.-Y., Pearson).

1833 Life and Adventures of D. Dodimus Duckworth (N.-Y., Hill).

1834 The Perils of Pearl Street (N.-Y.).

1837 A Glance at N.-Y. (N.-Y.).

N.D. Debtor's Prison (N.-Y.).

N.D. Travels of ex-barber Fribbleton in America (N.-Y.).

GREEN (J.-H.).

1847 The Secret Band of Brothers, or The American Outlaws (Phila., G.-B. Zieber) S 28534.

1850 Twelve Days in the Tombs (N.-Y.) S 28535.

CRIMES (G.) (Inmate of a Lunatic Asylum in Tennessee).

1846 The Lily of the West (Nashville, Tenn) S 28849.

GRIFFITH (Mrs).

1842 The Two Defaulters (N.-Y., Appleton).

HALE (Mrs S.-J.-B.).

1846 Boarding Out (N.-Y., Harpers).

1848 Harry Guy, the Widow's Son (Boston, Mussey and C°).

HALIBURTON (T.-C.) (Sam Slick ps).

1834 Kentucky, A Tale (London).

1839 The Bubbles of Canada (Phila., Lea and Blanchard) S 29683 ff.

1839 The Letter Bag of the Great Western (London).

1840 The Clockmaker (Phila., Cavey, Lea and Blanchard).

1843 The Old Judge (London, N.-Y.).

1843 The Americans at Home (London).

1850 The Letters of Sam Slick (Phila.).

HALL (Mrs).

1836 The Outlaw (N.-Y., Harper).

HALL (Mrs A.-M.).

1833 The Buccaneer (Phila.) S 29715.

HALL (B.-R.) (Robert Carlton ps).

- 1843 The New Purchase.
- HALL (J.).
- 1832 Legends of the West (Contains *Harpe's Head*) (Phila., Harrison Hall).
- 1834 The Harvey Boys (Phila.).
- 1835 Tales of the Border (Phila., Hall).
- HARE (R.) (Eldred Grayson ps).
- 1850 Standish the Puritan (N.-Y., Harper).
- HARRO-HARRING (Paul).
- 1847 Dolores, A Historical Novel of South America (N.-Y.) S 30606.
- HART (J.-C.).
- 1834 Miriam Coffrin (N.-Y., Carvill).
- HAWTHORNE (N.).
- 1850 The Scarlet Letter.
- HAYWARD (Ann).
- 1842 Emma Stanley.
- HAZEL (H.).
- 1849 The West Point Cadet, or The Young Officer's Bride.
- HENTZ (Miss C.-K.-W.).
- 1833 Lovell's Folly (Cincinnati, Hubbard and Edmans).
- 1850 Linda (Phila., Peterson and Barnes).
- HERBERT (H.-W.) (Frank Forrester ps).
- 1834 The Brothers. A Tale of the Fronde.
- 1837 Cromwell (N.-Y., Harpers).
- 1843 Marmaduke Wyvil (N.-Y., Burgess, Stringer).
- 1843 Ringwood the Rover (Phila.) S 31466.
- 1844 Guarica, the Carib Bride.
- 1845 Pierre the Partisan (N.-Y., Williams Bros).
- 1846 The Roman Traitor.
- 1847 The Miller of Martinique.
- 1849 Dermot O' Brien, or The Taking of Tredagh.
- HERBERT (Wendell).
- 1835 A Tale of the Revolution (N.-Y.) S 31475.
- HERR (A.-J.).
- 1847 Maid of the Valley.
- HICKS (G.-E.).
- 1846 The Fair Maid of Wyoming (London) S 31719.

HILDRETH (R.).

- 1836 *The Slave, or Memoirs of Archie Moore* (Boston, J.-H. Eastburn).

HOFFMAN (C.-F.).

- 1835 *Winter in the West* (N.-Y., Harper) S 32389.
1837 *Vanderlyn* (American Monthly Magazine).
1839 *Wild Scenes in Forest and Prairie*.
1840. *Grayslaer* (N.-Y., Baker and Scribner) S 32385.

HOPPER (Lucy).

- 1841 *Scenes from Real Life. An American Tale* (N.-Y., J.-P. Giffing).

HOXSE (J.).

- 1848 *The Yankee Tar* (Northampton, Metcalf) S 33394.

HUGUES (Mrs).

- 1830 *Emma Mortimer, A Moral Tale* (Phila., T. Ash).

HULIN.

- 1843 *The Pine Tree*.

HUNT (T.-P.).

- 1845 *Jesse Johnson and His Times* (Phila.).
N.D. *Death By Measure* (Phila., Griffith and Simon).

HUNTINGTON (J.-V.).

- N.D. *Mabel the Actress*.
1844 *Lady Alice* (1849 Ed. by Appleton, N.-Y.).

HUYGHUE (D.-S.).

- 1850 *The Nomades of the West, or Ellen Clayton* (London, Bentley) S 34113.

INGRAHAM (J.-H.).

- 1835 *The Southwest* (N.-Y., Harper).
1836 *Lafitte* (N.-Y., Dewitt and Davenport) S 34774.
1838 *Burton, or The Sieges* (N.-Y., Harper).
1839 *The American Lounger* (Phila., Lea and Blanchard).
1839 *Captain Kyd* (N.-Y., Harper).
1841 *Quadroone, or St. Michael's Bay* (N.-Y., Harper).
1842 *Edward Austin*.
1843 *Jemmy Daily*.
1843 *Fanny H...* (Boston, Williams).
1843 *Frank Rivers*.
1844 *Arnold, or The British Spy*.
1844 *The Corsair of Casco Bay*.

- 1844 La Bonita Cigarera (Boston, Yankee).
1844 The Midshipman.
1844 The Miseries of New-York.
1845 Montezuma (Boston, Williams).
1845 Grace Weldon (Also as *Frederica*).
1845 The Dancing Feather.
1845 Rafael.
1845 The Wing of the Wind.
1846 Bonfield.
1846 Leisler.
1846 The Mysterious Stateroom.
1846 The Odd Fellow.
1846 The Silver Ship of Mexico.
1846 The Spectre Steamer.
1846 Winwood.
1847 Beatrice, the Goldsmith's Daughter.
1847 Blanche Talbot.
1847 Captain Velasco.
1847 The Treason of Arnold (Jonesville, Mass; Barnes).
1847 Edward Manning.
1847 The Freetrader.
1847 Morris Graeme.
1847 Neal Nelson.
1847 Paul Perril.
1847 Ringold Griffitt.
1847 The Truce.
1847 The Surf Skiff.
1847 Wildash.
1848 The Chameleon, or The Mysterious Cruiser.
1848 Mark Manly.
1850 Forrestal.

IRVING (J.-T. jr).

- 1837 The Hunters of the Prairie.
1837 The Hawk Chief (Phila., Carey, Lea and Blanchard)
S 35115.
1842 The Attorney (Knickerbocker Mag.).
1844 Harry Harson (Knickerbocker Mag.).

JACKSON (F.).

- 1841 The Victim of Chancery (N.-Y., Trow).
1841 The Effinghams, or Home as I Found It. (N.-Y., Colman).

N.D. A Week in Wall Street.

JONES (E.-C.).

1841 The Harp of Sylva (Phila., George) S 36489.

JONES (J.-A.).

1831 Haverhill, or Memoirs of an Officer in the Army of
Wolfe (N.-Y., Harper) S 36519.

JONES (J.-B.) (Luke Shortfellow ps).

1841 Wild Western Scenes (Baltimore, Saturday Visitor).

1849 The Western Merchant (N.-Y., Lippincott ; also Phila.,
Grigg, Elliott).

JONES (Mrs (J.-E.).

1848 The Young Abolitionists (Boston) S 36538.

JONES (S.-N.).

1846 Simon Gurty.

JUDD (S.).

1845 Margaret (Boston, Jordan and Wiley).

1850 Philo.

1850 Richard Edney (Boston, Phillips, Sampson) S 36842.

JUDSON (E.-Z.-C.) (Ned Buntline ps).

1848 Ned Buntline's Life Yarn (N.-Y., Dick and Fitzgerald).

1848 Mysteries and Miseries of New-York (N.-Y., Berford)
S 36862.

1850 The B'hoys of New-York (N.-Y., Dick and Fitzgerald).

N.D. War Eagle.

KENNEDY (J.-P.) (Mark Littleton. ps).

1832 Swallow Barn (Phila., Carey, Lea and Blanchard).

1835 Horseshoe Robinson (Phila., Carey, Lea and Blanchard).

1838 Rob of the Bowl (Phila., Carey, Lea and Blanchard).

1840 Annals of Quodlibet (Phila., Carey, Lea and Blanchard).

KNIGHT (Mrs H.-C.).

N.D. Annie Sherwood.

1846 City Cousins (Phila., American Sunday School Union).

LARNED (Mrs L.).

1836 The American Nun (Boston, Otis, Broaders) S 39042.

LEE (Mrs E.-B.).

1841 Delusion.

1848 Naomi, or Boston 200 Years Ago (Boston, Crosby and
Nichols).

LEE (Miss H.-F.).

- 1839 Rosanna (Cambridge, Owen) S 39738.
1844 The Log Cabin (Phila.) S 39736.
- LESLIE, Miss (E.).
1838 Althea Vernon, or The Embroidered Handkerchief
(Phila., Lea and Blanchard).
1838 Henrietta Harrison.
1848 Amelia, or A Young Lay's Vicissitudes (Godey's).
- LEWIS (J.).
1844 Young Kate, or The Rescue (N.-Y., Harper).
- LINDO (F.).
1848 Revenge, or The Robber of Guatemala (Cin., Robinson
and Jones).
- LIPPARD (G.).
1842 Phillippe de Agramont (Phila., Sat. Evening Post).
1842 Herbert Tracy (Phila., Sat Evening Post).
1844 The Monks of Monk's Hall (The Citizen Soldier).
1845 Blanche of Brandywine (Phila., Zeiber).
1846 Quaker City (Phila.) A re-issue of The Monks.
1846 The Nazarene (Phila., Zeiber).
1847 The Rose of Wissahikon.
1847 Legends of Mexico.
1848 'Bel of Prairie Eden (N.-Y., Berford).
1848 Paul Ardenheim, the Monk of Wissahikon.
1850 The Empire City (N.-Y., Burgess and Stringer).
- LITTLE (Capt. G.).
1847 The American Cruiser, A Tale of the Last War (Boston,
Reynodls).
- LOCKWOOD (R.-I.) (Mr. Smitts ps).
1833 Rosine Laval (Phila., Carey, Lea and Blanchard) S 83788.
1835 The Insurgents (Phila., Carey, Lea and Blanchard).
- LONGFELLOW (H.-W.).
1839 Hyperion (Boston, Ticknor).
1849 Kavanagh (Boston, Ticknor).
- M (T.-C.).
1841 The Priest's Turf Cutting Day (N.-Y., The Author)
S 42919.
- Mc CLUNG (J.-A.).
1830 Camden. A Tale of the South (Phila, Carey and Lea).
- Mc CONNEL (J.-J.).

1850 Grahame, or Youth and Manhood.

1850 Talbot and Vernon.

Mc HENRY (J.).

1830 The Betrothed of Wyoming (Phila.).

1831 Meredith, or The Mystery of the Meschianza (Phila.).

1848 The Wilderness, or Braddock's Times.

Mc INTOSH (M.-J.) (Aunt Kitty ps).

1841 Blind Alice (N.-Y., Appleton).

1844 Conquest and Self Conquest (N.-Y., Harper).

1845 Praise and Principle (N.-Y., Harper).

1846 Two Lives (N.-Y., Appleton).

1848 Charms and Countercharms (N.-Y., Appleton).

1850 The Lofly and the Lowly (N.-Y., Appleton).

MANCUR (J.-H.).

1833 Henri Quatre (N.-Y., Harper).

1843 Christine.

1843 The Deserter.

1843 Ernest Harcourt, or The Loyalist's Son.

1843 Marion's Men.

1843 Paul Jones, A Tale of the Sea.

1845 The Palais Royale.

MANN (Cyrus).

1833 The Clinton Family (Boston).

MARKS.

1850 Elfriede of Guldal.

MARSH (J.).

1849 Hannah Hawkins (N.-Y.).

MATHEWS (A.).

N.D. Ashwood, A Love Story.

MATHEWS (C.).

1839 Behemoth. A Legend of the Mound Builders (N.-Y., Langley).

1842 The Career of Puffer Hopkins (1841 in Arcturus, N.-Y.).

1845 Big Abel and the Little Manhattan (N.-Y., Wiley and Putnam).

1850 Chanticleer, or The Thanksgiving Story of the Peabody Family (Boston, Mussey).

N.D. Money Penny.

N.D. Wacondah.

MATTSON (Morris):

- 1835 Paul Ulrich, of The Adventures of an Enthusiast (N.-Y., Harpers).

MATURIN (Ed.).

- 1839 Séjanus (N.-Y., Harper).
1845 Montezuma (N.-Y., Paine and Burgess).
1848 Eva (N.-Y., Harper).
1848 Benjamin (N.-Y.).
N.D. Bianca (N.-Y.).

MAYO (W.-S.).

- 1844 Flood and Field
1849 Kaloolah (N.-Y., Putnam).
1850 The Berber, or The Mountaineer or the Atlas (N.-Y., Putnam).

MEEK (A.-B.).

- 1839 Florence Lincoln.,

MELVILLE ps.

- 1836 Ethan Allen, or The King's Men (N.-Y.) S 805.
1847 The Buckskin, or The Camp of the Besiegers (N.-Y., Graham).
N.D. Marion and His Men (Phila., Winch).

MELVILLE (H.).

- 1846 Typee (N.-Y., Wiley).
1847 Omoo (N.-Y., Harper).
1849 Redburn (N.-Y., Harper).
1849 Mardi (N.-Y., Harper).
1850 White Jacket (N.-Y., Harper).

MORRISON (J.-B.).

- 1830 An Original Tale: Isabelle of Brooke.

MORTIMER (Mrs C.-B.).

- 1850 Morton Montague, or A Young Christian's Choice (N.-Y., Appleton).

MOTLEY (J.-E.).

- 1839 Morton's Hope (N.-Y., Harper).
1848 Merry Mount (Boston, Munroe).

MOWATT (Mrs) (Mrs A.-C.-O. Ritchie).

- 1842 The Fortune Hunter (New Word).
1845 Evelyn.

MURRAY (W.-W.).

N.D. Isadore, The Captive of the Norridgewocks.

NEAL (J.).

1830 Authorship; A New Englander Overseas (Boston, Gray and Bowen).

1833 The Downeasters (N.-Y., Harper).

1843 Ruth Elder (N.-Y. : In " Brother Jonathan ").

NORDHOFF (C.).

1845 Man-of-War Life (N.-Y.).

NOURSE (J.-D.).

1846 The Forest Knight.

1848 Leavenworth.

OLIVER (Dr).

1845 Onslow.

PAULDING (J.-K.) (Myers, P.-H. ps).

1830 Chronicles of the City of Gotham (N.-Y., Carvill).

1831 The Dutchman's Fireside (N.-Y., Harper).

1832 Westward Ho ! (N.-Y., Harper).

1846 The Old Continental (N.-Y., Cady and Burgess).

1847 The Bucktails, or Americans in England.

1848 The First of the Knickerbockers, A Tale of 1673 (N.-Y., Putnam) S 59197.

1849 The Puritan and His Daughter (N.-Y.).

1849 The Young Patroon (N.-Y., Putnam).

1849 The King of the Hurons (N.-Y., Putnam) S 59199.

PEABODY (Miss (E.-P.).

1833 The Water Spirit (Boston, Simpson and Clapp).

1836 Holiness : The Legend of St. George (N.-Y., E.-R. Broaders).

PEIRCE (I.).

1832 The Narragansett Chief (N.-Y., Porter) S.

PEPPERELL (F.-P.).

1849 The Irish Conquest (N.-Y., French) S 93636.

PETERSON (C.-J.) (J. Thornton Randolph ps).

1847 The Oath of Marion (Boston, Gleason) S 61239.

1849 Grace Dudley, or Arnold at Saratoga (Phila., T.-B. Peterson) S 61231.

1850 Cruising in the Last War (Phila., T.-B. Peterson) S 61230.

PHELPS (Mrs A.-H.-L.).

1833 Caroline Westerley.

1848 Ida Norman (Baltimore, Cushing).

PISE (C.-C.).

1831 The Indian Cottage.

1831 Father Rowland (Re-issue of 1829 ed.).

1845 Zenosius (N.-Y., Dunigan).

POE (E.-A.).

1837 Arthur Gordon Pym (N.-Y., Harper).

PRIME (S.-I.).

1847 Life in New-York (N.-Y., Carter).

REES (J.).

1849 The Mysteries of City Life (Phila., Moore) S 68642.

REYNOLDS (B.-H.).

1830 Casimir Saral.

RICHARDSON (J.).

1833 Wacousta, or The Prophecy (London, Cadell) S.

1840 The Canadian Brothers (Montreal) S 71036.

ROBB (J.-S.).

1847 Kaam, or Daylight, the Arapahoe Halfbreed (Boston,
" Star Spangled Banner ").

ROBINSON (J.-H.).

1850 Kasoto, the Blackfoot Renegade (Boston, Yankee Nation).

N.D. White Rover.

N.D. Nightshade.

N.D. Silver Knife.

ROBINSON (Mrs T.A.L.V.J.) (Talvi ps).

1850 Heloise, or The Unrevealed Secret (Phila, G.S. Appleton).

ROCCHIETTI (J.).

1850 Lorenzo and Oonalaska (Winchester, Va.; Brooks and
Conrad) S 72284.

RODDAN (J.-T.).

1850 John O'Brien, or The Orphan of Boston (Boston, Do-
nahoe) S 72465.

ROE (A.-S.).

1850 James Mountjoy, An American Tale.

SARGENT (Epes).

1833 My Mother's Gold Ring (Boston) S 77016.

1844 Fleetwood, or The Stain Birth (N.-Y.).

1849 The Legal Remedy (Boston, Redding and C^o) S 77011.

SAVAGE (W.) (ps).

- 1842 The Amazonian Republic Recently Discovered in the
Interior of Peru (N.-Y., Colman) S 77250.

SEDGWICK (Miss C.-M.).

- 1830 Clarence (N.-Y., Harper).
1832 Le Bossu.
1835 The Linwoods (N.-Y., Harper).
1835 Home (Boston, Munroe).
1836 The Poor Rich Man and the Rich Poor Man (N.-Y.,
Harper).
1837 Live and Let Live (N.-Y., Harper).
1839 Means and Ends.
1845 Wilton Harvey.

SEDGWICK (S.-R.) (Mrs Theo.).

- 1830 The Young Emigrants (Boston, Carter and Hendee).
1834 Allen Prescott, or The Fortunes of a New England Boy
(N.-Y., Harper).
1844 Alida (N.-Y., Langley).

SEYMOUR (Almira).

- 1843 The Violated Sanctuary (Boston, Henshaw).

SHECUT (J.-L.-E.-W.).

- 1841 Ish-noo-ju-lut-sche (N.-Y., Price).
1844 The Scout.

SHELTON (Rev. F.-W.).

- 1850 Salandar and the Dragon (N.-Y., Hueston).

SHINDLER (Miss M.-S.-B.-P.-H.) (Mrs E.-C. Dana).

- 1843 Charles Morton.
1844 Forecastle Tom (N.-Y., Harper).
1844 The Young Sailor (N.-Y., Harper).
N.D. A Southerner Among the Spirits.

SHORTFELLOW (Tom) (ps).

- 1845 Evelyn of Allegne Cliff, or The Two Lovers (Boston,
Gleason).
1845 Mary Kale, or Big Thunder, Chief of the Anti-Renters.
(Boston, Gleason).

SIMMS (J.-R.).

- 1846 The American Spy, or Freedom's Early Sacrifice (Albany,
Munsell) S 81179.

SIMMS (W.-G.).

- 1833 Martin Faber (N.-Y.).

- 1834 Guy Rivers (N.-Y.).
1835 The Yemassee (N.-Y.).
1835 The Partisan (N.-Y.).
1836 Mellichampe (N.-Y.).
1837 Blondeville (?).
1838 Richard Hurdis (Phila.).
1838 Carl Werner (N.-Y.).
1838 Pelayo (N.-Y.).
1839 The Damsel of Darien (Phila.).
1840 Border Beagles (Phila.).
1841 The Kinsmen (Phila.).
1841 Confession (Phila.).
1842 Beauchampe (Phila.).
1845 Castle Dismal (N.-Y.).
1845 Helen Halsey (N.-Y.).
1845 Count Julian (Baltimore).
- SIMS (A.-D.) (Crayon Rigmarole ps).
1842 Bevil Falcon, a Tragedy of the old Cheraw (Columbia.
S. C., Morgan).
- SMITH (Mrs E.-O.-P.) (E.-A. Smith) (Ernest Helfenstein ps).
1842 The Western Captive (N.-Y.).
1845 The Dandelion (Boston) S.
1848 The Lover's Gift (Hartford).
1848 Salamander (N.-Y., Putnam).
1850 Hugo (N.-Y., Taylor) S 82511.
- SMITH (S.-B.).
1836 Rosamond (N.-Y., Leavitt) S 84030.
- SMITH (Mrs Seba).
1839 Riches Without Wings (Boston, Light).
- SMITH (S.-H.).
1850 Alice Singleton (N.-Y., Wiley) S 84133.
- SNELLING (Anna).
1842 Kabaosa, the Warrior of the West (N.-Y., Adee).
- SNELLING (W.-J.).
1837 The Rat Trap, or Cogitations of a Convict (Boston,
Thompson).
- SOUTHWORTH (Mrs E.-D.-E.-N.).
1849 Retribution (National Era).
1850 The Deserted Wife.

SPRINGWATER (Dr) (ps).

1832 The Cold-Water-Man (Albany) S 14266.

STEPHENS (Mrs. A.-S.-W.) (Jonathan Slick, Esq.). (*)

1843 High Life in New-York (N.-Y., Stephens).

1845 David Hunt and Malina Gray (Phila., Graham) Several stories.

184-. Alice Copley (Phila.).

STERLING (C.-F.).

1848 The Redcoats (N.-Y., Williams) S 91329.

STICKNEY (Sarah).

1837 Home (N.-Y., Harper).

STONE (W.-L.).

1835 Mathias and His Impostures (N.-Y., Harper).

1836 Ups and Downs in the Life of A Distressed Gentleman (N.-Y., Lord C°).

STRANGE (R.).

1839 Eoneguski, the Cherokee Chief (Washington, Taylor).

STRICKLAND (A.).

1839 The Pilgrims of Walsingham.

SUMNER (A.-W.).

1849 The Sea Lark (N.-Y., French) S 93636.

TAYLOR (F.).

1841 Ella V... (N.-Y., Appleton) S 94453.

TAYLOR (J.-W.).

1847 A Victim of Intrigue.

THAYER (Mrs J.).

1842 The Drunkard's Daughter (Boston, Peirce).

THOMAS (F.-W.).

1835 Clinton Bradshaw (Phila., Carey, Lea and Blanchard).

1836 East and West (Phila., Carey, Lea and Blanchard).

1840 Howard Pinckney (Phila., Carey, Lea and Blanchard).

THOMPSON (D.-P.).

1835 The Adventures of Timothy Peacock (Middlebury, Vt; Knapp and Jewett).

1835 May Martin (New England Galaxy; later Montpelier, Vt; Walton).

1839 The Green Mountain Boys (Montpelier, Vt; Walton).

(*) Autres titres sans date : Mary Derwent ; Fashion and Famine ; The Heiress of Clare Hall ; The Old Homestead ; The Heiress ; Myra ; The Rejected Wife ; The Wife's Secret.

- 1847 Locke Amsden (Boston, Mussey).
1848 Lucy Hosmer (Burlington, Vt; Goodrich and Nichols).
- THOMPSON (W.-T.)** (Major Jones ps).
1846 John's Alive, or The Bride of a Ghost (Baltimore; Taylor, Wilde).
1846 Chronicles of Pineville (1853 Phila., Getz and Buck).
1848 Major Jone's Courtship and Travels.
- THOMSON (G.)**.
1830 The Steam Quack (Albany) S 95568.
- TRUEDELL (Mrs M. v. H.)**.
1840 Tippecanoe, A Legend of the Border, S 97171.
- TUCKER (N.-B.)** (E.-W. Sidney ps).
1836 George Balcombe (N.-Y., Harpers).
1836 The Partisan Leader (Washington, D.C.; Green).
1844 Gertrude.
- TUCKERMAN (H.-J.)**.
1839 Isabel, or Sicily (Phila., Lea and Blanchard).
- WALLACE (H.-B.)**.
1838 Stanley (Phila., Lea and Blanchard).
- WARE (W.)**.
1837 Palmyra (Also as Zenobia, or The Fall of Palmyra (1839 Edinburgh, Chambers).
1838 Aurelian (Also as Probus) (N.-Y., Francis and C°).
1841 Julian (N.-Y., Francis and C°).
- WARNER (Mrs S.-B.)**.
1850 The Wide, Wide World (N.-Y., Putnam).
- WEBB (J.-W.)** (Editor of Work by Sir W.-D. Steuart, Bart).
1846 Altowan; Incidents of Life and Adventure in the Rocky Mountains. (N.-Y., Harper).
- WEBBER (C.-W.)**.
1848 Old Hicks the Guide, or Adventures in the Comanche Country in Search of a Gold Mine (N.-Y., Sunday Dispatch; later N.-Y., Harper).
1849 The Gold Mines of the Gila (N.-Y., Dewitt and Davenport).
- WEIR (J.)**.
1850 Lonz Powers, a Romance of Kentucky (Phila., Lippincott).
N.D. Simon Kenton (Phila., Lippincott).
N.D. Winter Lodge.

WESTON (Maria D.).

1848 *The Weldon Family, or Life in New England* (Providence; Weedon and Peek).

WHIPPLE (F.-H.).

1842 *The Mechanic* (Providence, Burnett and King).

WHITMAN (Walt).

1841 *Franklin Evans, or The Inebriate* (N.-Y.).

WHITTIER (J.-G.).

1849 *Leaves from Margaret Smith's Journal* (Boston, Ticknor).

WILEY (C.-H.).

1847 *Alamance* (N.-Y., Harper).

1849 *The Haunted Chamber*.

1849 *The Poor Student's Room*.

1849 *Roanoke, or Where is Utopia?*

WILLIAMS (Mrs C.-R.-A.).

1832 *Aristocracy* (Providence, R.I. ; Knowles).

1834 *Fall River* (Boston, Lily, Waite).

1841 *The Neutral French* (Providence, R.I.; The Author).

WILMER (L.-A.).

1836 *The Confessions of Lady Harrington*.

WOOD (G.).

1848 *Peter Schlemihl in America* (Knickerbocker; later Phila., Carey, Lea and Blanchard).

PARTIE B

1830 *Grace Seymour*.

The Sandfords.

The Vestal. A Tale of Pompeii (Boston : Gray and Bowen).

1831 *Captain Thomas*.

The Country Curate (N.-Y., Harper).

Cousin Elizabeth (Boston, Bowles).

The Demon Ship.

Flora Maitland (N.-Y., Pendleton and Hall).

Moral Triumphs (Boston, Bowles).

- 1832 The Buccaneer (London) S 8837.
 The Forsaken (Phila., John Grigg).
 The Polish Chiefs (N.-Y., J. K.).
- 1833 The Haunted Priory (Phila., Perry).
 Oran the Outcast (N.-Y., Peabody and C°).
 Memoirs of a Nullifier, written by Himself (Columbia, Telescope Office).
 A Volume from the Life of Herbert Barclay.
- 1834 Ambrose and Eleanor, the Disinherited Pair (N.-Y., Nafis and Cornish).
 The Debtor's Prison (N.-Y.).
 Frank Orby (N.-Y., J. and J. Harper).
 The Romantic Historian (Phila., Hogan et Thompson).
 The Village Belles (N.-Y., J. and J. Harper).
- 1835 Blackbeard, A Romance of Pennsylvania (N.-Y., Harper).
 Father Butler (Phila., Thomas Latimer).
 Influence (Phila., Key and Biddle).
 Legends of a Log Cabin.
 Rombert, a Tale of Carolina (N.-Y., Francis).
 Stephen Moreland (Phila., Key and Biddle).
 Tales of the Parlour (N.-Y., J.-P. Peaslee).
- 1836 Agnes Serle (Phila., Carey and Hart).
 Camperdown (Phila., Carey and Hart).
 The Diary of a Desennuyee (Phila., E.-L. Carey).
 Herbert Wendall (N.-Y., Harper).
 Memoirs of an American Lady.
 My Aunt Pontypool (Phila., Carey and Hart).
 The Parricide (Phila., Carey and Hart).
 Rose Hill, a Tale of the Old Dominion (Phila., Key and Biddle).
 The Swiss Heiress, Bride of Destiny (Baltimore, Robinson).
 The Warlock (Phila., Carey, Lea and Blanchard).
- 1837 The Harcourts (N.-Y., Colman ; Boston, Weeks, Jordan and C°).
 Living on Other Peoples Means, or The History of Simon Silver (Boston, Weeks, Jordan).
 Peter Snooks (Phila., Carey, Lea and Blanchard).
 The Priors of Prague (Phila., Carey, Lea and Blanchard).
 The Roué (Phila., Carey and Hart).

- Violet Woodville, the Danseuse (Phila., Carey, Lea and Blanchard).
- 1838 The Apprentice (Boston, J.-B. Dow).
The Contrast (Boston, Whipple and Damrell).
Cromwell (N.-Y., Harper).
The Minister of Mickleford (Boston, Whipple and Damrell).
The Mother in Her Family (Boston, Weeks, Jordan: N.-Y., J.-S. Taylor).
Old Ironside (Boston, Muzzey).
The Palfreys (Boston, Abel Tompkins).
The Scourge of the Ocean (Phila., Carey and Hart).
Victims of Gaming (Boston, Weeks, Jordan).
- 1839 As a Medecine (Boston, Whipple and Damrell).
The Brigantine, or Admiral Lowe (N.-Y., Crowen and Decker).
Charles Vincent (N.-Y., Harper).
Pebbelbrook and the Harding Family.
The Prediction, a Tale of the Huguenots.
Stanley (Phila., Lea and Blanchard).
Susan Pike (N.-Y., Francis; Boston, J.-H. Francis).
Sydney Clifton (N.-Y., Harper).
- 1840 Confessions of a Schoolmaster (Andover, Gould, Newman and Saxton ; N.-Y.).
Delusion, or The Witch of New England (Boston, Hilliard, Gray) S 19457.
The Field of Terror (London, The Novel Newspaper).
The Lectress (Boston, Whipple and Damrell).
Love's Progress (N.-Y., Harper).
Rosanna (Cambridge, John Owen).
- 1841 Barbara Howard (Boston, Sleeper, Dix, and Rogers).
Carleton, a Tale of 1776.
Constance, the Merchant's Daughter (N.-Y., Gould, Newman and Saxton).
A Green Hand's First Cruise. By a Younger (Baltimore) S 28575.
Howard Pinckney (Phila., Lea and Blanchard).
The Tyrolese Minstrels (Boston, G.-W. Light).
- 1842 Cecil, or Adventures of a Coxcomb (Phila., Lea and Blanchard).

- The Salem Belle, A Tale of 1692 (Boston; Tappan, Whittemore and Mason).
- 1843 The Lost Ship (N.-Y., Harper).
The Stolen Wife.
- 1844 Camp Charlotte, A Tale of 1774 (Phila.) S 10179.
Legends of Laupedosa (N.-Y.).
Old Fort Duquesne (Pittsburgh) S 57130.
- 1845 Eveline Neville, a Spirit Yet à Woman Too (N.-Y., Burgess, Stringer).
Mettallak, the Lone Indian of the Megalloway (Boston, U.S. Pub. C°).
Queenston, a Tale of the Niagara Frontier (Buffalo, Steele's Press).
- 1846 Henry Russel, or The Year of Our Lord 2000 (N.-Y., Graham).
Hutoka, a Tale of the Indian Wars (Boston, Gleason) « By the author of *Mettallak* and *Francis Abbot* ».
Recantation (N.-Y., Swords).
- 1847 Eva Labre, or The Rescued Chief (London).
Mysteries of New-York (London) S 51656.
The Meteor, a Sea Story.
Riches and Honor, a New England Story (N.-Y., Adams) S 71111.
The White Faun, or Laura Ingraham (Baltimore, Taylor).
William Allen, or The Boy Who Told the Truth (Phila., Am. S.S. Union).
- 1848 The Ocean Plague (Boston, Coolidge and Wiley) S 56638.
Where is She ?
- 1849 The Buttonwoods.
The Diary of a Pawnbroker (N.-Y., Long).
The Remarkable Narrative of the Female Hermit and the Indian Girl (Boston).
- 1850 The Green Hand. A Short Yarn. S.
The Lone Dove.
A Peep Behind the Curtain (Boston, Redding) S.
The Pirate Doctor (N.-Y., Garrett) S 63013.
The Snowflake.
The White Swallow (Edinburg, Chambers).

PARTIE C

ALDEN (J.).

(Plusieurs nouvelles. Voir Sabin 699).

BEDELL (G.-T.).

It Is Well (Phila., Daniel and Smith).

BRYANT (J.-D.).

Pauline Seward (Baltimore, Murphy).

BURDETT (Charles).

The Adopted Child (N.-Y., Baker and Scribner).

The Adopted Son (N.-Y., Burgess Stringer).

Arthur Martin (N.-Y., Harper).

The Convict's Child (N.-Y., Baker and Scribner).

Lilla Hart (N.-Y., Baker and Scribner).

Mary Grover (N.-Y., Harper).

CARDELL (W.-S.).

The Happy Family (Phila., Hunt and Son).

Jack Halyard (Phila., Hunt and Son).

CARLTON (R.).

Something for Everybody (N.-Y., Harper).

CATES (Miss).

A Year With the Franklins (N.-Y., Harper).

CHILD (E.-N.).

Edward Vernon (N.-Y., Harper).

CHORLEY.

Conti, the Discarded (N.-Y., Harper).

CHUBBOCK (Emily) (Fanny Forrester ps).

Alderbrook (Boston, Ticknor).

Allen Lucas (N.-Y., Colby).

Charles Linn (N.-Y., Colby).

The Great Secret (N.-Y., Colby).

CLARK (J.-A.).

Awake, Thou Sleeper (N.-Y., Carter).

CLARK (W.-A.).

The Stewart's Reckoning (N.-Y., Swords).

COPE (E.-T.).

The Subaltern's Visit (N.-Y., Harper).

COX.

- Hallowe' en, A Romaunt (Hartford, Parsons).
CURTIS (Miss).
 Jess's Flirtation (N.-Y., Harper).
DAWES (H.).
 Athenia of Damascus (N.-Y., Colman).
DUNCAN (Mrs).
 Waking Dreams (N.-Y., Carter).
EDSON (A.).
 Charlotte Hamilton (Hartford, Robins and Smith).
EVEREST (C.-W.).
 The Hare Bell (Hartford, Parsons).
FORD (D.-E.).
 Decapolis (N.-Y., Carter).
GARDNER (A.-K.).
 Old Wine in New Bottles (N.-Y., Francis).
GOULD (H.-F.).
 Esther (N.-Y., Appleton).
JAY (Wm).
 The Happy Mourner (Boston, Loring).
KINNEY (A.-D.).
 Have Me Excused (N.-Y., Dodd).
LEE (Hannah).
 The Backslider (Boston, Munroe).
LEECH (S.).
 Thirty Years From Home (Boston, Tappan).
LEWIS (G.-H.).
 Three Sisters and Three Fortunes (N.-Y., Harper).
MITCHELL (Miss A.).
 The Snuggler's Son (Hooker).
OAKLEY (Miss).
 Eliza Atwood (N.-Y., Raynor).
PARLEY.
 Home in the Sea (Phila., Sorin).
PEARSON (J.).
 The Forest Minstrel (Phila., Moore).
POND (Enoch).
 Probation (Portland, Hyde, Lord and Duren).
RAMSAY (W.).
 The Drunkard's Doom (Phila., Griffith).

REYNOLDS.

Faust, A Romance (N.-Y., Burgess).

RONGE (John).

The Holy Coat of Treves (N.-Y., Harper).

SCHMUCKER.

Modern Infidelity (Phila., Grigg).

SMITH.

The Delineated Heart (N.-Y., Harper).

SMITH (A.).

The Prisoners of Paris (Williams and Bros).

TAYLOR (B.-C.).

Lady Mary (N.-Y., Swords).

The Merchant's Clerk (N.-Y., Swords).

Margaret (N.Y., Swords).

Records of a Good Man's Life (N.-Y., Swords).

TODD (J.).

The Lost of Wyoming (Butler).

Miriam (Phila., Griffith).

UPHAM (Prof.).

Catherine Adorna (Boston, Peirce).

WEEMES (M.-L.).

The Drunkard's Looking Glass (Baltimore, Cook).

WILSON (Prof.).

The Foresters (N.-Y., Saxton and Miles).

PARTIE D

Acton, or The Circle of Life (Appleton, N.-Y.).

The Awful Disclosures of Maria Monk (Leavitt, Lord, N.-Y.).

The Benevolent Merchant (Newman, N.-Y.).

The Big Bear of Arkansas (Carey and Hart, Phila.).

Bob the Squirrel's Adventures (Appleton, N.-Y.).

The Charmed Sea, or Polanders in Siberia (Andrus, Hartford).

Christmas Eve (Anners, Phila.).

The Chevaliers of Mexico (Carey and Hart, Phila.).

The Citizen of a Republic (Crocker and Brewster, Boston).

Clarissa Davis (H. Perkins, Phila.).
Claudine (Francis, N.-Y.).
Claverston (Swords (N.-Y.).
The Convent (Carter and Bro.).
The Cooper's Son (J. French, Boston).
The Cousins (Harper, N.-Y.).
The Dark River (Dana, N.-Y.).
The Deerfield Captive (Phleps, Greenfield, Mass.).
Distant Hills (Dana, N.-Y.).
Drama in Pokerville (Carey and Hart, Phila.).
Elder's House (Dunigan, N.-Y.).
Elinor Fulton (Dunigan, N.-Y.).
Ella Herbert (Crosby and Nichols, Boston).
Ellen Herbert (Harper, N.-Y.).
Ellen Munroe (Burgess, Stringer, N.-Y.).
Ellen Woodville (Langley, N.-Y.).
Ellen (Tompkins, Boston).
Emma (Newman, N.-Y.).
The Exile of Erin (Harper, N.-Y.).
The Fall of Croesus (Dana, N.-Y.).
Fame and Glory (Ticknor, Boston).
The Fate of Infidelity (E. Walker, N.-Y.).
The Favorite Scholar (Francis, N.-Y.).
The Flying Dutchman (Carey and Hart, Phila.).
For Each and For All (Andrus, Hartford).
Guilt and Doom (Griffith and Simon, Phila.).
The Happy Children (Appleton, N.-Y.).
The Happy Transformation (L. Colby, N.-Y.).
Home Influence (Harper, N.-Y.).
Home for the Holidays (Appleton, N.-Y.).
The Incognito (Carey and Hart, Phila.).
The Infant Brother (Dana, N.-Y.).
It Is All For The Best (Ticknor, Boston).
James Somers (Maltby, New-Haven).
James Talbot (Crosby and Nichols, Boston).
Jonathan Romer (Putnam, N.-Y.).
Julia Graham (H. Perkins, Phila.).
Julia Ormond (Dunigan, N.-Y.).
Julius Melborne (Hall and Dickinson, Syracuse).

- Little Coin Much Care (Appleton, N.-Y.).
Little Love and Money (Appleton, N.-Y.).
Lucinda (Mack, Andrus and C°, Ithaca).
Luke Sharp (Dana, N.-Y.).
Making Haste To Be Rich (Baker and Scribner, N.-Y.).
Mary the Maniac (Nafis and Cornish, N.-Y.).
Michael Kemp (Carter, N.-Y.).
Mora Carmody (Dunigan, N.-Y.).
Motherless Ellen (Loring, Boston).
The Mysterious Penitent (J.-B. Perry, Phila.).
The Ocean Child (Burgess, Stringer, N.-Y.).
The Old Commodore (Burgess, Stringer, N.-Y.).
Old Michael and Young Maurice (George and Wayne, Phila.).
The Old Oak Chest (Riker, N.-Y.).
The Old Oak Tree (Appleton, N.-Y.).
Old Times (Bixby and C°).
The Olneys (Munroe, Boston).
On Board, On Shore (Alling, Seymour, C°, Rochester).
Only Daughter (Carey, Hart, Phila.).
The Perilous Adventures of Quintin Harwood (Francis, N.-Y.).
Peter Ploddy (Carey and Hart, Phila.).
The Polish Orphans (Armstrong and Berry, Phila.).
Poverty and the Baronet's Family (Dunigan, N.-Y.).
The Quarter Race in Kentucky (Carey and Hart, Phila.).
The Quiet Husband (Carey and Hart, Phila.).
Rachel (Crocker and Brewster, Boston).
Rhoda (Sorin and Ball, Phila.).
Rich Enough (Appleton, N.-Y.).
The Rose of Linden Castle (H. Perkins, Phila.).
Rose Somerville (Burgess, Stringer, N.-Y.).
The Seamstress (Redfield, N.-Y.).
The Secret Foe (Carey and Hart, Phila.).
Sergeant Bell and His Raree Show (H. Perkins, Phila.).
The Shipwreck (Kay, Phila.).
Smugglers of the Swedish Coast (Colyer, N.-Y.).
Sol Smith's Apprenticeship (Carey and Hart, Phila.).
Sunshine and Shade (French).
The Truth Finder (Sorin and Ball, Phila.).
The Twin Brothers (Harper, N.-Y.).

The Two Apprentices (Appleton, N.-Y.).
The Two Brides (Carey and Hart, Phila.).
Wealth and Worth (Harper, N.-Y.).
What's To Be Done (Harper, N.-Y.).
Which is the Wisest (Appleton, N.-Y.).
The White Slave (Harper, N.-Y.).
Willy the Wanderer (Dow, Boston).
The Winter's Tale (Dana, N.-Y.).
The World Before You (Dana, N.-Y.).
The Wreck of the Glide (Wiley and Putnam, N.-Y.).
The Young Rover (Dow, Boston).
Zerah, the Believing Jew (Swords, N.-Y.).

PARTIE E

ADAMS (O.-F.).

A Dictionary of American Authors (Boston) 1905.

ALLIBONE (S.-A.).

A Critical Dictionary (Phila.) 1871 Supplement, 1891.

GRISWOLD (W.-M.).

A Descriptive List of 'Novels and Tales, 1890, 1895.

HAZARD (L.-L.).

The Frontier in American Literature (N.-Y.) 1927.

JOHNSON (A.) and MALONE (D.).

Dictionary of American Biography (N.-Y.) 1928 ff.

JOHNSON (J.-G.).

Southern Fiction Prior to 1860 (Charlottesville), 1909.

LOSHE (L.).

The Early American Novel (N.-Y.) 1907, 1930.

RUSK (R.-L.).

The Literature of the Middle Western Frontier (N.-Y.) 1925.

SABIN (J.) and al.

Bibliotheca Americana (N.-Y.) 1868 ff (Vol 26, 1935).

TRENT (W.-P.) et al.

Cambridge History of American Literature (N.-Y.) 1917-21.

VAN DOREN (C.).

- The American Novel (N.-Y.) 1921.
WEGELIN (O.)
Early American Fiction (N.-Y.) 1929 (Revised).
WHITCOMBE (S.-L.).
Chronological Outlines of American Literature (N.-Y.) 1894.
ROORBACH.
Bibliotheca Americana, 1820-1848 (N.-Y.) 1849.
TRUBNER.
A Bibliographic Guide to American Literature.
NIELD.
A Guide to Historical Fiction.
CAIRNS (W.-B.).
On the Development of American Literature from 1815 to
1833 (Madison, Wis.) 1898.
HART (J.-S.).
A Manual of American Literature (Phila.) 1874.
FULLERTON (B.-M.).
A Selective Bibliography (N.-Y.) 1932.
APPLETON.
Dictionary of American Authors (N.-Y.).
- The North American Review.*
The Southern Literary Messenger.
The Kickerbocker Magazine.
Godey's Lady's Book.
Les catalogues des Maisons contemporaines.
Les « end-papers » des romans.

Les recherches ont été faites dans les bibliothèques suivantes :

Congressional Library, Washington, D.C.
New-York Public Library.
Columbia University.
Princeton University.
Yale University.
Lehigh University.
Lafayette College.
Harvard College.
British Museum.

PARTIE F

American Literature, Duke University Press.

Boynton, P.H., Literature and American Life, N.-Y. 1936.

Blankenship, R., American Literature, 1931.

Edgar, P., The Art of the Novel, N.-Y. 1933.

Foerster, N., The Reinterpretation of American Literature, N.-Y. 1928.

Foster, R.-A., The School in American Literature, Baltimore 1930.

Griswold, R.-W., The Prose Writers of America, Phila. 1854.

Griswold, W.-M., Descriptive Lists, 1890-1895.

Hicks, G., The Great Tradition, N.-Y., 1933.

Knight, G.-C., The Novel in English, N.-Y. 1931.

Manly, L., Southern Literature, Richmond, 1895.

Mc Dowell, T., The Romantic Triumph, N.-Y. 1833.

Michaud, R., Le Roman Américain, Paris.

Minnigerode, M., The Fabulous Forties, N.-Y. 1924.

Moses, M.-J., The Literature of the South, N.-Y. 1910

Parrington, V.-L., Main Currents in American Thought, N.-Y. 1927-1930.

Singer, G.-F., The Epistolary Novel, Phila. 1933.

Taylor, W.-F., A History of American Letters, N.-Y. 1936.

Ce dernier livre contient d'admirables bibliographies pour les auteurs connus. Les œuvres fondamentales ont été consultées pour la préparation de la critique.

INDEX DES AUTEURS

Abbott	113	Judson	161
Aesop	130	Kennedy	44
Allston	146	Leslie	108
Arthur	116	Lippard	161
Ashby	162	Lockwood	163
Bennett	161	Longfellow	149, 159
Bickley	169	M. (T. C.)	123
Bird	67	Mc Henry	165
Bolokitten	128	Mc Intosh	108
Briggs	133	Mathews	73
Brisbane, A. H.	124	Mattson	136
Brisbane, H. W.	121	Maturin	151
Brooks	109	Mayo	154
Brownson	122	Melville, H.	84
Caruthers	51	Melville	165
Child	152	Motley	148, 160
Cooper	15	Mowatt	110
Copway	169	Neal	57
Curtis	161	Paulding	60
Dana	155	Peirce	157
Dorsey	122	Phelps	166
Duke	163	Pise	122
Dupuy	162	Poe	79
English	169	Rocchietti	147
Fay	144	Postl	143
Flagg	151	Sedgwick, C. M.	103
Flint	142	Sedgwick, S. R.	105
French	176n	Shecut	169
Ganihl	140	Shindler	157
Gould	168	Shortfellow	167
Greene	131	Simms	37
Hale	110	Southworth	111
Haliburton	167	Stephens	112
Hall, J.	162	Stone	167
Harro-Harring	124	Thomas	164
Hart	155	Thompson	135, 164, 167
Hawthorne	95	Tucker	49
Hentz	106	Ware	152
Herbert	150	Warner	111
Hildreth	118	Webber	141
Hoffman	164	Whitman	117
Ingraham	161	Whittier	159
Irving, J. T. Jr.	167	Wiley	166
Jones, J. A.	164	Williams	124
Judd	121		

LISTE DES PSEUDONYMES

Aunt Kitty	<i>Mc Intosh</i>	Myrthe	<i>Ganihl</i>
Buntline	<i>Judson</i>	Sealsfield	<i>Postl</i>
Elmwood	<i>Greene</i>	Sidney	<i>Tucker</i>
Forrester	<i>Herbert</i>	Slick	<i>Haliburton</i>
Mrs. Dana	<i>Shindler</i>	Smith	<i>Lockwood</i>
Mrs. Ritchie	<i>Mowatt</i>	Young	<i>Dupuy</i>
Myers	<i>Paulding</i>		

INDEX DES ROMANS ANALYSÉS

Adventures of Harry Franco	133	Guy Rivers	38
Adventures of Robin Day ..	71	Harpe's Head	162
Adventures of Timothy Pea-		Harry Guy	110
cock	135	Haverhill	164
Agnes	117	Hawks of Hawk's Hollow ..	68
Ambrosio de Letinez	140	Headsman	17
Annals of Quodlibet	47	Heidenmauer	18
Aristocracy	125	Henry Russell	166
Aristocrat	169	Hoboken	146
Arthur Gordon Pym	79	Horseshoe Robinson	46
Authorship	58	House of the Seven Gables ..	96
Beauchamp	39, 44	Hyperion	149
Behemoth	73	Hypocrite	130
Big Abel and the Little Man-		Idomen	109
hattan	76	Infidel	68
Blanche of Brandywine	161	Insurgents	163
Blithedale Romance	97	Islets of The Gulf	28
Bravo	17	Isreal Potter	93
Calaver	67	Jack Tier	28
Career of Puffer Hopkins ..	75	Kaloolah	154
Caroline Westerly	166	Kavanagh	159
Cavaliers of Virginia	53	Kentuckian in New-York	52
Chainbearer	26	Knights of the Horseshoe ..	54
Clarence	103	Koningsmarke	62
Confession	44	La Fitte	161
Countess Ida	145	Life and Adventures of D. Do-	
Crater	28	dimus Duckworth	133
Deerslayer	21	Locke Amsden	167
Dolores	124	Lorenzo and Oonalaska	147
Downeasters	59	Lovell's Folly	106
Dutchman's Fireside	63	Marble Faun	97
Eighteen forty four (1844) ..	169	Mardi	88
Elkswatawa	176	Margaret	121
Fall River	124	Martin Faber	38
Father Rowland	122	Mary Kale	167
Franklin Evans	117	Mercedes of Castille	23
George Balcombe	49	Meredith	165
Grayslaer	164	Merry Mount	160
Green Mountain Boys	164	Miriam Coffin	155

Moby Dick	91	Satanstoe	25
Monardi	146	Scarlet Letter	96
Monikins	18	Sea Lions	30
Morton's Hope	148	Sheppard Lee	69
Narragansett Chief	157	Shoshonee Valley	142
Ned Myers	24	Six Nights with the Wasying-	
Nick of the Woods	69	tonians	116
Norman Leslie	144	Slave	118
Oak Opening	29	Sleep Rider	168
Omoo	87	Sojourn in the City of Amal-	
Old Hicks the Guide	141	gammation	128
Oran the Outcast	169	Swallow Barn	45
Osceola	163	Ten Nights in a Bar-room ..	116
Palmyra	152	Texas vs. Mexico	140
Partisan Leader	50	Two Admirals	23
Pathfinder	21	Two Years Before the Mast..	155
Patrol of the Mountain	161	Typee	85
Paul Ulrich	136	Ways of the Hour	31
Peter Pilgrim	71	Westward Ho !	64
Philothea	152	Wing and Wing	24
Pierre	92	White Jacket	90
Priest's Turf Cutting Day ..	123	Wyandotte	24
Puritan and His Daughter ..	66	Yankee Among the Nullifiers	131
Ralphton	124	Yemassee	40
Redburn	87	Young Emigrants	105
Redskins	26	Young Patroon	66
Remarkable Narrative of the		Zenobia	172, 152
Female Hermit	160	Zenosius	123
Rob of the Bowl	46		



TABLE DES MATIERES

Chapitre	I. — Introduction	3
Chapitre	II. — Statistique	9
Chapitre	III. — Cooper	15
Chapitre	IV. — Un groupe d'écrivains du Sud	37
Chapitre	V. — Un groupe d'écrivains du Nord	57
Chapitre	VI. — Trois hommes de Génie	79
Chapitre	VII. — Les romancières	101
Chapitre	VIII. — Les romans moralisateurs	115
Chapitre	IX. — Railleurs et satiristes	127
Chapitre	X. — Romans exotiques	139
Chapitre	XI. — Sujets variés	159
Chapitre	XII. — Observations et réflexions	171
Bibliographie		181
L'Index		217

